

RACHILDE

Le château des deux amants

ROMAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

Le château
des deux amants

*Il a été tiré, de cet ouvrage,
vingt exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 20
et cinquante exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma
numérotés de 21 à 70.*

EXEMPLAIRE N°



DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

LA SOURIS JAPONAISE.
LES RAGEAC.
LE GRAND SAIGNEUR.
LE PARC DU MYSTÈRE, en collaboration avec F. de Ho-
mem-Christo.

Chez d'autres éditeurs :

CONTES ET NOUVELLES.
DANS LE Puits.
LE DESSOUS.
L'HEURE SEXUELLE.
LES HORS-NATURE.
L'IMITATION DE LA MORT.
LA JONGLEUSE.
LE MENEUR DE LOUVES.
LA SANGLANTE IRONIE.
SON PRINTEMPS.
THÉÂTRE.
LA TOUR D'AMOUR.
LA PRINCESSE DES TÉNÉBRES.

RACHILDE

Le château des deux amants

ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

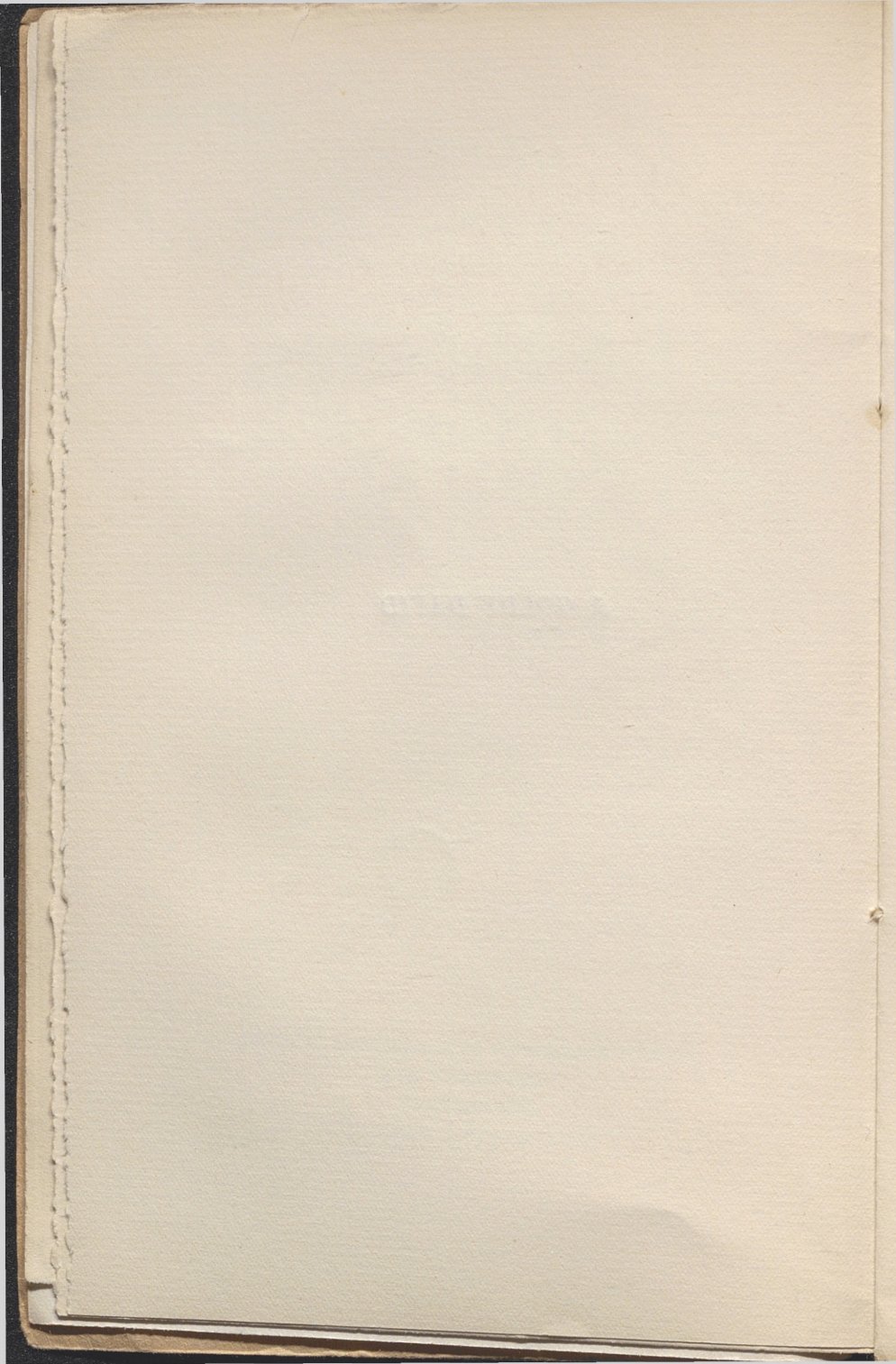
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

E.P.
PZ 13715
C 000 1988942

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1923,
by ERNEST FLAMMARION

A GOLDY DAVID



Le château des deux amants

I

J'attends. La maison est sous les armes. Oh ! rien d'extraordinaire ! J'ai seulement prié la mère Angélique de nous faire un poisson, avec des légumes découpés autour, comme elle sait les arranger. Cela séduit toujours les femmes de voir qu'on a cuisiné des fleurs avec des carottes et des navets, puis, j'ai supplié Zélie, dont le nom contient tout le zèle, de vouloir bien s'occuper de la poussière... malheureusement, sa noblesse ne l'oblige qu'à me désobliger.

Je ne vais pourtant pas bouleverser mon *Ermitage* en l'honneur de cette Américaine capricieuse, que son mari, d'un sans-gêne exotique, ou d'une naïveté inqualifiable, m'expédie, tel un colis postal ! Je ne suis qu'un pauvre vieux garçon pris au

dépourvu qui ne peut guère mieux offrir qu'une chaumière propre et cet animal décoré. Le reste ira comme ça voudra. Je m'en fiche ! Une aventure ? Ah ! non, merci, j'en ai assez, des aventures !...

Je viens de corriger mon dernier paragraphe de la *France légendaire*, un prétexte à m'asseoir car si je me tiens debout, allant de long en large, je vais m'énerver. Je n'ai jamais pu attendre n'importe qui, même un indifférent, sans être dans un état de nerfs indescriptible.

Si l'usure de la vie correspond à l'intensité de nos émotions, je ne dois vraiment vieillir qu'en attendant et je ne reçois personne, ici, pour éviter ce genre d'angoisse. Enfin, il faut... s'attendre à tout de la part de cette créature, d'une race tellement opposée à la mienne.

Je ne peux pas souffrir les alliées nouveau jeu. Nous sommes si loin l'un de l'autre, M^{me} Maud Clarddge et moi, que nous en demeurons presque ridicules, chacun de notre côté. Elle me prend pour un meuble ancien, authentique, signé, qu'elle a envie de placer dans sa collection. Moi, j'ai en face d'elle, le respect ironique du dogue pour la chatte de Siam à laquelle il est complètement inutile de casser les reins car elle tombera certainement d'un toit, dans ses courses à la lune. Elle

est sauvagement aimable. Je suis poliment désagréable. Ou elle se moque ou je me méfie. Et comme je veux être un individu très effacé devant cette jeune personne éclatante, elle s'imagine régner sur un territoire absolument neutre. D'ailleurs, nous ne sommes plus ici dans les soirées parisiennes où *l'habit* rétablit l'équilibre mondain. Chez moi, *il* va faire *le moine*, me donner mon âge, puisque je ne m'habille pas.

Dételer? Elle est absurde, cette expression et combien surannée ! Je n'ai jamais tiré à deux le char de ma fortune. Je ne me suis pas marié. Un simple cheval de selle ne dételle point puisqu'il est, naturellement, très rangé des voitures.

Je risquerai des courbettes, tout au plus.

Ah ! les femmes ! Les mondaines sans ouvrage ! Ces Américaines curieuses de voir la *pièce de musée* ! Je relis le billet du mari, ce monsieur, que je n'ai aperçu, chez lui, que pour en recevoir un déclanchement de poignets assez semblable à la provocation d'un champion nègre :

« Cher ami en notre grand Lafayette,

« Ma femme désire aller vous consulter au sujet des travaux de sa villa. Vous voudrez. »

« JOHN CLARDDGE. »

C'est laconique et péremptoire comme la mise en train d'une affaire. Il est entendu qu'en pareilles circonstances, on veut toujours, dut-on y perdre son latin. Je me demande même si son : *vous voudrez*, comporte une interrogation car il n'a pas ponctué. C'est vraiment inouï.

Je vais dire au jardinier qu'il me fasse une corbeille de table, de ces fameux myosotis doubles... puisqu'elle est blonde, autant qu'il m'en souviennne. Soyons *Français* en notre seigneur Lafayette!... Ah! que vient-il faire dans ma galère, celui-là? Et moi qui étais si bien parti sur mon chapitre du *chevalier borgne*! Passer trois jours à déchiffrer un vieil idiome hermétique, un papier d'église, s'emballer là-dessus pour aboutir au : *Lafayette, me voici!*

... Si je dis à Zélie de garnir la table avec cette corbeille, elle ne le fera pas, bien entendu. Et le père Filoy a les mains sales, il abîmera la nappe...

Par la glace, sans tain, qui surmonte la cheminée, où l'on ne peut jamais faire de feu, je contemple l'*allée de la mer* et j'étouffe, aujourd'hui, de ne pas sortir, comme un insecte dans le champ d'une lunette d'approche. Oui, c'est bien, c'est bon, c'est beau, cette nature multiple tout autant que nos mouvements d'âme. Est-ce que le jardin n'attend pas aussi quelque chose? Je me

sens prisonnier, et, peu à peu, je m'évade, je fuis ma nouvelle grandeur de maître de maison m'attachant au rivage. (La route qui mène à l'infini est tellement plus courte qu'on ne croit). J'ai l'habitude, moi, de la liberté. Pour attendre tranquillement ou la femme ou la mort, il me suffit de n'y pas penser.

Sous l'auvent du chapeau de paille qui coiffe ma maison, l'allée sablée de sable jaune, scintillant au soleil, semble un pont de lumière filant jusqu'à la trouée des pommiers, et, brusquement, la prairie, entre les deux falaises, devient le pied d'une coupe de jade supportant un immense ballon de cristal bleu, du bleu foncé de l'eau et de l'azur éblouissant du ciel... et cette coupe trop pleine, d'apparence trop lourde, irréallement fluide, a l'air d'être pressée entre la fente de la montagne, comme une énorme bulle irisée qui va éclater ou s'envoler, me laissant morfondu sous l'averse de ses éclats. (Hélas ! Il pleut souvent)...

Un délicat petit nuage punctue le ciel, très loin, en duvet de cygne. Grossira-t-il ? Un tout petit nuage se transforme toujours en menaçante nuée. La nature, elle, n'est pas américaine, elle n'oublie jamais de punctuer !

Je reste là, ravi, dans l'ombre, par la beauté de

l'heure. Non, il ne pleuvra pas aujourd'hui et en dépit de mon attente nerveuse, je suis, plus que hier, charmé par ce décor étrange, ce site merveilleux que j'ai tout lieu de croire unique au monde.

J'ai acheté cette maison, il y a quinze ans, à cause de *l'allée de la mer*, ce couloir de verdure et d'or qui ne conduit à rien de possible puisqu'il n'y a pas de plage au bout, sinon des monceaux de galets entassés, muraille croulante infranchissable, dangereuse à escalader ou à descendre. Je suis magiquement, somptueusement gardé dans ce vallonnement mystérieux du jardin et de la prairie pendant que la maison, assise, elle, au bord de ce chemin creux, fait plutôt triste mine devant sa *bouchure* (sa porte) comme ils disent, ici. N'a-t-elle pas un peu l'air, très basse, tout en rez-de-chaussée, de demander l'aumône d'un regard complaisant ? Les gens déclarent, en passant : ça doit être humide ! Ou bien : quel nid pour des tourtereaux !

Je n'ai pas de rhumatismes, sinon pas de tourterelle, mais, quand j'arrive à cette maison-là, vers la fin du printemps, j'y touche toute la puissance de la terre, heureux simplement de m'y sentir vivant, plus fort, plus libre... comme Antée.

... Oui, mais subitement, je pense aux deux

chiens qu'on n'a pas eu le temps de brosser. Aboyer contre l'étrangère, soit, mais au moins lui exhiber un poil convenable, quoique hérissé ! Justement, ils se sont roulés, ce matin, Dieu sait sur quoi ? quand je les ai lâchés dans le jardin.

Il est onze heures. Quand est-elle partie de Paris pour Dieppe ? Hier soir ou ce matin ! Je ne connais plus rien aux itinéraires nouveaux depuis que je ne sors plus, que je ne voyage plus. La voiture est certainement en retard. J'ai fait nettoyer la mienne, ma modeste charrette, pour la forme car j'espère bien ne pas avoir à la reconduire à la gare. Vient-elle par un train ou par son auto.

C'est enrageant d'attendre une femme qu'on n'attend pas ! J'ai envie de jurer. De quel droit ce bouleversement de mes habitudes ?

— Zélie ? Avez-vous songé aux fruits !

Zélie est de mauvaise humeur. Elle affirme qu'il y aura des fraises. Elle est venue me demander le fameux compotier « de la famille verte », pour y mettre de la crème, obligatoire accompagnement des fraises, un plat que je désire soustraire à ses gestes violents en le faisant revenir chez moi, sur mon bureau. Là, je le verrai encore un peu avant qu'il finisse comme tous les vases précieux qu'on a brisés, les jours d'ouragans intérieurs. Cette verte coupe ressemble à la

prairie de jade, s'arrondissant en pied d'amphore et la mer, à cet instant d'attente de plus en plus fébrile, la mer, me paraît, au-dessus du toit : « Si bleue, si calme », que mon esprit est balancé, entre elle et Zélie : « comme une palme » qui est, assurément, pour lui, celle du martyr.

Zélie questionne, d'un ton sec, en essuyant la jatte de la « famille verte » avec son petit tablier d'opéra-comique réduit rapidement à l'état de torchon.

— Monsieur n'est pas content du dessert ? S'il avait voulu qu'on aille à la ville...

Je hausse les épaules. Il s'agit de recevoir sans aucune cérémonie, à la fortune du pot... de crème.

— Monsieur s'est mis chic ! murmure la terrible créature d'un ton vinaigré.

Je suis bien inquiet pour ma poterie chinoise.

Zélie s'en va, dédaigneuse, en un mouvement de hanche qui correspond exactement à mon haussement d'épaules.

Pourquoi sa réflexion ? Je ne me suis pas plus habillé que de coutume.

Mon cabinet de travail est sombre. Entièrement lambrissé d'acajou comme la cabine d'un navire, cette glace sans tain, au-dessus de la cheminée, lui sert de hublot. Un jour, il est arrivé que la

mer a craché de l'écume jusqu'ici, ramassant tout sur son passage et roulant ses galets en trombe. C'était l'hiver. Le hublot a une mince fente, presque invisible, dans un coin et il pourrait bien faire eau si revenait la mer furieuse...

Je pense que ce cabinet sérieux, rempli de livres, ne plaira pas car il est peu confortable pour des jupes, avec son divan encombré d'énormes bouquins à goût moisi que je devrais ranger. Si je mets de l'ordre, un ordre domestique, je ne suis plus fichu de m'y retrouver et puis il y a des nids de poussière, en dessous, parce que je défends les coups de plumeau qui déchirent les pages ou retroussent les cornes pliées soigneusement.

La porte, en face de l'unique fenêtre, est un véritable miroir, une haute glace mobile qui reflète la vision fugitive de la mer lointaine, ainsi que l'on pourrait revoir, en rêve, le portrait d'une femme vous ayant trahi.

Je m'y vois tout entier. Non, je ne suis pas chic dans ce costume gris, ce complet de chasse ou d'intérieur pour sortir ou demeurer, de façon à n'en pas changer. Je ne vais tout de même pas arborer la flanelle blanche du petit monsieur de *tennis* et la seule concession au modernisme est mon ruban, peut-être neuf. (A table, il ne faudra

pas que j'oublie de redemander du pain, Zélie négligeant volontiers les détails du service).

Mon costume gris est en harmonie avec la cendre de mes cheveux, le ton ivoirin de mes traits, creusés par l'ongle de la vie. Suis-je vieux? Non, je n'ai pas cinquante ans aujourd'hui.

L'attente, la nervosité, m'a rendu mon regard chaud, ces yeux que je sais être mes pires ennemis, qui me font dire le contraire de mes plus simples paroles, qui leur donnent des intentions qu'elles n'ont pas et me dupent moi-même sur mes propres visions. Toute mon existence je fus l'esclave de ces yeux-là qui sont ivres de je ne sais quelle passion insensée. Et j'éclate de rire sans savoir pourquoi... parce que mes yeux rient. Je trouve que la tentation est souvent ridicule et n'a d'égale que sa stupidité. Je ne suis pas l'esclave de mes tentations mais j'ai peur de mes yeux, qui *aimantent* ceux des autres, comme on redouterait les complices de crimes perpétrés en dehors de moi.

Ah ! La corne d'une voiture ! C'est l'auto !... un son grave et féroce, l'annonce du sinistre...

Me voici enfin délivré de l'angoisse *d'attendre*. Tous les sinistres qu'on voudra, pourvu qu'on ne me les fasse pas attendre...

II

Cela s'est bien passé. La grosse boîte noire de la limousine, tel un écrin de bonne marque, a livré sa perle fine, chatoyante et lisse à en attirer le toucher voluptueux : Maud Clarddge voyage en jersey de soie blanche sous une cape de lainage qui ressemble à la neige... odorante du printemps. Elle a bondi hors de la voiture avec une prestesse animale, s'est campée devant ma demeure et pendant que je murmure une phrase d'accueil aussi banale que possible où je déclare qu'elle est la bienvenue mais sera la mal reçue vu l'indignité du logis, elle s'est écriée, prenant le ton d'une petite fille, apercevant un chien de manchon :

— Oh ! c'est un amour ! C'est un amour !

J'ai regardé alors ma maison basse, très sombre sous l'âpre velours de son toit de chaume et j'ai bien cru que je la voyais pour la première fois.

Un amour?... Quel amour? Mon Dieu que j'ai donc horreur de ce mot! Elle m'a secoué vigoureusement la main, en imitant son mari et a ajouté d'une jolie voix profonde, quoique moins haute que celle de *l'auto vox* :

— Monsieur Marcel Hernault, je suis contente de voir comment vous êtes. Je viens chez vous en attendant *l'autre*. Vous voulez?

Ça, c'est le comble! Je sais bien que depuis la grande guerre nos mœurs ont un peu changé, cependant l'Amérique n'a pas encore demandé à Lafayette de vivre dans son tombeau! Cette façon de venir coucher à l'ombre du voisin me paraît formidablement de mauvais goût. Naturellement, je bredouille je ne sais trop quelle galanterie, à la fois ironique et fervente, mais elle hoche sa tête entortillée de voiles blancs, comme le serait un fruit rare de papiers de soie, en expliquant :

— Je ne peux pas souffrir l'hôtel de vos provinces. Ils sont trop inconforts, et puis, vous m'avez dit, un soir, de si belles choses sur le temple, votre temple du silence! Vous rappelez pas?

Le diable m'emporte si je me rappelle toutes les sottises qu'on peut débiter dans le monde à une jolie femme! Nos Françaises, elles, n'en tiennent aucun compte, fort heureusement. Maud

Clarddge aura tout pris au sérieux. Je réponds, malgré moi, en portant ses mains gantées à mes lèvres :

— Oui, je me rappelle très bien, trop bien !

— Vous êtes un amour, monsieur Hernault.

Me voilà passé à l'état de chien de manchon.

Partagé entre le désir de lui déplaire immédiatement et mes devoirs de maître... d'hôtel, je lui demande si elle a faim ou si elle préfère visiter sa chambre tout de suite.

Elle entre en un vif colloque avec son chauffeur, un immense gaillard qui dépose à ses pieds une malle de cuir jaune en ayant l'air de quelqu'un qui est bien satisfait de ne plus s'en mêler. Je devine qu'elle renvoie sa voiture d'où elle vient. Je suis perplexe. Je comprends l'anglais mais je le parle mal, surtout l'américain. Le grand gaillard solennel, au teint de crevette-bouquet, reprend automatiquement sa place au volant et la somptueuse limousine démarre après des manœuvres savantes, qui donnent l'impression d'une locomotive déraillant dans mes plates-bandes.

Voilà ! C'est simple ! J'ai sur les bras une Américaine de vingt-cinq ans, femme légitime d'un milliardaire qui, lui, a l'habitude de considérer ses moindres désirs comme des ordres... de bourse. Ce serait peut-être drôle en ville mais à la cam-

pagne, où le ravitaillement est un problème, la domesticité une plaie et les distractions des mythes... En outre, il y a la *France légendaire* ! Je travaille à ça depuis des années. Il me faut fournir, à l'heure sonnée, mon travail d'été sinon tout mon repos de l'hiver s'en ressentira et le cercle de mes bons amis, les savants, me feront les remontrances d'usage, car, je passe, chez eux, pour l'enfant terrible, puisqu'ils ont tous de soixante-dix à quatre-vingts ans !...

Zélie arrive, avec son père, pour prendre la malle jaune. L'Américaine se précipite sur Zélie :

— Oh ! vous êtes une jolie poupée... quel amour de poupée ! Là, vous voyez, ce bouton de cuivre, jeune personne ? Il faut appuyer ferme. Vous ôterez les robes, à cause des plis et vous démarrez les bijoux des bas... parce que les colliers, j'avais beaucoup, ils ont versé dedans, j'ai vu. Vous serez un amour de vous donner la peine...

Zélie a une envie de pouffer au nez de la dame qui parle ce français-là, mais, heureusement que sa mauvaise humeur domine. Quant au père jardinier, sale comme toute une étable, des brins de fumier aux jambes, il salue en affirmant :

— Craignez rien ! Ça la connaît.

J'ignore si les bijoux dans les bas sont une

chose connue de Zélie, mais ce que je sais bien c'est que je voudrais être ailleurs.

L'Américaine gagne sa chambre située à l'opposé de mon cabinet de travail. Je l'entends qui s'écrie, de nouveau :

— C'est un amour !

Elle a dû rencontrer la *Moumoute*, une vieille chatte pleine de puces, dont la moitié de la queue fut jadis happée par un chien errant, ce qui nous fit craindre, longtemps, qu'elle n'en devînt enragée.

Quand Maud Clarddge est de retour, toute fraîche de ses ablutions, elle éclate, positivement, dans l'ombre de ma maison comme une de ces grandes pivouines blanches à la fois fleurs admirables et monstres fabriquées par le pincement, la sélection. D'un blond doré, ses cheveux, coupés courts ou repliés derrière l'oreille, lui retombent sur le front, à gauche, dans une savante ondulation. Le teint est merveilleusement clair, à peine poudré, la bouche rouge, d'une couleur naturellement chaude. Toute sa personne révèle une hardiesse qui sent la vie heureuse, primesautière et trépidante. Il a dû lui advenir tous les miracles, tous les succès, toutes les surprises. Elle n'a jamais su ce que c'était qu'un recul devant l'obstacle et ressemble, présentement, à un jeune poulain échappé d'un noble haras, qui cherche à se flan-

quer une indigestion de mauvaises herbes. On devine facilement que ni le mari, ni l'amant ne la tiendra en brides. Aura-t-elle un amant, des amants? Non. Si. Peut-être... Ses yeux sont encore des yeux d'enfant et ont toute la cruauté calme de l'innocence. Elle doit être sans pitié pour ce qui lui déplaît et admettre tout pourvu que ça lui plaise. Mais combien de temps cela lui plaît-il?

Je suis effrayé par la perspective d'avoir à amuser cette enfant-là. Je me rappelle qu'à Paris elle a un hôtel bondé de toutes les munificences de la civilisation et de l'art et qu'elle n'a qu'un geste à faire pour y réaliser tous ses rêves.

Son mari, comme pour toutes les femmes américaines de son rang, est un banquier donné par la nature. Il a eu vraiment tort de l'envoyer chez moi, vieux garçon blasé, modeste rat de bibliothèque, dont les rentes se sont amoindries depuis... la paix et qui est obligé de collaborer à la *France légendaire* sous peine de restreindre sa vie. Elle veut me mieux connaître parce que n'importe quel français est aujourd'hui un monument intéressant à visiter, une étude de mœurs. Elle désire passer l'été dans ce pays et y avoir un palais, donc il est bon de commencer par la vision d'une jolie chaumière, ça encourage à certaines dépenses,

mais que je suis donc vexé de servir... de *légende* !

Elle mange de grand appétit, pendant que je la regarde. C'est un corps libre, et parfait, dans une gaine de jersey blanc qui luit, par instants, sur des dessous roses, comme la neige fond sur des fleurs. Elle est svelte, mais assez souple pour se plier à la taille d'un baby.

Douée d'une extraordinaire vitalité, elle a cependant un regard froid, un regard d'eau pure ou de diamant, un regard qui coupe... court à tout. A-t-elle une âme ? (Je veux dire : *un amour* !)

C'est un bel objet d'art, clair et blanc comme ces jets d'eau de luxueux jardins montant droits sous le soleil et neigeant un peu en reglissant sur eux-mêmes. En tous les cas, un objet superbe, mais un objet, pas une femme. Elle parle d'une voix exquise, presque sans accent, une voix de théâtre ; tout lui est prétexte à moduler un air, c'est un chant qui se noue aux circonstances et prend toutes les expressions... moins une.

Entraîné par sa gaîté, je suis gai, et je ris avec elle comme un grand garçon avec un plus petit. Je ferai bien attention à ce qu'il ne puisse pas salir, chez moi, son délicieux uniforme de collégien en vacances de première communion !...

Après le poisson, décoré de fleurs en légumes, qui la met au comble de la joie et lui fait pousser

un : *c'est un amour !* fervent, elle tire, d'un étui d'or ciselé, une cigarette qu'elle allume au feu que je lui présente sans en user moi-même, car j'ai horreur de fumer en mangeant, puis elle m'explique sa visite : on a commencé, sans elle, des travaux au palace qu'elle convoitait, et qu'elle n'a jamais vu ! un ancien hôtel casino de plage tombant actuellement en ruines.

— Hein ? dis-je ahuri, c'est l'hôtel de Puys que vous voulez restaurer ? Vous êtes folle !...

— Je veux, oui, cette chose, comme un temple où je viendrai adorer la mer. Et pourquoi pensez-vous de moi que je ne suis pas bien ?...

Alors, elle m'explique, dans un torrent de lyrisme très américain, c'est-à-dire entremêlé de termes de métier, vraiment extraordinaires dans sa bouche, que ce sera immense comme le ciel et l'océan, que les mouettes viendront se reposer sur les terrasses revêtues de marbre et que, partout, de grandes baies verseront la lumière du jour (on devine bien qu'elle n'en a pas peur !), qu'on y donnera des fêtes où l'on verra danser des sirènes en robes d'écailles vertes et que l'on fera tourner, le plus haut possible, un phare de toutes les couleurs !

— Si les *ponts et chaussées* vous le permettent ?...

Elle bat gentiment sa fumée d'une main et elle ajoute, imperturbablement :

— Vous leur demanderez pour moi, cher ! parce que je veux commander la lanterne tout de suite. Je suis si pressée de vivre ! Vous trouvez mal mon idée ?

Elle me regarde attentivement puis elle murmure, comme pensant tout haut :

— Oui, j'ai voulu tout cela, de passion... mais j'aurais dû dire à mon chauffeur de me conduire d'abord à cet hôtel, où sont les ouvriers, je pense, parce que, maintenant que j'ai vu votre maison, je ne sais plus bien ce que je ferai. Dès que je suis roulée dans le chemin creux, ce fossé si joli entre ses deux murailles de feuilles, j'ai senti que j'aimais l'herbe comme une bête... oui, ça m'a pris, là, dans l'estomac, et ça m'est monté au cœur ! J'ai consulté beaucoup de plans, à Paris, chez des entrepreneurs de palaces. Ils m'ont dit tous qu'il faudrait bâtir. Normand, comme les *Normandy* ou les *Roches-noires*. Moi, je voudrais, à présent, la véritable maison du genre, un amour de toit pareil au vôtre, en plus grand, bien entendu, pour y recevoir beaucoup de monde... et surtout ce chemin pour y venir, quelquefois, seule et y rester pour y dormir sous cette cape de velours. Monsieur Marcel Hernault,

je ne peux pas ne pas désirer ce qui me plaît. Vous n'auriez pas envie de la vendre, votre maison?

J'ai laissé tomber la truelle à poisson qui allait lui offrir une rose, sculptée dans un rond de carotte, et je l'ai regardée un peu sévèrement. Elle n'a pas cligné des paupières, ni baissé les yeux, mais un coin de sa bouche a frémi, tout à coup, mordue par la vague crainte d'être *impropre*, ce qui est le tourment de toutes les Américaines bien nées.

— Il faut me reprendre, monsieur Hernault, si je ne m'exprime pas selon l'usage. J'ai toujours si peur de blesser votre joli français!

Que n'a-t-elle plus simplement peur de blesser le Français qui est en face d'elle!

— Je suis très flatté, chère madame, de votre subit amour pour ma maison, le coup de foudre, décidément, seulement, il serait inutile de vouloir me l'acheter car elle n'est ni à vendre ni à louer. Je ne peux que vous la prêter tout le temps qu'il vous plaira de l'habiter, probablement pas longtemps si j'en crois votre charmant caractère. Non, un entrepreneur de... palaces ne vous créera pas, de toutes pièces, un toit de chaume fleuri qui date de la moitié d'un siècle malgré des réparations fort indignes de lui, ni une *bouchure*

agreste, vraiment en effet *normande* quoique pas *normandy*, avec son *clos*, d'une intimité presque funèbre qui aboutit au néant de la mer. C'est *l'ermitage* d'un vieux diable d'homme, pour ne pas dire d'un pauvre diable, et il a pris le reflet de ses rêves passionnés.

— Oh ? ne parlez pas ainsi ! Les Français c'est toujours des héros, des héros de romans et des héros, ce n'est jamais vieux ! Vous savez tant de choses que j'ignore, que nous ignorons, nous, le jeune peuple des marchands !...

— Compliment de l'aurore à la nuit, madame ! Il ne faut pas les regarder de trop près, les héros. Vous êtes généreuse... et comme je préfère la lumière du matin à celle de mon crépuscule !

Baise-main, naturellement.

— Que j'aime vos paroles, Marcel Hernault ! Cela veut dire, n'est-ce pas, que je suis belle comme le jour ? Nous allons flirter ? Je me sens si contente de vivre chez vous ! je voudrais tant connaître le *flirt* de votre pays, qui est le pays des chevaliers...

Voilà que ça recommence ? Elles sont d'une liberté vraiment ahurissante, ces alliées nouvelles couchés !

A Paris, dans leurs salons, ça pouvait aller, ça faisait partie du décor et il est obligatoire de sou-

tenir l'étrange renom de légèreté qu'on nous force à porter mais ici... cela deviendrait plus dange-reux. Je suis furieux et inquiet.

Que veut-elle, en définitive : séduire un vieux garçon pour lui voler sa dernière retraite? Alors, la *France légendaire* est finie, ou tout au moins, je renonce, de mon côté, à la légende des courtoisies chevaleresques.

Je la dévisage. Elle boit mon champagne sec avec une circonspection très *fillette*, ayant posé une coupe d'eau glacée sur le même rang que l'autre. On devine qu'elle aime beaucoup ce vin-là et s'en méfie en jeune personne comme il faut. La candeur de sa face est telle que je ne peux pas m'empêcher de sourire. Je me demande ce qu'elle entend par le flirt américain. Ces jeunes peuples naïfs sont encore peut-être bien loin de nos faisandages et de nos jongleries nerveuses.

Elle me sourit, tendrement, loyalement, sans baisser les cils blonds qui font une frange de rayons à l'eau de ses yeux froids. Ce n'est certainement pas elle qui se troublera pour si peu! Le flirt pousse sur leurs bords comme le myosotis double dont j'ai fait poser une corbeille en son honneur sur le milieu de ma table.

Elle en a mis, dès qu'elle l'a aperçu, deux petits brins à son corsage.

— Ne m'oubliez pas!...

Heureusement que je ne suis pas tenu d'y penser.

Zélie tourne silencieusement, nous présentant le pain et le vin de cette messe... blanche qu'il ne convient pas de laisser glisser dans les noirceurs de l'équivoque. Et, cependant, il y a de l'obscurité autour de nous, dans cette salle à manger d'un vert sombre, un peu *aquarium* à la Huysmans. Les plantes d'ornement, les tentures la rendent mystérieuse comme une grotte. [Le dessert fini, je me lève et lui demande si elle veut aller visiter *ses chantiers*, après le café, que nous devons déguster cérémonieusement au salon, car il serait urgent de contrôler les travaux avant d'entreprendre les changements radicaux dont elle parle. Elle bondit de joie à l'idée de détruire immédiatement ce qui ne sera pas pareil à ma demeure, modestement seigneuriale. Elle est décidément envoûtée par le chaume.

Une chaumière et un *flirt*! Quelle drôle de gamine!

Elle désire commencer par l'examen en détail de mon chez-moi, avant d'aller chez elle.

Mon salon, qu'on n'ouvre pas souvent, est la continuation de la grotte sombre de la salle à manger, mais, en rouge. Je fais jouer l'électricité

pour lui montrer mon fameux bouddha d'or éteint aux yeux sinistrement obliques, touchés d'un peu d'émeraude. Il a des mains onglées de corail, qu'il abandonne au repos malgré la cruauté de son sourire de félin. Inutile de dire qu'elle le déclare un amour et le sacre son grand favori. Les vitrines, les soieries l'enthousiasment, tout ce bric à brac auquel je suis trop habitué pour y accorder l'attention que seule mérite *l'allée de la mer*, chemin vertigineux qui me conduisit aux caprices de leurs achats car... il est celui qu'on ne prend pas deux fois, celui de l'infini, quand on est jeune !

Le café lui paraît très supérieur à celui que lui font ses domestiques. Elle fume et se fâche parce que je refuse ses cigarettes qui empestent l'ambre. Je ne connais rien de stupide comme cette manie qu'elles ont toutes, à présent, de mêler un autre parfum à celui du tabac. Ou c'est une mauvaise odeur et il ne faut pas fumer ou c'est une senteur qui plaît... mais...

Zélie entre pour enlever les tasses et les remplacer par des cendriers persans.

Ce geste était d'ailleurs absolument superflu.

Maud m'explique, exubérante, que son mari a payé l'hôtel en question un prix relativement dérisoire. On lui a affirmé que cet ancien palace,

style Louis XIII — Napoléon III, remis à neuf, sera la merveille des merveilles dominant la mer, sans aucune servitude de vue.

On arrangera, démolira, reconstruira... Ça nous mènera probablement jusqu'au printemps prochain et la dame fera la navette entre Paris et *ses chantiers*, ou me chargera de surveiller des ouvriers, moi qui ne peux pas souffrir cette race-là !

Mon égoïsme de compilateur de vieux ouvrages n'ayant aucune corrélation avec le bâtiment moderne se cabre devant la perspective de ce rafistolage d'un goût à faire frémir un maçon d'avant guerre.

Et mon vieux beau salon qui sentait tout à l'heure le vétiver se met à fleurir l'ambre comme s'il était une blonde...

«... une blonde que l'on connaît. »

III

La visite du jardin.

Je suis, respectueusement, Maud Clarddge qui, à présent, m'apparaît comme le pire danger social ou un oiseau de proie. Il y en a d'aussi blancs qui ont du sang au bec. Les cygnes sont, d'ailleurs, d'une redoutable force, quand ils se mettent à battre des ailes, en liberté.

Je lui fais faire, ou plutôt elle me fait faire, le tour du propriétaire, marchant en avant et furetant partout sans aucune crainte de se salir. Déjà les deux chiens, Pyrame et Thisbé, qu'elle a délivrés de leur chenil, l'ont marquée de leurs pattes en gambadant autour d'elle. Ils l'ont accueillie en grondant pour la forme, puis ils ont eu l'air de comprendre que ce n'était pas sérieux, ce cambrioleur-là, ce grand angora échappé, qui ne menaçait ni leurs oreilles ni leurs yeux... et ils se sont

laissés mener par le nez ! J'ai remarqué que les chiens les plus sauvages aiment certains parfums et y noient, dans une sensualité de mauvais sujets, le peu de perspicacité qu'ils possèdent.

Sans lui montrer encore le chemin de la mer, je lui ai permis d'admirer les pommiers, de loin. Je lui ai fait malicieusement remarquer que chez moi, les salades, les choux s'entremêlaient aux rosiers et aux reines-marguerites, dans un pêle-mêle préjudiciable au bel ordre du jardin dit à la française, mon jardinier plantant tout... à la normande, et que le miroir d'eau ressemblait terriblement à la mare aux grenouilles. Ça manque d'esthétique. Ce jardin monte, en pente douce, vers une petite colline de verdure. De là-haut, ma maison se couche, s'aplatit humblement sous son chaume brun, ses fenêtres luisant au travers du lierre qui la tapisse avec des reflets chatoyants de pierreries ou de larmes. Elle est, vue de là-haut, touchante et mystérieuse car assez grande elle semble petite. Très commode, on croirait que tout y soit sacrifié au pittoresque religieux du plus pieux des ermitages.

Tout à coup, nous avons aperçu un gros nuage qui planait en menace au-dessus de sa cape de velours. Le petit duvet de cygne de ce matin, ponctuant l'azur, se muant en fourrure d'ours !

D'où nous sommes, les deux falaises ont l'air de pétrir, de leurs bras de rugueux dragons, le corps de la sirène aux écailles bleues. Une houle se lève. Il y aura un grain, puis tout redeviendra plein de soleil, d'or et de joie blonde...

— La mer, dit pensivement l'Américaine, c'est comme une surprise qu'on me ménage. Où donc est-elle?

Elle rapporte ainsi tout à elle et on devine qu'elle fut élevée à ce jeu des éléments combinant, en son honneur, les plus inattendus des spectacles.

Je la ramène à la maison, ses souliers blancs, un peu verdis par l'humidité des pelouses, ses bas de soie trempés jusqu'aux chevilles. Je lui ouvre la porte extérieure de mon bureau, de ce bureau cabine de navire doublé d'acajou et de reliures où l'on oublie la terre, puis, songeant à cette surprise qu'on lui réserve, je relève le store qui voile mon hublot, la glace de la cheminée faisant vis-à-vis au miroir où elle est en train de plonger son visage pour poudrer ses joues, trop animées à son gré.

— Retournez-vous, chère madame, et contemplez la... maîtresse de la maison. Elle est votre image, en ce moment, se couvrant d'un léger voile de houle qui poudroie au soleil!

Maud Clarddge s'est élancée, s'est mise à genoux sur le fauteuil traîné là, contre le tableau

merveilleux, ses mains serrant la tablette de la cheminée. Ses traits s'extasiaient, se crispent dans une contraction de désir qui le rend à la fois violent et émouvant.

— Ah! soupire-t-elle, c'est unique au monde! j'ai la mort d'amour de voir ça! La mer est prisonnière chez vous, enfermée. Ce n'est pas son portrait, c'est elle même clouée sur une croix... une croisée. Si vous voulez me garder contre mes caprices, monsieur Hernault, il faut me cacher cette chose et ne me la donner qu'en petits morceaux. J'adore à en être malade, puis, je ne vois plus pour avoir trop regardé. Jamais, non, jamais je ne pourrai enfermer la mer comme cela dans le temple des mouettes que je voulais ouvrir à tous les vents. Alors, si je vois trop les vagues, ce sera comme sur un certain navire... que je ne tiens pas à me rappeler. (Elle réfléchit une seconde et, mettant sa main chaude et tendre dans la mienne.) Si je vous disais que chaque fois que je mange un grain de sel, je pense que ce sont ses larmes pétrifiées, à cette mer pourtant trompeuse... L'amertume c'est de la douleur.

— Vous êtes poète, jolie madame. Sans les larmes, la vie serait bien fade! N'en faut-il pas pour saler un peu l'amour!

Voilà que je profère le mot avec la même légè-

reté qu'elle ! C'est inouï comme on va loin quand on est pénétré de la grandeur de la nature et comme, justement, on s'éloigne de son but.

Nous nous taisons, je laisse retomber le rideau et je lui offre des cigarettes d'orient qui sont dans un tiroir de mon bureau. Je n'y touche jamais parce que je déteste leur saveur douceâtre de rose éventée. Je suis content de les placer, puisqu'elle aime ces falsifications-là.

— Monsieur Hernault, vous allez maintenant me conduire chez moi. Il faut s'exciter parce qu'ici je suis trop dans le *coma*. Je n'ai plus envie de rien voir. Allons sur la plage. On m'a dit que c'était tout près. Il faut tout de même se contenter de peu. Mon mari m'a permis de bâtir à ma fantaisie, pour m'occuper. Trois cent mille. Je crois que ça suffira. Qu'en pensez-vous ? (Soudain elle se lève, s'étire, se regarde de nouveau dans le miroir d'en face et jette sa cigarette à peine entamée.) Est-ce qu'on serait déjà fâchés, nous deux ? (Elle examine le tapis ton sur ton où sont semées des rosaces pourpres sur fond rouge plus clair.) Je donnerais les trois cent mille pour votre seule fenêtre, Marcel Hernault !

Et elle frotte le bout de son soulier frêle dans une rosace comme si elle écrasait quelque chose dans une flaque de sang.

— Petite madame, encore une minute. Asseyez-vous là. Vos bas sont mouillés et vos pieds glacés, naturellement. Mon jardin est humide, ma maison réfrigérante... j'ai peur pour vos bronches...

Je mets un genou en terre, d'un mouvement simple, sans aucune intention de flirt. Je lui ôte ses souliers et je couvre ses pieds d'un coussin de loutre qui se trouve à ma portée.

— Là, vous voici à l'abri du rhume... normand. (Et je demeure à genoux, le coude appuyé sur le bras du fauteuil.) Vous êtes un enfant terrible, madame Maud Clarddge, et nous devons nous entendre pour ne pas nous fâcher. Cela serait désolant sous tous les rapports. Je ne suis pas très riche, puisque je gagne ma vie en travaillant, cependant, je ne suis pas plus à prendre en traître que ma maison n'est à vendre pour cause de faillite; je représente, comprenez-moi bien, un vieux Français têtue, d'une France qui ne date pas d'hier et qui, malgré la guerre de 1914, est fort attachée à ses habitudes. Vous ne pourriez pas, en outre, habiter ici un mois sans vous y ennuyer à mourir... non de la mort d'amour dont vous parliez tout à l'heure, exagérément, je veux le croire. Depuis quinze ans je vis, l'été, à l'*Ermitage*, pour me reposer et collaborer à des ouvrages

sérieux que vous ne lirez jamais, je l'espère. J'ai rêvé, jadis, d'être marin. Je n'ai pas pu le rester longtemps. J'ai pris la retraite de tous mes rêves en captant la mer dans le reflet de cette glace. Il y a des hommes sages qui se contentent du reflet d'une robe quand ils ne peuvent arriver à posséder le corps qui l'anime ! Et puis... tant d'autres compensations que je ne trouve pas utile d'énumérer à vos yeux ! Pourquoi essayez-vous de tenter un diable ermite que vous mésestimez par cela même que vous désirez le placer en mauvaise posture ? Ne me rendez pas plus coupable que je ne le suis, Maud Clarddge. Votre époux vous a confiée à moi en évoquant le nom de notre grand Lafayette, alors... (J'ai la conscience d'être absolument ridicule, mais il n'y a peut-être que moi pour m'en rendre compte, je continue :) Alors chère jeune fille et chère jeune femme trop gâtées, il ne faut point convoiter le bien du prochain, surtout quand c'est un si petit bien, pas même au soleil ! Voyons, vous aimez le ciel à plein horizon, la mer du large, et toute la liberté de tous les vents ? Que feriez-vous de ce malheureux toit éteignoir pesant trop lourdement sur votre ravissante jeunesse ?

Maud Clarddge m'écoute, baissant les paupières. En elle, un animal capricieux consent, pour le

moment, à boire du lait. Ramassée dans le fauteuil, ses pieds en bas de soie mis sous elle, à la Bouddha, en croisant ses jambes qui me paraissent d'un caoutchouc tout aussi docile que résistant, elle n'est ni provocante, ni indécente : *elle pèse ses chances*. Elle ne croit plus que l'argent compte pour beaucoup dans cette affaire. Je me rappelle des phrases de l'autre hiver : « Comme je voudrais savoir le confort à la vraie maison française ». « Il y a des magazines qui nous montrent des intérieurs... mais je voudrais toucher ! »

Elle a touché et je crois que, malgré l'humidité de mes pelouses, elle s'y est brûlée.

Moi, je me garderai bien de toucher et je me brûle un peu, par les yeux.

Elle ouvre les siens :

— Vous pardonnez moi, Marcel Hernault ? je suis pas au métrage des coutumes de votre pays... Ce que je veux me paraît toujours bon et convenable parce que je ne pense pas légèrement. Vous auriez gardé votre cabinet de travail et vous m'auriez montré le vrai français. Vous le parlez tellement selon mon goût ! je voulais faire école, nous deux. C'était mon idée et apprendre le confort ancien chez un garçon respectable...

— Oui, dis-je, en me relevant gaiement, une

idée de *magazine*. Rien de plus pernicieux que ces *canards*-là !

— Canards !

Elle interroge, amusée, sautant d'un mot à l'autre, courant après une syntaxe de plus en plus fuyante.

— J'entends par *canards* des journaux mal informés de nos mœurs.

Il y a une de ces revues d'outre-mer qui a reproduit, je crois, mon bureau de Paris, avec un luxe de détails vraiment fantaisistes, où il faudrait supposer, que la photographie, qui me donnait l'air grave d'un professeur, déforme tellement les choses habituelles qu'on ne les reconnaît plus.

Je lui offre ses petits souliers de daim blanc, bouclés de marcassite. Petits, non, elle a les pieds longs, nerveux, les pieds solides, sportifs, sans aucune des déviations qui martyrisent nos chinoises parisiennes. La chaussure est pratique ; peu ou point de talon et une forme prenante comme un gant, lui laissant le libre mouvement de ses orteils. Avec des pieds habillés ainsi on pourrait faire de l'escrime en marchant sur la tête.

— Ils sont secs, petite madame. Vous permettez que je vous rechausse ?

Elle se laisse rechausser avec l'aisance d'un baby qui a la grande habitude des domestiques. Puis elle saute, hors du fauteuil, intimement satisfaite de mon habileté respectueuse, me met les mains sur les épaules :

— Monsieur Hernault, vous êtes !

Et elle éclate de rire. C'est net, précis : *je suis*.

Ça lui suffit, pour le moment, et à moi donc ! je commence à déchiffrer ce langage bizarre, très savoureux, qu'elle m'apprend en échange d'un français que je lui falsifie terriblement.

Elle a envie de ma maison.

Elle ne l'aura pas.

Nous sommes en garde tous les deux...

... Seulement, le soir après dîner, dans l'abandon des cigarettes et d'une liqueur de dame qui m'emporte, personnellement, la bouche, elle me déclare ceci, que je trouve encore plus pimenté que la liqueur fabriquée par la mère Angélique :

— Marcel Hernault, je veux faire l'amitié avec vous !

IV

Mon cheval est une petite jument que nous appelons : *Magrise*. Elle est pommelée, convenablement racée, normande plus fine que la grosse poulinière que j'avais il y a deux ans, mais elle a le caractère difficile et n'aime pas les chandails de couleur voyante. Je la tiens serrée, aujourd'hui, parce qu'elle a ouvert un œil exorbité sur le jersey cerise de l'Américaine.

Drapée d'une cape de bourre de soie blanche et coiffée d'un feutre blanc, à ruban rouge, Maud, subitement grave et femme d'affaires, a décidé d'aller rendre visite à ses chantiers.

Ma charrette, aussi peu anglaise que possible, l'a tout de même enthousiasmée et fut baptisée par elle du traditionnel : *C'est un amour!* Assise à côté de moi, en silhouette de reine des pampas des cinémas de son pays, elle est très belle, très

digne. Ce n'est plus la petite fille qui veut faire *ami*, c'est un architecte étudiant le problème de la reconstitution en pays dévasté.

Je lui montre, du bout de mon fouet, les curiosités de ce pays-là : en bordure de notre chemin creux il y a un petit cabaret, *Au Cidre doux*, où l'on vend des caleçons de bain ! Et un charcutier, dont une tête de petit cochon rose, sculptée dans une graisse passée au jus de betterave, est toute l'enseigne, discrètement parlante.

— Est-ce qu'il la vendrait ?

— Non, mon incorrigible jeune élève. Ça ne se vend pas une... légende... ou une enseigne.

Comme elle a les bras croisés, en madone, sur sa cape pour ne pas donner prise au vent de mer, elle appuie gentiment son pied sur le mien pour me dire qu'elle demande pardon ; je constate, qu'en effet, Maud Clarddge pourrait faire de l'escrime avec ses pieds, tellement ils ont un libre doigté. C'est exquis.

On rencontre la mère Béguin, pliée en deux sur son bâton, le pêcheur Pandot, le père Pandot qui vend, lui, du poisson, quelquefois douteux : « Pour être frais, il est frais... pour être trop frais, non, il est pas trop frais ! » et aussi des baigneuses en maillot sous leur mante de laine qui vont à la plage, sans se soucier des kilo-

mètres à faire pour en revenir, toutes mouillées.

Dame, c'est un petit endroit fort intime, ce coin de terre qui fut jadis mis à la mode par Alexandre Dumas et lord Salisbury. Maintenant, tout y va à la papa et l'on ne soigne plus la grève, puisque le casino est fermé. Dieu merci (j'en ai l'assurance dans l'éblouissante présence de mon Américaine) il ne renaîtra pas, au moins à la vie publique.

Qu'allons-nous trouver là-bas ? Cette effroyable bâtisse tombant en ruines et déshonorant le ciel par sa face morte tendue vers le large va-t-elle s'effondrer ou grandir encore pour l'épouvante des gens studieux, des gens raisonnables, qui n'aiment ni le bruit des *jazz-band*, ni celui des marteaux démolisseurs ?

Il y a bien un mois que je n'ai pas été flâner par là. Sans la lettre péremptoire de John Clarddge j'aurais fini par oublier son existence fantômatique.

Nous débouchons sur l'esplanade, montons, au pas, une rampe et la large terrasse, close de sa grille monumentale, demeure farouchement inhospitalière comme je l'ai toujours constaté en passant devant.

J'attache philosophiquement *Magrise* à un poteau, je la flatte un peu pour l'empêcher de

tiquer sur l'Américaine qui dépouille son manteau, tel un papillon brillant abandonnant son cocon bourru, et je cherche la chaîne d'une cloche. Ça rend un son affreusement fêlé.

— Mon mari doit avoir cablé, déclare Maud qui ne doute de rien.

Seulement, l'Amérique c'est loin de la plage de Puys, une modeste plage en déconfiture mondaine. Il aura cablé à Dieppe.

Bien entendu, nulle trace de l'équipe d'ouvriers annoncée. Maud piaffe et ma jument gratte fébrilement du sabot. C'est agaçant.

— Qu'allons-nous faire, petite madame? Je peux vous conduire à Dieppe pour y déjeuner d'abord, et, ensuite, aller voir votre entrepreneur. S'il a reçu des ordres nous le saurons et, en tous les cas, il nous donnera les clés.

Un secret dépit d'être mise à la porte de chez elle lui fait palpiter les narines. Elle souffle, un peu moins fort que *Magrise*, mais la colère intérieure doit être identique : rage subite sans trop savoir à qui s'en prendre, envie de mordre.

— Je veux entrer, dit-elle froidement.

Et elle me regarde de ses yeux d'eau pure, lumineux, fixes. C'est un ordre qu'on n'élude pas.

— Bien, madame.

J'examine attentivement la grille. Elle est rouillée à n'en pas supporter ses propres montants. Ce vent salé qui corrode tout, l'a réduite à l'état de carcasse de cachalot antédiluvien. Ça fait encore de l'effet et c'est moins qu'un simple fil de fer barbelé.

J'ai des gants de peau épaisse, c'est fort heureux, car, en bon bureaucrate, j'ai horreur de me salir les mains. Je choisis mes endroits, je secoue ferme. Le battant de gauche tombe en poussière, littéralement, nous couvrant de rouille, sans même émettre le moindre bruit métallique.

— Hourrah ! siffle Maud au comble de l'admiration.

— Pas besoin de force, ici, petite madame. C'est pourri par la mer. Toute la ferraille ancienne est comme ça, sur la plage. Donnez-moi la main, prenez garde aux jupes et vous êtes chez vous.

Un saut. Nous passons. Elle me regarde tendrement, enfantinement :

— Que j'aime ça ! Que c'est français !

Je fais semblant de ne pas saisir parce que le possible est le seul tour de force que les enfants n'admettent pas. Elle est encore sauvage et ce qui lui plaît c'est d'enfoncer les portes quand les clés lui manquent. J'ai donc mis dans le mille.

Ma jument, la voyant s'éloigner à mon bras, pousse un hennissement de délivrance et broute

un coquelicot, tant mordre dans du rouge lui procure la suprême béatitude.

Nous nous arrêtons au premier tournant pour contempler la façade de ce palace Louis XIII qui fut bâti sous Napoléon III.

Elle est immense et écrasante parce qu'elle est hors de toutes proportions. Son briquetage, devenu lie de vin, la fonce d'un barbouillage ignoble, ses deux avant-corps sont coiffés de zinc trop ciselé dont quelques pans se rabattent comme les coins d'un chapeau de brigand cabossé par des coups de poing. Plantée sur un épaulement de la falaise et faisant face à la jetée de Dieppe, cette grande bâtisse aux fenêtres aveuglées de planches (la plupart ont leurs vitres brisées) est encore surmontée d'un belvédère, jadis éclatant de cuivres, aujourd'hui vert-de-grisé, pantelant sous les vents de la haute mer et ressemblant à un barbare bijou de négresse.

Personne !

On entend seulement les cris des mouettes et des martinets sortir de là-dedans où ils sont comme chez eux. Pas leur est besoin de terrasse de marbre pour y faire des entrées en costume de revue !

Après avoir contemplé, ironiquement, la grande baraque je regarde, à la dérobée, la petite femme et elles me font pitié toutes les deux.

Maud Clarddge serre les dents pour ne pas pleurer, cela est plus que visible.

Je dis, doucement paternel :

— Oh ! tout s'arrangera ! Ça vous paraît énorme et mal fichu, mais si on abattait les deux avant-corps, qu'on ne conserve que le pavillon du milieu, en le décoiffant, naturellement, de son champignon-lanterne genre tout à fait vénéneux, à mon humble avis, on pourrait...

Maud se cramponne à mon bras, éperdue. Le vent qui lui cabosse son feutre, mais avec plus de grâce que les toitures de son futur palais, lui donne une figure de naufragée luttant contre la forte lame. Elle est désespérée. Chez cette créature baignée dans l'or, incarnée dans son caprice et qui ne connaît, ou n'a jamais connu, jusqu'ici, que son bon plaisir, une révolution s'opère. Venue pour construire un temple, elle ne rêve plus que de petite chapelle où elle expierait son péché d'envie.

— Marcel Hernault, je suis dans l'horreur ! Mon mari va me noyer de chagrin s'il me force à vivre ici !

J'admire combien, sous toutes les latitudes, les femmes sont enclines à rejeter sur leur mari le poids de leurs sottises ! Maud, en des conversations de salons, ces faciles projets que l'on

ébauche pour la saison prochaine à la lueur des corolles électriques, s'est ingéninée dans la création d'un éden factice, une de ces maisons féeriques où l'on ne peut qu'habiter spirituellement. Tourmentant son seigneur et domestique donné par la nature, elle l'a conduit au bord de cet abîme. Lui, en bon Américain, très rond en affaires, a calculé que ça ne lui revenait pas plus cher qu'une maison neuve, villa italienne ou ferme normande, et il a... *marché*, songeant, en outre, que cela occuperait la jeune personne durant plus d'une saison.

J'ai entendu raconter que Maud Clarddge ayant vivement désiré un chalutier pour aller pêcher la morue, en était arrivée, de dérive en dérive, à lui faire acheter un sous-marin pour tâcher d'atteindre un roc de corail dont elle avait lu le signalement dans un magazine.

Je ne peux guère m'empêcher de sourire.

— Monsieur Hernault, je vais cabler que je n'en veux plus. Il faudra au moins dix ans pour les réparations. Je suis très malheureuse !

Elle va pleurer, certainement.

Je l'entraîne vers le second tournant des terrasses et de son histoire. Ayant maintenant l'affreux colosse dans le dos et la mer ondoiyante à perte de vue devant nous, je la sermonne.

— Mais, la mer, petite madame étourdie ! La

mer qui se roule à vos pieds? Voyez donc ce tapis mouvant de turquoises et d'émeraudes, crêté d'un brin de fourrure blanche! Cette étendue qui est, par un privilège extraordinaire, votre absolue propriété, car nulle, ici, n'a le droit de vous en boucher le moindre coin!... Cette plage, presque déserte, où l'on ne perçoit que le bruit des lames, les baisers des marées montantes envahissant la terre comme les baisers de l'amoureux envahissant le corps de l'amoureuse! Regardez-moi ce rayon de soleil, là-bas, perçant le nuage et l'incendiant d'une coulée d'or presque vert... Est-ce que vous connaissez l'histoire du *rayon vert*? C'est aussi une bien belle histoire de magazine! Asseyons-nous là, petite madame désappointée! Il faut vous habituer à la rudesse du logis et ensuite, quand on en aura adouci les angles, je suis sûr que vous y vivrez dans l'enchantement, l'été, car l'hiver, je crois que les galets sont lancés ici avec toute la violence d'un bombardement boche.

Après m'être assuré de la solidité de la muraille en briques surplombant l'abîme, je la fais asseoir, en lui interdisant de passer ses jambes par-dessus, geste qu'elle esquissait le plus normalement du monde.

Puis je m'assieds à mon tour.

— Je veux l'histoire du *rayon vert*, monsieur

Hernault? Je n'ai pas eu connaissance dans mes magazines, non.

Je raconte, le plus sincèrement que je peux, cette fantaisie à dormir debout, ou assis, devant la mer, d'un rayon traversant certains espaces en certaines circonstances pour y répandre une nuance d'un vert très pur, la vraie couleur de l'espérance et j'ajoute que, lorsqu'on a le bonheur d'apercevoir ce rayon, d'en être illuminé, on est marqué d'un bon signe.

— Vous l'avez vu, vous? questionne l'enfant toute à son nouveau jouet.

— Non. Aussi n'ai-je pas eu grande chance dans la vie! (je me reprends, parce qu'il faut être Français :) Je me trompe, depuis que vous êtes venue, j'espère le voir à mon tour et ce serait délicieux si nous pouvions l'apercevoir ensemble.

Elle sourit et d'une voix dolente :

— Pas du haut de cette horrible caserne...

— Mais, ma chère enfant, ce n'est pas du bas de mon ermitage, ensevelis sous la crypte du chaume ou dans la cave de ma bibliothèque, que vous pourriez jamais vous en éclairer!

— Alors, pour le voir ensemble, apportez-moi votre maison sur mon belvédère... vous en descendrez chez moi ou je monterai chez vous, ça ne sera pas du tout fatigant.

Encore ma maison ? C'est dangereux, ce jeu que nous jouons. Cette sirène, arrivée de l'autre côté de l'océan, est une femme comme toutes les femmes que j'ai connues : elle est singulièrement portée à mortifier l'être humain. Je cherche une réponse ou une plaisanterie polie, quoique évasive, mais, elle se tourne brusquement et toise quelqu'un, en mettant son gant au-dessus de ses yeux.

V

Ce quelqu'un est un garçon très mal vêtu, d'une blouse de toile blanche fort sale. Il traîne une brouette en se dandinant sur l'air d'un tango déhanché sentant son mauvais lieu parisien.

— On passe donc chez moi ? s'exclame Maud Clarddge qui a le sentiment très vif de la propriété, même lorsqu'elle déplore son titre de propriétaire.

Je m'écrie, très heureux de la diversion :

— Tiens ! Un ouvrier ! On ne pourra pas dire qu'ils n'y en ont pas mis un.

La silhouette de ce garçon traînant une minuscule brouette de maçon sous les regards aveuglés de ce géant de pierre qu'il lui faut démolir ou réparer est d'un comique irrésistible. Je ris.

— Petite madame autoritaire, ceci vous représente les équipes de l'entrepreneur ! Je ne sais pas

si, la journée de huit heures aidant, vous aurez *le temple des mouettes ou le palais des sirènes* pour l'automne de l'an 2000, mais je constate qu'on y travaille.

— Dites donc, les baigneurs, ronchonne l'ouvrier sans lever aucune casquette, c'est pas vous, des fois, qui aurez loupé la lourde en voulant l'avoir sans clé?...

— Non, mon ami. Elle est tombée misérablement de vieillesse, elle s'est évanouie devant madame...

Ma douceur de ton irrite aussitôt le socialiste, ou le communiste, qui dort dans tout cœur de travailleur gréviste et il s'écrie avec une indignation de réunion orageuse :

— De quoi? Il ne faut pas me la faire! J'ai les breloques dans ma poche! Quand j'arrive, plus de barricade... même que votre carcan a failli me flanquer son pied dans le ventre pendant que je déblayais... c'est moi qui ai le droit de déblayer, pas vous...

Ce jeune produit des nouvelles couches populaires a le teint bilieux des banlieusards et les yeux faux d'un oiseau de nuit. Je ne suis même pas très sûr qu'il puisse voir M^{me} Clarddige autrement que *Magrise*, c'est-à-dire à l'état de banderille pour taureau de mauvaise humeur.

Je vais intervenir lorsque ma compagne, extrêmement intéressée, demande, de l'air d'une pensionnaire osant interpeller un maître de conférences :

— Qu'est-ce que c'est que la *lourde* que nous avons *loupée* ?

Mais le héros communiste roule des prunelles féroces :

— Je suis pas frère de la doctrine chrétienne, ici, je suis embauché par le bourgeois Vadrecar, chef-maçon au *Port-vieux* et j'y dirai. La grille, ça devait se démolir en dernier, comme de juste, puisque c'était la sortie. Faites excuses, la petite mère, mais faut décaniller, vu que les tuiles ça ne respecte personne où que ça tombe.

Je vois d'ici l'avalanche de tuiles qui roulera sous les poings de cet aimable ambassadeur de la démolition française.

— C'est bien, dit Maud, tout à coup dressée comme une impératrice sous l'injure suprême d'avoir à redouter quelque chose. Vous pouvez faire votre métier, moi je fais le mien. Nous devons courir chacun notre chance : je suis la propriétaire du palace.

Le voyou ne se découvre pas, ce qui me fait plaisir pour sa dignité sociale, mais il se met à rire, ébahi, car il a son petit verre dans le nez, sûrement.

— Pour une affaire c'est une affaire ! On peut pas dire que je n'ai pas mon compte ! Faut être dingo, tout de même, pour pas attendre les clés... Tenez, les vlà : y en a trente-cinq ! j'en ai ma claque depuis Dieppe. Le patron m'a dit, comme ça : s'y viennent, on y sera, s'y viennent pas, faut pas se biler et tu me feras ton état de lieu. Quant à s'y reconnaître ! Macache ! Y en a trop...

Il nous exhibe un énorme trousseau qui tintinnabule au fond de la brouette et dont il a pu pousser jusqu'à nous le redoutable poids.

Je les prends et je les offre, d'un geste respectueux, à la maîtresse de la maison.

Elle médite, les yeux levés vers ce palace qui la tient sous le charme de l'horreur.

A quoi songe-t-elle ? j'en frémis. Je pourrais deviner, chez une Française, ce qui couve dans ces yeux-là, purs comme l'eau transpercée par le jour du plein ciel, mais allez donc démêler les instincts de la civilisée d'hier avec ceux de la sauvage d'avant-hier ?

Tout à coup, elle frappe ses deux mains gantées de soie et s'écrie :

— Il faut continuer. *Louper* ça vient de *loup*, n'est-ce pas ? Oui, nous entrerons ici comme des loups. Tenez, voici un billet, pour votre premier

travail. Vous allez m'enfoncer toutes les portes, mon ami. Quant aux clés...

Elle saisit le trousseau et, se penchant au-dessus du parapet, elle les envoie de toutes ses forces dans la marée montante. A marée basse on les retrouvera peut-être. Hum!...

Je suis effrayé. Cette fois, la fantaisie dépasse un peu les bornes et je me demande qu'est-ce qui va arriver avec cet ami des revendications sociales, lequel n'a jamais eu l'occasion de gagner cent francs, au moins honnêtement.

En bon bourgeois de France, j'ai bien envie de retourner à mes chères études.

Le voyou est dans une exaltation d'ailleurs justifiée par la folie de l'Américaine et je me demande ce que je vais devenir entre ces deux échantillons du monde moderne.

— Est-ce que vous avez fait la guerre? questionne Maud pendant que nous montons à l'assaut de cette nouvelle forteresse qui, jusqu'ici, n'avait pas trouvé preneur.

— Comme les autres, madame, on s'est débrouillé, répond évasivement l'ouvrier maçon visiblement sidéré par les manières de l'Amérique. On a fait la Champagne... puis le reste. Si on n'a pas été amoché, c'est qu'il faut bien qu'il s'en rencontre un et on est souvent mal vu, rapport

à sa veine. Enfin, ça va barder, ici, je vous en réponds, puisque je suis pas manchot. Y a, seulement, qu'on peut pas organiser l'équipe, le patron n'y mettant pas le pognon voulu. Les temps sont durs et le bon travailleur se fait rare. De Panam il en est venu dix, à la suite d'un chef de chantier, qui s'a défilé, vers le Havre, pour aller voir sa mère... Et puis, nous autres, on n'est pas pour la démolition, on est plutôt dans le *crépi*, le *mouchetis*, le ravalement, quoi ! Des fois que vous écouteriez Vadrecar, le citoyen du Port-vieux, méfiance ! Y a pas plus faux frère ! Il vous filoutera votre bel argent pour laisser pleuvoir sur le plâtre à première occasion et, alors, ça s'effrite, ça dégouline, y a malfaçon, faut recommencer. Moi, tel que vous me voyez...

Tel que nous le voyons, plein d'entrain et du désir de se montrer à la hauteur de sa tâche de démolisseur, ancien combattant, il reste un peu pantois devant la porte d'honneur du palace défunt.

Nous sommes dans une cour, en contre-bas des terrasses, et il y fait à peine clair. Là haut, les regards morts du monstre tombent sur nous comme chargés de malédiction. C'est vraiment toujours impressionnant des ruines, même neuves. Celles-ci datent à peine d'un quart de siècle et

déjà elles s'entourent de légendes. Pendant la guerre, le lanterneau s'allumait pour prévenir les sous-marins ennemis et l'on dit qu'un pauvre vieux mendiant ayant pénétré là-dedans par une lucarne, un soir d'ouragan, n'a jamais pu retrouver son chemin. (On l'a peut-être vu entrer et on ne l'a pas vu ressortir). Tout cela est entouré de silence et d'un ténébreux voile d'orties. C'est l'inconnu ou le méconnu, en tous les cas, le sacrifié.

Deux lions de faux bronze verdissent à droite et à gauche de la porte. L'un tire la langue en montrant les crocs, l'autre n'a plus ni langue ni crocs et cette gueule cassée donne le frisson comme tout ce qui fut meurtri injustement.

Je m'assieds sur le lion de gauche, le plus solide. Maud joue avec son collier de rubis qui dépasse le bas de son jersey cerise, le terminant en gouttelettes de sang. Je réfléchis, en contemplant ce collier, qu'elle pourrait s'en servir pour sauter à la corde et qu'un jour, mettant le pied dessus, elle s'étalera. Enfin, il paraît que c'est la mode et que cela s'appelle un *sautoir*. Sous son feutre, relevé à la mousquetaire, par le vent du large, elle prend le visage rigide d'une mauvaise fée.

— Allez ! dit-elle d'une petite voix douce. C'est

le gros morceau. Vous le mangerez bien puisque vous êtes en appétit de démolition.

L'ouvrier mesure la porte des yeux. Il prend des distances comme un métreur qui compte ce qui lui est dû. Il n'a aucun outil, ni pic, ni pelle, ni pioche, ni quoi que ce soit de possible contre ce devant de coffre-fort. La porte semble en fer, jadis peinte, à panneaux en losanges, à fronton s'irradiant en barres aussi rouillées que la grille du premier portail, mais pour atteindre à cette imposte, seul endroit à jours, il faudrait une échelle.

En ce moment critique l'ouvrier a une expression singulièrement narquoise.

— Non ! Ça me fait rigoler, murmure-t-il entre ses mâchoires un peu contractées. Une grosse machine comme ça, un vrai fourbi de prison qui tient par une gâche de trois pouces ! Vous ne voudriez pas que je me mette en eau pour si peu ?... Et vous allez voir... ce que vous allez voir !

Il cherche dans sa poche de pantalon et y découvre l'outil par excellence, s'appelant dans la langue imagée qui plaît tant à Maud : *un rossignol*.

Nous, nous entrions par la force parce que nous étions les maîtres.

Lui, il entrera par la ruse parce qu'il n'est pas un naïf.

Et après deux ou trois tâtonnements discrets, la serrure joue, la porte s'ouvre, l'habile garçon s'efface, ôte sa casquette pour se gratter avec un sourire de suffisance :

— V'là le passage, Madame. C'est pas malin et ça vaut mieux que de la casse, rapport à ce que votre entrée c'est du chêne plein. Un coup de peinture et elle paraîtra neuve. On vous ferait payer ça cher au jour d'aujourd'hui.

Maud, sans trop savoir pourquoi, est un peu honteuse.

Moi, je préfère ne pas employer cet ouvrier de fortune à mes personnelles réparations.

A l'intérieur du palace, c'est un inextricable fouillis de plâtras, de lambeaux de papiers jadis fleuris. Il y a, pêle-mêle, des lattes, des vieux morceaux de tapis, de chiffons d'une teinte indéfinissable et on sent que l'armée des déménageurs a laissé là ses pailles et ses toiles d'emballage comme, après une défaite, les combattants abandonnent leurs cantines.

C'est navrant.

Un grand escalier monte aux étages et, par une baie ouverte sur la mer, entrent et sortent des hirondelles, de libres martinets ponctuant l'azur de leurs noirs accents circonflexes. La seule vie présente est cette allée et venue des oiseaux pous-

sant leurs sifflements aigus, petits trains-trains de l'espace évoquant une idée de départ éternel.

Malgré nous, nous baissons le ton comme dans une église. Ce palais abandonné, qu'on ne visite jamais, qu'on ne garde pas, qui n'a ni concierge ni surveillant d'aucune sorte, semble condamné depuis longtemps à un sort misérable. Il sera bien difficile de le réveiller de son sommeil sépulcral. L'eau de pluie a tracé des sillons le long des marches et sur les murs on voit se tendre les gigantesques roues de guipures des araignées, dentelles de caveau mortuaires où ne s'engluent même plus les mouches.

La jupe blanche et courte de Maud Clarddge évente la poussière, de marche en marche.

De nouveau on est devant des portes closes, celles-là historiées de sculpture conservant le luxe de dorures fanées. De nouveau, notre ouvrier, chef d'équipe de la pince, accomplit des prodiges qui nous prouvent de plus en plus sa science... artistique. Il ne veut rien détériorer !

On parcourt des salles à manger, des salons grandioses dont les larges balcons donnent sur la mer.

C'est vraiment très bien à l'intérieur, d'une disposition largement comprise et habilement ménagée pour l'enchantement des yeux et la sur-

prise agréable de tous les sens, mais, ces grands couloirs sonores, dont le stuc ruiné montre comme des plaques de lèpre, ces anneaux dorés des plafonds peints en nuées où s'ébattent quelques petits amours atteints de jaunisse et d'où sont absents les lustres aux mille bougies, ces tentures flottantes contre les murailles comme des haillons et surtout, là, ce pauvre vieux divan de velours vert, oublié, dédaigné, assez semblable à un banc de mousse dans un jardin, tout cela forme un aspect d'effroyable pauvreté, car rien n'est plus la misère qu'une richesse de parade pourrie où l'on a passé sans y vouloir vivre. C'est de la mort de tous les départs qu'est faite l'agonie de cet hôtel, jadis bruyant, maintenant silencieux, trépassé dans une indifférence générale, puisqu'étant offert à tous il n'appartenait en réalité à personne.

Maud Clarddge, dans la salle des jeux, a une émotion. Elle ramasse une carte, ensevelie dans un coin poussiéreux.

— Monsieur Marcel Hernault, me dit-elle, êtes-vous joueur ?

— Non, madame, je suis trop raisonnable pour ça et je ne jette jamais l'anneau... de mes clés à la mer, ayant l'absolue certitude qu'aucun poisson ne me le rapporterait.

L'ouvrier hoche le front en me regardant avec un peu de dédain.

— Dame ! Faut de la raison, mais, pas trop n'en faut... ce serait mauvais pour le commerce.

Maud sourit, en frottant la carte du bout de ses gants.

— Cœur ? Carreau ? Pique ou trèfle. Répondez-moi, cher !

Je réponds, machinalement : *cœur*, parce que ça fait sentimental.

Et c'est le neuf de cœur qu'elle me montre et glisse sous son jersey cerise. Etrange !...

— Alors, je n'ai pas perdu ma journée ! me sourit-elle.

— Moi non plus ! affirme péremptoirement l'ouvrier cambrioleur en chef.

— Pourvu que je n'y aie pas perdu mon cheval et ma voiture, ne puis-je m'empêcher de penser.

Magrise est nerveuse sous les mouches, et ne se rappelle jamais qu'elle a une voiture à l'arrière-train.

Le silence est troublé par un ronron singulier qui est celui du vent du large s'engouffrant dans un vitrage troué, à l'autre extrémité de la grande galerie.

— Mon ami, dit Maud cordialement à l'ouvrier demeuré les bras ballants devant elle, c'est assez

travaillé pour aujourd'hui. Je vous permets d'aller déjeuner. Retournez à Dieppe et vous direz à votre patron, de ma part, de la part de Maud Clarddge, n'oubliez pas, que je lui donne rendez-vous, ces jours-ci, chez M. Marcel Hernault, villa de *l'Ermitage* à Puys, avec ses plans. J'ai les miens. Nous les discuterons. Bonjour.

D'un signe royal de la main, la jeune majesté le congédie.

J'ajoute :

— Voulez-vous voir, en passant, à mon cheval ? j'ai peur qu'il se détache.

Il n'en demande pas plus long et file, dans les escaliers sonores, en y réveillant le bruit d'un régiment lancé au pas de charge.

VI

C'est maintenant, je crois, que l'ennemi entre dans la place.

Nous nous taisons, Maud et moi, écoutant ce bruit décroître et mourir parmi les échos gémissant d'être ainsi brutalisés.

Enfin seuls ! Nous sommes un peu nerveux.

Je suis assis sur le divan oublié, parmi un essaim de mites mouchetant de fleurettes vivantes le vert fané de ce velours imitant la mousse.

Dans le fond de la pièce, un fond de poussière épais comme une buée, il y a une glace très haute, fendue transversalement. Maud s'y contemple, coupée en deux, c'est-à-dire qu'elle y a un buste de femme pourpre rutilant des reflets du sautoir et de petites jambes d'enfant, pieds chaussés de souliers de baby.

Elle rit.

— On prétend que ça porte malheur de se regarder dans un miroir brisé. Vous savez ?

— Non. Je n'y crois pas. Rien ne porte malheur, sinon de manquer de bonne volonté, madame.

Je suis assis, tassé, les bras collés à mes cuisses et je m'amuse à claquer mes gants l'un contre l'autre. Je désire faire du bruit. L'inquiétude de ce silence, entre nous, avec la voix du large qui semble appeler au secours, m'est subitement intolérable.

Elle se rapproche, en cambrant son torse à reflets sanglants, et elle ôte son feutre dont elle coiffe son genou en s'asseyant à côté de moi.

Des mites s'envolent.

— Vous allez vous salir là-dessus, ma chère enfant.

— Vous y êtes bien, vous !

— Oui. Seulement, moi, je ne suis pas en robe blanche. Je suis couleur de poussière, très assorti.

Elle penche le front, s'absorbe dans une autre contemplation.

— On peut avoir du courage et de la bonne volonté malgré un grand contrariété. Une Française se plairait-elle ici ? Je veux que vous me disiez.

— Elle n'y serait pas venue sans renseignements.

— Où serait l'imprévu, la chance et le jeu, si on se renseignait toujours ?

Je me tais.

— Instruisez-moi de mon devoir, Marcel Hernault. Vous m'avez dit, cet hiver, que le silence est le meilleur des conseils. Dans la solitude, bercée par la mer, je pourrais apprendre des choses étrangement délicieuses.

Ah ! le diable ait pu m'emporter avant d'avoir prononcé ces phrases imbéciles ! Décidément, cette petite sotte a pris tout ça au sérieux. Et puis, non, elle veut une maison couverte de chaume à présent. Elle ne l'aura pas ! J'entreprends moi, de lui montrer le palace sous un aspect nouveau : des fêtes splendides, des lumières, des fleurs, des tapis, un plafond à jour, à caisson de *pergola*, d'où retombent des géraniums roses et des clématites mauves.

— Vous voyez cela, chère enfant, et la foule de vos amies en robes de soirée, dansant au son des orchestres nègres, servies par des domestiques en livrée bleu de roi, couleur de la mer calme et du ciel de mai?...

Je gesticule, je me lève, je débite tout ça comme au théâtre, *je me défends*, car je sens rôder, autour de moi, une tentation diabolique, le danger du flirt américain. J'ai acquis un

calme relatif, au prix de la pire des situations, pour un homme de mon âge et de mon rang intellectuel et je ne vais pas tout chambarder parce qu'une étrangère me sort un caprice ridicule... Il est parfaitement clair que si elle a envie de ma maison, elle me prendra par-dessus le marché, moi, le meuble ancien, qui suis couleur locale, très vieille France, et je ne peux tout de même pas oublier que j'ai deux fois son âge. La lui offrir pour une saison, le temps voulu pour l'en déguster et m'esquiver... oui, mais le reste ! Ah ! les choses étrangement délicieuses qui me prennent à la gorge avec le sel de la mer...

— Est-ce que vous y viendrez à ces fêtes-là ? Soyez loyal, Marcel Hernault, répondez, vous qui n'aimez pas le tapage à la campagne ?

Je la regarde et mes yeux avouent... que le charme opère. Elle sourit, triomphe. Est-ce une amazone qui chasse l'homme, n'importe quel homme, pour le seul plaisir d'abattre le gibier ou une petite fille sauvage, déjà blasée sur les joies de ce monde, ne tenant plus qu'à l'excentrique parce qu'elle croit que c'est la vraie vie ?

— Mon cher petit, dis-je sourdement, avec le ton que l'on a quelquefois pour s'avouer une défaillance je crains fort de ne pouvoir m'empêcher d'y venir. Les fleurs sont un enchantement

pour tous les odorats. Est-il défendu à l'ermite de les sentir quand elles sont si près de lui ?

— Marcel Hernault, soupire-t-elle en pressant tendrement son chapeau de ses mains jointes, il faut que je vous dise : je suis malheureuse. Je n'aime plus du tout mon mari... et c'est un tellement bon garçon ! Il me plaisait beaucoup avant notre mariage. Maintenant, il me fatigue et il n'a même pas l'air d'y penser ! Il m'a surtout voulue parce que j'avais eu un prix de beauté. Vous savez, chez nous on a des concours pour le visage et pour les formes, j'avais remporté sur toutes les autres, cette année-là... S'il avait des bonnes amies, ça me donnerait peut-être encore une excitation, je serais jalouse et je remporterais une nouvelle fois... Il y aurait des drames comme sur un bateau en perdition où je me suis trouvée dans une traversée mauvaise. Ah ! il y a pas qu'à vous que la mer a joué des tours ! On sonne la cloche, on court, on crie et on met à l'eau les chaloupes du pont.... je lui ai dit, en lui serrant les mains : « Nous allons mourir très bien ! Vous verrez, John, ce sera une dernière fois l'amour tout entier... et l'océan dans la bouche comme un baiser encore plus amer... » Alors, il a répondu, très fâché : « Dépêchez-vous de passer la ceinture, Maud. Vous perdez l'esprit ! J'aime les banques

et tous mes employés qui m'attendent comme une armée sans chef. Je n'ai pas envie de mourir, ni avec vous, ni tout seul! » Je n'ai plus rien dit mais j'ai envoyé la ceinture par-dessus bord parce que j'étais laide avec cette chose autour de moi. J'avais l'air d'un baby au milieu d'un pneu, une enseigne lumineuse! Ça, jamais! Finir en beauté selon mon commencement. J'ai failli me jeter à l'eau de même quand j'ai vu que le navire reprenait la bonne route, sans tanguer. Le calme est revenu, on est rentré dans ses cabines et j'ai boudé toute la nuit... pour lui, il riait, il plaisantait tout en buvant beaucoup de whisky... car on n'est pas si *sec* sur les bateaux loin de la terre!

Elle est irrésistible en racontant ça! j'ai à la fois envie de pouffer ou de me fâcher, comme le mari. En voilà une qui ne mâche pas ses mots! Peut-être que la très grande fortune donne cette folle aisance du geste et de la parole. Moins riche, il lui faudrait dissimuler. Que craint-elle? Pas même que son mari la comprenne, ce qui serait dommage... pour l'amant qui viendra.

— Petite madame, dis-je en retenant mon envie de rire pour ne lui laisser voir que mon désir de demeurer un ami loyal, ce n'est pas gentil pour un mari qui vous adore à en perdre... la meil-

leure raison de mourir ! Il fait toutes vos volontés, vous achète des palais en ruines sans les regarder et, si vous étiez encore plus franche, vous avoueriez que ce n'est pas désagréable d'être aimée, de temps en temps, comme il doit vous aimer.

Elle hausse les épaules en lustrant le feutre de son chapeau.

— Non. C'est indésirable, impropre. C'est comme un temps d'orage lourd, lourd... on espère l'éclair, la foudre... l'orage n'éclate pas. Le bateau recommence à marcher régulièrement... tous les bateaux marchent ainsi ! Je vous parle, monsieur Hernault, comme si j'étais un vieux frère à vous parce que vous êtes un vieux frère à moi et que vous savez des choses que ne savent pas les pauvres filles d'Amérique...

— Petite Maud imprévue et formidable, parlez-moi comme à un père plutôt. Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait faim ? Pourvu, mon Dieu, que nous retrouvions mon cheval où je l'ai attaché !

Je me lève et je brosse, d'un geste machinal, mes vêtements où courent des mites, humbles petits papillons blancs de la misère. Je suis sans force pour la gronder, sans courage pour lui expliquer son état d'âme et je ne tiens pas du tout à profiter de cette rare occasion de connaître

le parfum des femmes exotiques, seulement, l'air se fait lourd dans ces chambres abandonnées qui sentent aussi le rat, et l'atmosphère s'épaissit autour de nous.

— Ce salon est un caveau vraiment pire que ma bibliothèque. Sortons, ma belle rêveuse, de ce sépulcre; le goût de la mort ne valut jamais rien pour les enfants terribles de votre espèce. Votre mari ne serait pas très content s'il me voyait... vous faire asseoir sur un divan affreusement poussiéreux, miteux et calamiteux! Venez mon petit, c'est l'heure du déjeuner. La mère Angélique doit s'arracher les cheveux devant ses langoustes qui brûlent au lieu de gratiner! Nous développerons des plans mirifiques après le café et je vous prouverai que l'on peut rendre habitable cette immense caserne...

Elle se regarde encore dans la glace fendue. Un faible rayon, tombé du plafond troué, l'éclaire d'une lueur opaline. Elle n'est plus que rose après avoir été pourpre; ainsi la fleur se refermant à l'ombre et qui rentre peu à peu dans une nouvelle nuit.

— Ah! Marcel Hernault, mon cher professeur de français! Vous avez peur de moi, vous qui brisez les grilles de fer!

— Ah! Maud Clarddge, ma chère élève d'Amé-

rique, ne me traitez pas d'enfonceur de portes ouvertes, ai-je riposté avec une insolence que je regrette aussitôt. Je vous en prie, ne soyez pas femme à ce point. J'ai horreur des choses faciles, moi, comme vous, et je ne tiens pas non plus à vous paraître ridicule.

Nous marchons vite. Elle doit être atterrée par mon dédain, très voulu, malheureusement.

Je retrouve mon cheval à la même place, bien solidement attaché, mais ma couverture de voyage d'avant-guerre a disparu ! Ce détail, qui me navrerait, en d'autres temps, car les couvertures de voyage en laine d'aujourd'hui sont en coton, me préoccupe moins que l'attitude méditative de Maud.

M^{me} Clarddge est en train de me voir moins Français que ma légende.

Nous revenons au grand trot.

Le déjeuner expédié, on compulse des traités d'architecture et je trace des lignes, aux deux crayons, sur une grande feuille de papier ministre. Je me complais à ce jeu, moins dangereux que le flirt américain, et je m'applique à bâtir, en songe, un palais étourdissant. Il y a des festons, des astragales... on conservera la grande galerie du milieu, longeant les terrasses mais libre et formant un balcon énorme d'où la mer se verra

sous tous les aspects. Il n'y fera peut-être pas chaud. Il s'agit d'un palais d'été, n'est-ce pas ! Je conseille des dalles de marbre, alternativement blanches et noires, les colonnes de granit bleu !...

Pour ce que ça me coûte...

Je suis aplati sur mon bureau où j'ai dérangé un peu mon désordre personnel pour y superposer le désordre américain, une sorte de construction en cubes de couleurs vives comme en fabriquent les enfants doués d'imagination.

Maud se balance, en fumant des cigarettes, les miennes, celles dont je ne peux souffrir l'équivoque parfum de bazar d'orient. Je me suis souvenu, à propos, d'un rocking-chair, relégué au grenier pour sa forme encombrante. Je l'ai fait recouvrir à la hâte d'une soierie japonaise. Cette attention l'a consolée, je crois, de mon manque de galanterie du matin.

— Vous êtes un amour ! m'a-t-elle dit laconiquement, comme si elle m'appliquait une gifle.

La journée se passe en conférences extrêmement techniques sur l'art de marier la pierre avec le ciment armé.

Le soir, on dîne presque silencieusement.

Maud se retire de bonne heure chez elle, absorbée, absente et grave.

Je ne suis pas très gai non plus.

VII

... Merci à toi, Nature, qui nous a donné la volupté, cette distraction sauvage, et, gloire à toi, Civilisation, qui nous a permis d'en comprendre, d'en mesurer toute la puissance !

C'est à l'homme sage, doué des meilleures raisons de vivre, santé, force, volonté, qu'il appartient de faire descendre le dieu du plaisir immortel dans l'hostie pâle des corps que le destin lui offre encore bien plus que son propre désir.

Après tant de passions malheureuses ou d'heureuses folies, j'ai enfin découvert une vérité qui comblerait d'effroi un faible mais qui m'a consolé, raffermi, rendu philosophe pour tout le reste de mes jours : *l'amour n'existe pas*. La sentimentalité est un leurre, une fourberie métaphysique à laquelle on n'a que trop sacrifié, un faux dieu masquant le vrai, exigeant des victimes humaines

alors que *l'autre, le vrai*, n'en demande pas tant, et si on avait le courage d'en convenir, on serait libre, on pourrait même libérer ses compagnons de misère. Hélas ! comme pour tous les grands mystères des religions, il n'est pas possible de divulguer certaines sciences au pauvre monde ! Seuls, les privilégiés peuvent et doivent en profiter.

Il est inutile de se disculper quand il y a loyauté dans la faute. J'espère ne pas passer ici pour un égoïste libertin, en me confessant à moi-même : j'aime la volupté comme un vin généreux dont on ne doit s'enivrer qu'en toute connaissance de cause. Les humains, depuis qu'ils sont condamnés à se reproduire, se sont toujours conduits comme des ivrognes ignorants, obligés de se griser non pour la joie de l'ivresse mais pour oublier ou le but ou les moyens à employer pour l'atteindre. Je suis de plus en plus étonné de rencontrer des êtres désireux de se multiplier. (Surtout depuis la grande hécatombe.) « Le monde ne doit pas finir », assurent les gens les moins qualifiés pour le continuer. Pour ma part, je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il finisse, parce que lorsqu'un monde en est arrivé à se perfectionner dans le mal, il peut s'en aller... ou il devient de plus en plus dangereux de l'habiter !

Je pense avoir fait mon possible, dans mon humilité de cellule du grand corps, en observant les rites guerriers qui ne convenaient plus à mon âge, pour l'empêcher de finir en laideur ; pourtant, je ne conçois pas du tout la satisfaction que l'on peut éprouver à vivre en des promiscuités honteuses, des misères déprimantes ou des révolutions absurdes. Je déteste l'absurde.

L'amour du prochain et l'amour tout court en sont les deux formes, qui semblent inventées pour nuire au bon sens d'autrui. L'amour du prochain, qui consiste à sauver des gens en en tuant d'autres, ou par des discours leur inspirant des idées morales, en les forçant à vivre en de perpétuelles lisières alors que la nature nous montre le chemin de la libre disposition de nos personnes, me paraît un crime, nécessaire, oui, comme la peine de mort, mais un crime. Et, l'amour tout court, cette préface à des délassements complètement opposés à ses propos fiévreusement idéalistes, me semble encore plus criminel parce qu'il est un mensonge faussant tout le mécanisme du plaisir proposé ou partagé. Dire à une femme : *je t'aime* est un manque de goût d'une exceptionnelle gravité, et répéter, sans en avoir pesé la lourdeur de cailloux lancés dans l'étang calme des innocences : *toujours, passionnément, éternel-*

lement, etc... etc..., aggrave la culpabilité du mâle vis-à-vis de la femelle.

Je n'ai pas commencé autrement, bien entendu, et j'ai cru, moi-même, aux serments que je proférais, du meilleur de mes cérébralités ; puis, peu à peu, j'ai acquis la science de l'amour, qui, précisément, est le contraire du mensonge et il ne m'est plus permis de bercer les femmes dans... le *rocking-chair* des serments. Fidèle à mon tempérament, qu'il ne m'était pas possible de soumettre à aucune fidélité, je ne me suis pas marié. Comme l'a dit quelqu'un très près de la vérité que je détiens : « Je comprends que les femmes se marient... pas les hommes ! » Mon expérience personnelle m'a éclairé sur le point obscur de la fidélité réciproque. Toutes les femmes trompent en pensée, tous les hommes trompent en actions ; mais le résultat est identique... et celles qui trompent sous les deux espèces sont des communicantes de messe noire encore plus logiques (ou plus conscientes) que les âmes blanches à la recherche d'une sœur, ce sont des folles de leur corps, sages quant à elles. Cela se voit davantage, c'est plus mal porté, mais, au moins, on peut s'en garer, ou s'en contenter, en sachant parfaitement à quoi s'en tenir.

Ah ! si la jeunesse savait ! Si la vieillesse pou-

vait! Avoir ces deux dons réunis : la science et la force, quelle royauté!

Je suis un homme très simple ; mais j'ai appris mon métier d'homme dans toute la précision du mot.

Ancien officier de marine ayant couru toutes les mers, j'ai donné ma démission pour me consacrer à des études un peu ardues où j'ai trouvé l'emploi de mes meilleures facultés. Passionné d'abord d'astronomie et ensuite d'histoire, j'ai compris qu'on n'avait pas trop d'une existence pour approfondir certaines questions et qu'en se passant le flambeau, de main en main, on pouvait arriver à éclairer des cas curieusement hermétiques. J'aime l'ordre et l'harmonie des connaissances humaines qui s'enchaînent l'une à l'autre pour aller se rejoindre en un tout encore bien ignoré. Je marche, comme mes prédécesseurs, dans des sentiers peu battus et j'attends le prochain carrefour pour m'y orienter de nouveau. Quelle joie profonde quand, de contrôle en contrôle, on peut mettre le bec de sa plume sur l'aile fuyante de la réalité que l'on poursuit!

Cela pour la vie intérieure, car il n'est pas de vie pleine sans un travail régulier, intéressant et de haute culture.

Malheureusement, ou heureusement, j'ai rencontré, côtoyé plutôt, dans les sentiers ignorés des profanes, un animal dangereux, une bête féroce qui, depuis que le globe tourne, a mis à mal presque tous les humains qui n'ont pas su l'appivoiser : *la luxure*. On ne peut la nier, elle existe et elle est redoutable. La tuer, ou la proscrire de son tableau de marche, est encore bien plus dangereux que d'essayer de s'en faire une agréable compagnie. Réduire le rôle de la luxure à celui de la chienne de chasse qui, docilement, vous rapporte le gibier, est la meilleure manière de s'en servir, à la condition de ne pas chasser en temps prohibés ou sur les terres des voisins...

A quoi bon se révolter contre une des lois fondamentales de l'existence qui est la recherche du plaisir, de notre bon plaisir ! Oh ! je sais bien : il y a les moralistes et les mystiques, mais la raisonnable entente de nos intérêts voluptueux nous mène, le plus naturellement du monde, à devenir, à la fois, le philosophe et le prêtre officiant.

Il n'y a qu'à ne pas sacrifier à l'amour, ce faux dieu inventé par l'hypocrisie de l'homme qui adore se mystifier lui-même, ou la prudence de la femme dont la faiblesse physique veut se protéger

en minaudant ou cherche à dissimuler ses penchans naturels.

Si l'humanité ne courait pas après le plaisir sous toutes les formes, on lui permettrait de se dire seulement hantée par l'instinct de la reproduction ou de la conservation, mais elle n'a pas que cet intérêt-là et il y a beau temps que les docteurs de la loi ont découvert que le plaisir n'est pas le vulgaire moyen pour obtenir la propagation de l'espèce ; il en est le moteur même, c'est la force électrique de la vie ; quand il joue, dans le drame ou la comédie, le rôle d'entremetteur c'est toujours à notre insu, et c'est généralement lui qui se charge de faire, au hasard, les plus beaux enfants, continuant la sélection des races, en dépit du vulgaire qui n'y voit que du feu, malgré les races.

Si je ne me livrais pas ici à un sérieux examen de conscience, j'hésiterais à poser sur le papier de pareilles équations. Je n'entends pas résoudre le problème pour les autres. Il est tout résolu pour moi.

J'ai eu, comme beaucoup de mes pareils, les véritables sensuels, des mécomptes et de cruelles erreurs m'ont rendu très réservé. Cependant j'ai persévéré à chercher la voie unique et j'ai pu conclure que la volupté est un vin, pourquoi ne

pas dire un cordial, qui ne souffre guère la médiocrité. Des aventures ne sont pas des preuves et l'on peut se tromper, mutuellement, sur ses états d'âme. Il n'est pas permis de se trahir sur ses états physiques et, en volupté, il y a un esprit de corps qu'il convient de garder comme son propre honneur.

Pourquoi faut-il que cette femme, d'une autre race que la mienne, vienne ici et déränge l'ordre établi malgré le plus cynique désordre, selon les préjugés, de mon actuelle vie privée?

Il y a là une attirance que j'ai constatée l'hiver dernier et contre laquelle j'ai déjà essayé de lutter.

Je ne suis ni un Don Juan, ni un débauché quelconque. J'ai simplement les avantages que l'on acquiert presque forcément dans la pratique constante des disciplines militaires ou bourgeoises, dans le soin journalier de son hygiène. Ayant toujours été aimé, j'ai gardé l'habitude de plaire. Vieux garçon je ne suis pas le célibataire endurci, parce que rance. L'usage de la volupté est une élégance de cabinet de toilette qui est assez comparable à la meilleure des eaux de Jouvence! Qui n'aime plus le plaisir y a trop, ou mal, sacrifié et qui le redoute n'a jamais su s'en servir. Or, j'aime le plaisir comme un mets dont

j'ai toujours faim et dont je sais toujours donner l'appétit à mes convives.

Le grand inconvénient de cet état nerveux à haute pression, est que la femme est attirée fatalement par l'électricité qui s'en dégage. Allez donc régulariser le courant quand elles ont la prétention de l'accaparer !

Maud Clarddge est un gibier que j'ignore. Je n'y aurais pas pensé sans sa singulière insistance à s'initier avec moi au pur langage français ! Cependant elle ne se doute pas du tout qu'en jouant avec un vieux garçon, on rencontre quelquefois un homme qu'on désire depuis longtemps... Or, il est trop tard ! Je dois éviter, je le pense très loyalement, qu'elle rencontre cet homme...

Je fus présenté chez elle par un ami, retour d'Amérique, un propagandiste scientifique ayant eue le tort, à mon avis, de verser dans la politique, ce qui annule le libre arbitre, lequel ami me vanta son salon comme le plus dénué de respect humain et le plus délassant des milieux interalliés. Je n'aime guère les endroits où règne un protocole de commande, nuisible à la liberté des propos et encore moins les parlottes suspectes où l'on se heurte à la demi-mondaine changée en dame patronnesse d'œuvres de bienfai-

sance. Ou c'est ennuyeux ou c'est dispendieux. Quant au genre petites bourgeoises, j'ai horreur des médiocrités familiales et je préfère le luxe d'un dîner bien servi où je suis anonyme à la table intime où il me faudrait pontifier.

Mon ami me déclara tout net :

— Maud Clarddge est une flirteuse vertueuse. Moi, j'y renonce, mais je vous recommande ce morceau de choix. Il est tout aussi intéressant pour un psychologue qu'une énigme de filiation du temps de Sésostris.

Cela me fit rire et piqua ma curiosité !

Avec un habit de grand tailleur, des cheveux, des yeux et des dents, un homme de n'importe quel âge passe partout. S'il peut causer avec des femmes intelligentes, ce lui est déjà une bonne fortune suffisante pour qu'il estime ne pas perdre son temps. Je consens volontiers à ce flirt qui consiste à échanger, spirituellement, des mots qu'on ne pense pas. Par exemple, si ça me plaît l'hiver, ça me troublerait profondément l'été. Surtout, maintenant... je dois plus que jamais défendre la sécurité de mon *Ermitage* à cause d'une de ces fatalités qui sont des rançons, car ce serait trop demander à la vie que de ne pas nous infliger certains supplices... Avouons que je ne pouvais être châtié que dans mon dilettantisme de

voluptueux... et ma dernière aventure tendrait à prouver que l'on ne choisit pas toujours sa punition, fût-elle exquise ! Je n'ai pas choisi, j'ai subi, et je ne m'en plains pas, je suis incapable de me plaindre de la beauté d'une mariée... du moment que je tiens pour certain de ne pas être obligé de l'épouser.

Pour en revenir à Maud Clarddge, ce qui me frappa, dès notre première rencontre, ce ne fut pas son exotisme, ni l'originalité de ses toilettes, mais bien son air de petite fille en révolte contre toute autorité, même celle de la mode. On sent qu'elle rectifie tout ce qui ne sied pas à son genre de créature en or des pieds à la tête et n'admet que sa personnelle fantaisie. Elle cherche à s'amuser, ce qui est sa principale séduction. Au milieu des splendeurs de sa galerie elle est, cependant, son propre objet d'art et ne permet pas qu'on y touche. Un général français dont le nom est synonyme de victoire dans le sens le plus sombre du mot, a perdu la bataille avec elle, racontait-on quand je suis arrivé dans son salon, par un geste à la hussarde qui le fit expulser sans aucune cérémonie et, pourtant, il lui en avait déjà dit de toutes les couleurs, la traitant en pays conquis.

La Maud que je connais, ou crois connaître,

dans toutes celles que collectionne la chronique mondaine, est une capricieuse née, sans autre principe que le désir de vivre en beauté selon l'expression bien *magazine*, tout en demeurant farouche au sujet de sa vertu.

Elle déclare, à présent, ne plus aimer son époux, ceci est plus inquiétant. Un séducteur vulgaire l'obtiendra par un tour de force inédit, si elle est déjà blasée sur les exercices prétendus conjugaux. Alors... il est bien dommage qu'elle ne puisse pas être venue plus tôt chez moi... je l'aurais protégée contre lui.

Non, ma race ne s'adapte pas du tout à la sienne. La richesse est une menace pour un vieux garçon raisonnable désireux de ne pas se laisser humilier. C'est surtout devant elle que je me sens trop calme, trop méthodiquement vivant, trop froid. Je ne peux désirer que ce que je comprends et que j'analyse. Elle ne m'éblouit pas, elle m'aveugle ! J'ai pu, jusqu'ici, ce que j'ai voulu, mais je commence à avoir peur de ne pas vouloir par seul amour de ma tranquillité. Donc, deux fois, en mon crépuscule philosophique, je me suis atteint moi-même par l'électricité que je dégage : choc en retour qui ne laisse pas que de tourmenter. Or, l'inquiétude chez un positif comme moi, c'est une sorte de déchéance. Maud Clarddge me plaît

comme objet d'art. Ceci ne fait pas de doute. Pour admirer un objet d'art, il est inutile de chercher à le placer sous son toit. A quoi serviraient donc les musées, grands dieux ! Vais-je être contraint de renvoyer l'objet à son musée conjugal?...

Il pleut. J'entends les gouttes, d'abord espacées, puis, plus serrées, tomber sur la vitre de ma chambre à coucher située au-dessus de mon cabinet de travail. Là, je suis encore du côté de l'allée de la mer... Ma chambre est vaste, tendue de drap brun avec des meubles anciens, des sièges de cuir havane et un divan-lit très profond mais qui n'a rien d'un tombeau. Je hais les fanfreluches macabres qui donnent de mauvais rêves. Je couche sur des matelas de crins blancs, sans un flocon de laine, recouverts de très grosse bourre d'Alger aux nuances vives et de draps de soie jaune, j'ai horreur du linge parce que ça sent la lessive. La soie, nettoyée par un procédé chimique, est toujours très propre et brille, dans la nuit, comme phosphorescente. La fraîcheur des draps ordinaires est la meilleure preuve de leur humidité. La soie est toujours sèche avec le crissement délicat d'une élytre.

Ce soir, je n'ai pas envie de me coucher. J'ai voilé ma lampe de travail sur ma table, du côté

du jardin, parce que je ne veux pas qu'on sache que je veille... Allons, pas de nerfs! C'est bête, pour si peu, et tâchons de nous remettre à la *France légendaire*. Si j'en sors jamais de cette histoire du *Château des deux amants*? C'est pourtant d'une cruauté délicieusement naïve, cet homme forcé de porter cette femme le long d'un sentier presque vertical sans autre appui que son amour...

Ah! l'amour... quelle folie!...

Un petit choc à ma porte. Je jette ma plume. Si c'était Maud?

— Entrez! dis-je à voix basse, ma gorge se serrant, car je sais bien que ce n'est pas Maud.

Zélie est debout, devant ma table, tenant sur un plateau de laque un haut gobelet de cristal rempli d'orangeade.

Est-ce Zélie, cette petite Mousmé, à moitié nue dans un kimono bleu, brodé de fleurs roses? Un sein passe le revers du kimono et le velours noir de ce revers est comme illuminé par sa pointe de fraise des bois.

Zélie est brune, de cheveux très lisses et tirés en arrière par une coiffure peu compliquée, un chignon bas, en une coque vernie. Ses yeux sont longs, étroits et ont un regard bizarrement oblique semblant loucher. Le nez, très court, s'épate

légèrement du bout, les lèvres sont charnues, puériles, en cœur de pigeon. Elle a des dents superbes, très soignées. Un teint laiteux de normande poussée à l'ombre des pommiers. Son corps est une merveille, mais il s'empâtera dès la vingtième année, car il est déjà trop fait pour ses seize printemps. Sans les petits ongles, trop courts, comme le nez, un brin abîmés, on la croirait la princesse équivoque d'un bateau de fleurs !

— Monsieur n'a pas soif ? En passant dans l'allée de la mer j'ai vu qu'il écrivait...

— Ah ! merci. C'est une bonne idée que tu as eue là. J'ai très soif, en effet. Je voudrais bien savoir pourquoi tu passes à minuit, au jardin et dans ce costume. Est-ce que tu attends encore le père Pandot ?...

Elle ne cille même pas, pose son plateau et d'un bond se jette sur mon lit où elle se roule dans une attaque de nerfs si violente que je vais fermer ma porte à double tour. Je me promène de long en large, très contrarié, trouvant pourtant légitime la détente de ce petit organisme surmené depuis trois jours par la jalousie qu'elle n'a plus la force de dissimuler. Puisqu'il fallait la scène, mieux la valait ici qu'au salon ou dans la salle à manger.

— Voyons, calme toi, petite folle. Tu vas déchirer les draps et ta mère n'y comprendra rien !

Je t'attendais, oui, tu as donc parfaitement fait de venir me trouver. Il faut toujours s'expliquer dans la vie, surtout quand c'est inutile. Qu'est-ce que tu as à me reprocher? Dis vite, au lieu de te mordre les poings.

— Tout! Vous êtes un lâche, un menteur et un sale bourgeois! (Elle hoquète.) Parce que vous l'avez fait venir ici après m'avoir promis qu'il n'y viendrait jamais de belles dames pour me rendre honteuse! Je vois bien! Elle est plus belle que moi et surtout mieux habillée... et des bas de soie, et des diamants sur ses souliers, et des colliers en rubis, en perles!... Si c'est tout ça qui vous a enjolé, faut le dire! Vous voulez la suivre dans son pays, n'est-ce pas? Si vous faites ça, je vous jure que je me jette à la mer. Je viens des galets, par où était venu le père Pandot, oui-dà. J'ai mesuré... c'est pas très haut!

Elle s'est dressée, subitement, sur ses reins de petite panthère et le kimono entr'ouvert ne cache absolument rien de ses jolis secrets. Je ne peux pas m'empêcher de rire parce qu'elle est en train de pétrir un coussin pour me le lancer à la figure :

— Les galets? Si tu y tiens, je vais te donner le renseignement exact : il y a trois mètres... Seulement, au lieu de tomber dans l'eau, tu prendras mal ton élan et tu t'écraseras sur les pierres, ça

fera du vilain ! Chérie, je ne suis nullement coupable. Je n'ai jamais dit à M^{me} Clarddige de venir ici. En outre, je t'ai dit, à toi, que je te prévien-
drais le jour où... tu ne m'aimerais plus ! Je n'ai
aucun goût pour le changement d'habitude. Ainsi,
tu as cassé, hier, le compotier de la « famille
verte », j'ai fait celui qui ne voit rien...

— Oui, je l'ai cassé exprès, oui, exprès ! Je
l'ai mis en miettes, en tapant les gros morceaux
sur le coin de votre bureau pour en faire des
petits...

Elle se plie sur elle-même comme un serpent
qui se love après avoir craché son venin :

— Si cette dame se met dans la tête d'habiter
l'hôtel de Puys, ça ne sera pas tenable ici, l'été.
Moi, je vais me placer en ville. S'il y a des bai-
gneuses, y ne manque pas de baigneurs. C'est
une Américaine ? Moi je chercherai un Anglais
plein d'argent et je m'y vendrai...

Assis sur le divan, je l'ai prise contre moi et je
m'amuse à lui chanter quelque chose dans l'oreille,
le chant qui berce les petites douleurs d'enfant
comme les grands chagrins de femme. Elle san-
glote à sec, encore un peu, puis, elle se calme :

— Pourquoi que vous ne m'avez pas demandé
ça plus tôt ?

— Parce que ce n'est pas à moi de t'imposer

mon plaisir mais à toi de me le donner, si tu en as l'envie...

...Blottie au creux de mon lit, elle s'endort épuisée de colère et d'amour.

En voilà une qui n'a pas du tout le désir de *faire l'amitié* avec moi. Elle me déteste jusqu'à la passion, inclusivement. C'est certainement le plus beau péché qu'il soit possible de commettre, en toute innocence.

VIII

Comment c'est arrivé, il y a tantôt deux ans?... Mon Dieu, je ne demande pas mieux que de le raconter, car il est peut-être des vieux messieurs à protéger contre une pareille mésaventure de libertinage conscient... et organisé par des Normands naïvement roublards. Seulement, les vieux messieurs, point naïfs, se protégeront-ils jamais contre ces fatalités-là?

J'ai eu, je crois, tous les genres de maîtresses. Je les ai toujours quittées gracieusement et malgré les cris, les menaces, les drames, j'ai toujours tenu à m'en aller le premier, avec le sourire, parce que j'aime la mesure, dussé-je m'en mordre cruellement les doigts ou les lèvres. J'ai même consenti à passer pour l'homme sans cœur et j'ai eu le courage de me savoir regretté, sans y aller voir, ne voulant point recommencer ce qui est

fini, les ruines fournissant de mauvaises fondations aux demeures neuves. Maintenant, j'ignore absolument comment tournera ce dernier roman. Je me trouve sur un terrain très glissant, en face d'un site à la fois séduisant et rustique, où le citadin que je suis ne peut qu'essayer de se retenir aux ronciers de la pente, de peur de perdre non seulement l'équilibre, la mesure, mais encore sa dignité. J'ai une répulsion instinctive pour les complications du genre demi-vierge et, en revanche, je n'ai jamais cru à aucune innocence féminine. Une fille de quinze ans, amoureuse, en sait aussi long qu'une courtisane.

Cependant je suis incapable de la déloyauté qui consisterait à nier l'évidence, même si elle était contestable.

Ah! je voudrais bien sortir de là! Surtout depuis que cela m'amuse moins!... J'ai le dédain du plaisir que la crainte peut corrompre ou qui donne naissance à toutes les ambiguïtés. Évidemment, c'est fort agréable, de temps en temps, à l'état de hors-d'œuvre; cela ne remplace pas les rôtis!

Il y a trois ans, il m'a fallu changer de domestiques, révolution de palais aussi fastidieuse que fréquente, depuis la guerre, confier le jardin à un nouveau jardinier, la cuisine à une autre cui-

sinière et prendre une lingère pour la lingerie, en admettant qu'une femme de chambre me soit inutile, personnellement. Si j'ai l'ennui de m'occuper moi-même de ces détails en qualité de vieux garçon, j'ai cependant l'intime satisfaction de ne pas en entendre parler par une femme légitime ; mais, si on ne m'en parle pas, je suis obligé d'agir. J'ai donc pris une grave résolution : celle d'avoir à demeure une famille au lieu de trois personnes d'extractions différentes. Quelle erreur fut la mienne ! J'ai installé chez moi le père, la mère et la fille, m'imaginant que leur intérêt commun serait de me bien servir, puisque le renvoi de l'un impliquerait le retrait des deux autres, et j'ai accepté, les yeux mi-clos, les Filoy, de purs Normands, sur des renseignements vagues (tous les bons renseignements sont vagues !), lesquels Filoy sont une ligue formée contre mon repos.

Quand je suis revenu de Paris, à la saison déclarée belle où il pleuvait effroyablement, j'ai pensé, en me frottant les mains, que j'allais enfin pouvoir travailler, sous la douche, travailler comme un fou ! Je trouvai mon *Ermitage* en désordre de la cave au grenier. La mère Angélique brûlait ses côtelettes, le père laissait les mauvaises herbes envahir l'allée sacrée, quant à la fille, jeune personne de jolie silhouette gracile,

elle pleurait, pleurait sans arrêt, comme le ciel, peut-être à cause d'un rhume de cerveau. Ça marchait mal. J'appris, par le facteur, seul étranger pouvant s'introduire dans la maison, que : « *c'était une pitié de voir ça* ». Quoi ?

Un jour, je surpris le père Filoy s'enfuyant devant la mère Filoy brandissant des pincettes. Je demandai un supplément d'information et ce fut leur demoiselle, de son état *ma lingère*, qui me mit au courant malgré mon effroi des racontars familiaux. Elle m'en dit, naturellement, beaucoup plus long que je ne lui en aurais demandé si je l'avais osé faire et surtout bien trop, plus qu'un honnête homme n'a besoin d'en savoir pour son propre repos.

J'étais assis sur le divan de mon bureau, au plein milieu de mes bouquins, lorsque la petite entra en coup de vent. Je déposai mon cigare sur le cendrier, discrètement, car, selon son habitude, elle pleurait, son rhume de cerveau ou son chagrin, et elle me dit, en hoquetant :

— Faites excuses, monsieur, si je viens vous parler. Je ne peux plus m'endurer comme ça. J'aimerais mieux me périr en mer !...

Je la regardais, ahuri, du fond d'une page de la *France légendaire* et elle me parut vraiment bouleversée, quoique peu bouleversante. C'était une

fillette à gorge plate, aux cheveux plats, en jupon court mais souliers prodigieusement talonnés pour arriver à se grandir. A peine quinze ans ! Des yeux en coulisse qui vous guettaient comme ceux d'un animal indéfinissable tapi derrière une persienne. La bouche d'un joli dessin et l'ovale du visage d'une étrange régularité de gravure. Elle avait un petit tablier très inutile, épinglé en as de cœur sur une poitrine absente. La tournure un peu gauche mais la jambe exquise.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Zélie ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

Elle ferma la porte, mit l'index sur sa bouche tremblante en désignant, des yeux, l'allée de la mer où son père sarclait les herbes.

— Monsieur, vous ne comprenez pas. Moi, je vais tout vous expliquer. J'ai bien entendu que vous n'étiez pas content et que vous vouliez nous renvoyer. Il y a le respect qu'on vous doit. C'est pas maman ni papa qui vous causeront de ça dans la figure, mais c'est pourtant ça qui gâte tout. Moi ça m'est égal, tout m'est égal, à présent, si je quitte ma chambre. Ah ! monsieur. C'est la première fois que j'en avais une, de chambre, avec des rideaux, des embrasses en ruban. (Sanglot.) Ils veulent me mettre en service chez un vieux pêcheur, tout sale et tout laid, qui sent le crabe et la pipe ! Com-

prenez-vous? J'ai pas eu quinze ans, de cet hiver, qu'ils ont déjà pensé à me marier, parce qu'ils disent comme ça que les filles sont, au jour d'aujourd'hui, une marchandise encombrante. C'est tout de même point de ma faute si tous les hommes sont morts à la guerre! (Sanglot.) Moi, j'ai pas le goût du ménage, bien sûr. Alors, pour me le donner, ils veulent me fourrer chez ce vieux qui a perdu sa ménagère d'une tumeur... Faut vous douter de ce que ça sent chez lui avec tous ces appâts de pêche étalés par terre! Un bonhomme de cinquante ans, sale à faire vomir, qui mange son poisson quand il est trop pourri pour le vendre! Ils disent que je m'habituerai à nettoyer sa maison, deux anciennes cabanes de bain qu'il a mises bout à bout, sur la falaise. Ça souffle là-dedans, monsieur, l'hiver, comme dans une voile. Mon père est de mon côté, en dessous, vous comprenez, il voudrait pas rapport à ce que je pleure, mais il n'est pas le plus fort... Quand maman a son eau-de-vie de cidre dans le nez et aussi le madère de vos sauces, oui, je dis tout, parce que je suis trop retournée pour tenir ma langue, alors elle le bat. C'est tout de même raide qu'il se laisse faire, seulement, quoi que vous diriez à sa place, n'étant pas le maître? (Elle se mouche.) Non! Non! Je n'irai pas en service là-bas! J'aimerais

mieux me périr. Le père Pandot, c'est pis qu'un chien, monsieur. Ils disent comme ça qui me donnerait de bons gages et aussi qui m'épouserait un jour, s'il était content. Moi je veux rester ici, je travaillerai davantage encore. (Elle réfléchit et reprend très vite.) Je sais bien qu'y a rien à faire chez vous, que je suis en surplus, puisque vous ordonnez de jeter vos chaussettes quand elles sont trouées parce que vous n'aimez pas les reprises, puisque les serviettes et les nappes sont neuves... Mais j'inventerai, je ferai tout ce qu'on voudra pour pas m'en aller. Moi c'était mon rêve de demeurer ici, dans cette belle maison où que j'ai une chambre, une vraie chambre à moi toute seule... Non! Non et non... je n'irai pas sur la falaise, chez ce vieux où il faudrait tout faire et son lit par-dessus le marché, qui doit être, respect parler, comme l'écurie de *Magrise*.

Elle ponctue en frappant du pied, rouvrant l'écluse aux sanglots.

Je suis très ennuyé, un peu scandalisé, machinalement, je tourne des pages, mordille mon cigare éteint.

— Voyons, mademoiselle Zélie, du calme. Vos parents ont, sans doute, la meilleure intention en vous plaçant chez le père Pandot, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Si je vous comprends bien

— vous parlez tellement vite — il y aurait de l'ouvrage pour vous chez lui et ici il n'y en a pas assez? En effet, j'ai horreur des reprises... Mais pourquoi diable supposez-vous, vos parents et vous, que devenir sa servante, ou sa ménagère, implique le mariage?

Je la regarde attentivement. Elle baisse la tête, très rouge, renifle, se tamponne le nez d'un petit mouchoir de coton rose qui pâlit sur sa joue :

— Ça se peut guère autrement, Monsieur. Tout le monde le dit bien ! Demandez au facteur !... Je manque pas de courage, allez ! Si vous vouliez que je reprenne la cuisine à ma mère, c'est pas moi qui boirais votre madère, je vous le promets, vu que j'aime déjà pas le cidre bouché. Puisqu'il faut que mes parents gagnent davantage, pourquoi donc que maman irait pas chez le vieux, alors ? Ça arrangerait tout, sans augmentation !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire en songeant à cette solution... enfantine, sinon élégante. Pauvre père Pandot !

J'avais pourtant bien résolu de flanquer le trio à la porte, car c'est à qui ne fait rien de bon dans mon ermitage...

— Vous sauriez vous entendre en cuisine, mademoiselle Zélie ?

— Bien sûr ! C'est de naissance qu'on sait la



faire, chez nous. Je connais vos goûts. Vous êtes comme moi, vous aimez les douceurs... Quant à papa, je le ferai marcher aussi facilement que votre cheval. Y a qu'à le siffler, sans taper dessus!

Malgré moi, je ris, mais l'heure n'est pas à perdre son sérieux avec cette petite luronne.

Pour en finir, je lui dis d'aller chercher sa mère et surtout de ne pas écouter aux portes parce que je désire... qu'on respecte ses parents.

M^{lle} Zélie vire-volte et s'éclipse.

La mère entre peu après. La scène change.

Cette grosse matrone, dénommée Angélique, dont la poitrine rejoint le ventre par l'intermédiaire d'un cordon de tablier blanc qui ne serre probablement pas assez, se tient debout, au port d'armes, la figure en avant, les yeux chavirés dans une singulière extase. Elle sent l'eau-de-vie de pomme comme on sentirait le chypre à bon marché en certain lieu suspect. J'attaque tout de suite le sujet brûlant pour en terminer au plus vite avec les choses qui ne me paraissent du ressort d'un maître de maison.

— Madame Angélique, voyez-vous un inconvénient très grave à ce que votre fille se mette à la cuisine?

— Quoi? Quoi? C'est-y Dieu possible? Zélie à

la cuisine, cette fainéante qui ne pense qu'à se mirer dans toutes les glaces de votre cottage ! Mon bon monsieur, si c'est là votre idée... puisqu'aussi bien vous nous donnez congé, j'y redirai pas, mais si vous vous plaignez déjà que le rôti brûle, ben, ce sera le torchon en plus, v'là tout ! Qu'est-ce qu'elle a pu vous conter, la chipie, pour vous faire faire c't'affront à sa mère ! Tenez, monsieur, j'ai pas de chance ! J'ai été louée chez des gens très fortunés, jadis, et je peux prouver que j'y suis restée huit ans. Sans mon mariage, le malheur de ma vie, avec un propre à rien qui s'appelle Philippe Filoy pour vous servir, je serais encore en place à Dieppe, chez un armateur. Pour celui-là, c'était un homme bon payant et point tracassant. J'ai tenu son ménage jusqu'à sa mort, oui, mon bon monsieur. Y m'avait jamais rien reproché... Cette Zélie, tout de même ! En a-t-elle, du vice ! Si elle était pas née ça aurait mieux valu pour tout le monde, c'est gourmand comme trois chattes, paresseux comme couleuvre et ça ne respecte rien de rien ! La cuisine ? Ah ! ben, monsieur en avalera des sauces tournées, des omelettes sans crème... vous avez pas fini d'en voir, ici ! Et trop de sel, et trop de poivre, puis le défilé par *la bouchure*, quand le ragoût est en train de *revenir*, elle, elle s'en va, histoire d'aller voir comment le

caleçon colle aux fesses des Parisiennes de la plage. Non, mais, c'est de vous, cette idée-là? Je pensais monsieur plus raisonnable que ça.

J'avoue, pour endiguer cette marée montante, que malgré son apparence de logique, l'idée n'est pas de moi. Alors c'est un torrent de laves qui se déversent. Entre la fille et la mère ce sera un duel sans merci. J'ai eu tort, on a toujours tort, de dire la vérité! Impatienté, je risque une allusion au vieux pêcheur qui sent le crabe ou la pipe, sinon les deux.

— Ben, monsieur, si une mère n'a plus le droit de voir plus loin que le bout du nez de sa fille, c'est à en rendre son tablier, en effet! Le père Pandot, il m'a causé un jour que j'y achetais du poisson. Y voudrait une jeunesse pour tenir sa baraque et il parlait, s'il était content, de lui laisser quelque chose en plus de ses gages. J'ai bien compris que la petite lui plaisait, en tout honneur. Ce serait pas défendu d'espérer le mariage pour tout arranger, le jour où la petite prendrait de la raison. Elle va sur ses seize ans. On n'a point de dot à lui donner et elle sait rien faire de ses dix doigts. Quel travail que ce serait donc pour elle de balayer une cabane grande comme un mouchoir de poche. Ce vieux-là n'est pas plus vilain à regarder que son père, je pense.

Révolté, je lève des yeux sévères, les sourcils froncés :

— Vous livreriez votre fille à cet homme sans aucune répugnance ?

Elle a, tout à coup, un regard oblique, un regard d'animal indéfinissable qui guette entre les deux lames d'une persienne.

Où diable ai-je déjà rencontré la flèche aiguë de ce regard-là ?

— Ben, monsieur, faut pas vous retourner pour ça. Ce vieux, y fera rien de mal. Il est de chez nous, il a pas des idées de Parisien, lui, et puis c'est l'avenir des filles, ces choses-là, on s'arrange toujours entre pauvre monde !

Je suis désarmé. Pourquoi me mêler de leurs histoires louches ? La promiscuité, c'est la loi du pauvre monde et...

— Combien lui offre-t-il de gages, ce père Pandot ?

Cette question, qui me surprend moi-même, m'est venue à la bouche, dépassant de beaucoup les intentions de ma réserve, à peine formulées.

— Il a promis le double de ce qu'elle gagne ici. C'est pas un reproche que je vous fais, monsieur, puisqu'elle est en surplus... seulement, là-bas, il faudra qu'elle travaille ferme. Elle nous dépense gros ici à presque rien coudre d'autre

que des bouts de dentelles à ses chemises. Quoi ? Elle sera là, tout près, sur la falaise et nous aurons l'œil. Son père ira donner un coup de main pour lier les salades du vieux.

Je risque, d'un ton détaché :

— Et qu'en dit le père ?

— Oh ! fait la femelle avec un rictus vraiment hideux, il faudra bien qu'il s'y amène parce que c'est pas lui qui lui trouvera une dot dans ses rames à pois ! Là où il y a pas d'argent, y a pas de sentiment...

— Vous pouvez vous retirer, madame Angélique. Allez me chercher votre mari, j'ai des comptes à régler avec lui.

La mégère hésite, se replie sur son double menton, enfin résignée à se taire, puis, prend la porte, non sans me jeter ce regard guetteur du mauvais motif.

Quelle matinée, mon Dieu, et comme il serait plus simple d'envoyer tout ce joli monde se promener sur les falaises, avec ou sans le père Pandot !

Philippe Filoy est un brave homme éteint, une sorte d'automate qui n'a pas d'autre intention, physique ou morale, que de se couvrir de son coude levé. Il me paraît plus vieux que son âge et il affecte une gaiété muette qui a tout le courage de la plus profonde terreur.

— Ben, monsieur, à vous dire le vrai, puisque c'est un effet de votre bonté de prendre connaissance de ça, on n'a pas de chance d'avoir mis la petite en pension chez les sœurs. Elle y a rien appris, sinon qu'elle a du goût pour la fanfreluche rapport à des fréquentations de filles plus hautes qu'elle. Faut vous dire aussi que l'Angélique a toujours mené la barque. Le père Pandot, c'est un homme dont on n'a rien à dire. Tout ce qu'on raconte c'est pas prouvé. Il est encore ben capable de gagner sa vie avec sa pêche. Sa ménagère était beaucoup plus âgée que lui. Comme de juste, elle est partie devant. A présent l'idée lui vient d'en prendre une bien plus jeune. Il rôde autour des jeunesses de l'endroit, mais c'est pour choisir. Quand on s'est trompé d'un côté, on cherche à se rattraper de l'autre. Je le connais : il dit jamais rien et on sait pas ce qu'il pense. On a pêché des fois ensemble. Il lâche jamais le tuyau de sa pipe. Au jour d'aujourd'hui, monsieur, on ne compte plus sur des gars honnêtes pour proposer le mariage à nos petites. Ou il n'y en a plus, ou ça revient des villes tout flambards : je te gobe, je te laisse et je me tire des pieds ! Bonsoir, la vertu ! Zélie serait certainement la maîtresse dans la cabane du vieux, c'est sûr et certain... plus tard...

Je coupe, avec une rageuse ironie, dont je ne peux retenir l'accent méprisant :

— Assez ! En l'absence de toute autorité, c'est moi qui vais décider : M^{lle} Zélie restera ici, avec son père et sa mère, aux gages que lui aurait donnés le Pandot en question. Qu'on ne me reparle plus de cet incident.

Le père Philippe, qu'entre parenthèses sa femme appelle : *Phi-Phi* comme s'il s'agissait d'un serin élevé au bâtonnet, sort profondément ému de chez moi, mais il est surtout inquiet de savoir pourquoi j'appelle ça : *un incident*. Il demeure des jours entiers en face d'un mot qu'il n'a pas bien saisi et ça l'opprime, l'accable, telle une digestion douloureuse.

Moi, je suis nerveux, dégoûté et je manque d'appétit au déjeuner qui, par hasard, est excellent. Tout est cuit à point, rien n'a brûlé et le rognon sauté sent le madère. Subitement, une entente cordiale s'est faite, très en dehors de moi, presque contre moi. Au fond, c'est moi qui suis maintenant suspect.

A partir de ce matin, je mets le plus grand soin à éviter les témoignages de reconnaissance de la fille.

Quant à la mère, elle boude, ou se moque, gardant un silence impressionnant, quoique tou-

jours aromatisé de plus en plus d'eau-de-vie de cidre.

Je me sauve, en octobre, avec un obscur désir de délivrance et dans un hiver parisien, très agité, j'oublie complètement le petit incident domestique.

IX

Quand je reviens, en mai, le facteur, qui apporte ici toutes les nouvelles, cachetées ou non, me raconte une histoire extraordinaire : « Le père Pandot, ce sacré père Pandot, vous savez bien ? » Non, je ne sais plus. Je cherche.

— Vous savez pas... ce vieux pêcheur qui a une baraque sur la falaise qu'il a fabriquée lui-même avec deux vieilles cabines de bains ? Sauf votre respect, monsieur, on l'a pris les mains dans les jupes d'une fillette qui n'avait pas tant seulement fait sa première communion, même que les parents ont failli l'envoyer boire à la grande tasse !

Et mon facteur, toujours sensible au vin de Bordeaux que je lui verse, essuie ses moustaches de Gaulois au revers de sa manche, en murmurant d'un ton indigné :

— Quand on pense, monsieur Hernault, qu'y a des gens qui me reprochent *le calvados* que je bois ou *la fine*? Chacun son goût! Je trouve ça plus convenable. Et vous? A la vôtre...

Alors, ça recommence?

Les choses, à la campagne, restent donc à la même place? C'est absolument comme les arbres, ils portent les mêmes feuilles!

A Paris, un crime, ou un scandale, chasse l'autre et de leur fabuleuse variété se dégage une espèce de morale, bien particulière au milieu, qui s'appelle le *je m'en foutisme*. Ici, c'est curieux, je ne m'en f... pas du tout! Je retombe, telle une porte qui se referme un peu fort, dans les mêmes montants. Tout se reconstitue, d'un bloc, en m'ayant d'abord ébranlé d'un sourd frisson de colère.

La mielleuse obséquiosité de la mère Angélique m'exaspère et la confuse gratitude du père *Phi-Phi* me gêne sans que je sache exactement pourquoi. Et puis, M^{lle} Zélie m'apparaît grandie, embellie, ornée de rubans dans les cheveux, un peu trop sensationnels pour une fille *en conditions*, selon l'expression de ses pareilles, les femmes de chambre!

Mais le comble, c'est ce que je découvre au bout d'une semaine de séjour dans cet ermitage,

d'ailleurs en ordre de la cave au grenier : M^{lle} Zélie se baigne dans ma baignoire... c'est inouï !

Après le bain, j'ai l'habitude de me rendre au jardin, sous un catalpa où j'ai traîné une chaise longue et, là, je fume le meilleur cigare de ma journée. J'ai beaucoup aimé les bains de mer, mais je m'en abstiens parce que mes nerfs, aujourd'hui, dominant mes muscles. Je ne peux plus travailler quand j'ai fait de ce sport. Je suis devenu paresseux pour le temps perdu. Tout ce qui entoure une pleine eau en public est absorbant, distrayant. Je ne me sens plus la volonté du départ pour ailleurs et je prends l'eau de mer chez moi où elle est plus calme et plus chaude.

Pendant que je fume allongé sur une peau de renard où la Moumoute allaite un petit, ce qui ne laisse pas que d'être inquiétant sous le rapport des puces, je vois arriver M^{me} Angélique dont la lourde masse me cache immédiatement et la mer et le ciel.

— Monsieur dira encore que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ! C'est malheureux de voir une chose pareille dans une maison bien tenue, surtout si vous n'en avez point donné la permission.

— Hein ? de quoi s'agit-il ?

Je dérange Moumoute qui gronde et, pour ne

pas l'indisposer davantage, j'opère un rétablissement au-dessus de son nourrisson afin de mettre mes deux pieds dans le sable jaune.

— Oui, Monsieur, déclare la terrible mégère, enflant la voix comme une taure mugissante, Zélie est en train de barboter dans votre bain et, puisqu'elle a fermé la porte au verrou, je peux pas aller vider la baignoire ni elle avec!...

Je me lève, exaspéré.

— Vous dites? Mais c'est de la folie! Moi, lui permettre... Vous avez donc juré de me fiche hors moi... Madame?

J'ai prononcé *Madame* absolument comme à un cinquième acte... et nous n'en sommes qu'au premier!

Elle agite les bras en l'air.

— Ah! je savais bien que cette vermine s'était envoyé ça toute seule! Voilà déjà plusieurs fois que je l'y prends. Je voulais en avoir le cœur net. Elle a le vice dans la peau... Ce qui l'attire, là-dedans, c'est l'odeur que vous y mettez. Faut à Mademoiselle de la fleur de Paris pour se débarbouiller. Je vas faire un exemple!

En deux bonds je suis sur la mère Angélique et je lui secoue l'épaule d'une poigne un peu brutale :

— Taisez-vous! Pas un mot. Je veux ignorer

cela, vous m'entendez ! Vous n'auriez pas dû me le dire !

Je ne peux plus supporter la vue de cette femme, j'ai envie de la tuer.

Mais ce que je ne supporte pas, surtout, c'est l'autre vision : la petite fille dans l'eau d'une baignoire où un homme a passé.

Il faut que cela finisse et tout de suite.

Angélique se sauve, à pas pesants, vers ses cuisines. Moi je monte à ma chambre qui communique, par son cabinet de toilette, avec la salle de bain.

Tout est convenablement clos des deux côtés. La jeune personne jouit d'une impunité révoltante. On perçoit à peine un petit friselis d'eau remuée. Ne rien dire. Oui, seulement, ça recommencera. Tout recommence, ici ! L'effrayer ?... Alors, je frappe d'un toc toc furieux à la cloison :

— Mademoiselle Zélie, dis-je les dents serrées, ce que vous faites là est inconvenant. Votre mère m'a prévenu et je constate, avec stupéfaction, qu'elle n'a pas menti.

Un cri aigu de souris prise par la queue, puis, le souffle court de la petite bête aux aguets dans le piège, très intimidée malgré la cloison.

— Oh ! Monsieur, c'est vous ! Je vous croyais au jardin.

— Oui c'est moi. Je vous le répète : ce n'est pas convenable. Ne recommencez pas.

Je sens que j'ai tort d'employer cette expression qui est dangereusement impropre parce qu'elle n'éclaire pas du tout la situation du côté qu'il faut.

— Je ne le ferai plus, Monsieur. (Petit hoquet avant-coureur de larmes.) Je vous prends rien... c'est de l'eau perdue, puisque maman m'avait dit de la vider.

Naturellement, c'est encore cette misérable femelle qui l'a induite en tentation, alors que je l'avais spécialement priée de ne rien confier de mon service particulier à sa fille. Et elle la dénonce...

— Votre mère aussi a tort. Enfin, si vous avez envie d'un bain à la verveine, ne vous en privez pas... mais il y a une autre baignoire près de la chambre d'amis, à l'extrémité de cet appartement.

— Oh! Monsieur, je vous remercie, vous êtes bien bon, seulement c'est pas la peine d'en dépenser par les deux bouts, du moment que celle-ci est pour se perdre. Pourquoi que ce ne serait pas convenable?

J'allais me retirer. Une idée m'illumine. (Ces idées lumineuses viennent sûrement de l'enfer!)

La réflexion au sujet d'un terme *impropre* que

j'emploie me laisse les deux dernières syllabes dans la bouche et je les crache vivement :

— Non, ce n'est pas propre, comprenez-vous ? (Je cherche un exemple frappant son imagination, encore, je le veux croire, dans la naïveté de l'innocence.) Imaginez que vous preniez le bain de M. Pandot, où vous deviez aller en service l'année dernière !

J'entends une explosion d'un rire aussi perlé que l'eau qu'on agite. La petite folle se tord :

— Ah ! ben, en voilà une bonne ! *Y se baigne jamais !* Que des fois de gros temps, quand il *embarque*, à la pêche ! Ah ! Monsieur, vous ne connaissez pas le père Pandot... vous l'avez pas fréquenté, sans ça vous n'en parleriez pas rapport à la propreté...

Je riposte, en faisant claquer mes doigts d'impatience :

— Ne riez pas comme ça ! Entre le père Pandot et moi il n'y a aucune différence : nous avons cinquante ans tous les deux.

Et je m'en vais parce que je crains le rire ingénu... ou le silence de cette petite qui, décidément, va un peu loin dans l'impudeur de l'innocence...

... Ça se passe normalement pendant encore un mois, puis je découvre autre chose. Ça, par

exemple, c'est un peu plus raide que l'idée sauvage de tâter d'un parfum qui serait perdu pour tout le monde : M^{lle} Zélie prend connaissance de mes lettres ! Pénétrant, à l'improviste, dans mon bureau un matin de nettoyage, je la vois penchée sur un buvard, en train de déchiffrer ma correspondance ! C'est très soubrette, presque classique, mais il s'agit d'un raconter ultra léger d'un de mes amis qui aime à détailler dans les confidences qu'on ne lui demande pas. Cette histoire, où il est question de *grues* et de maison clandestine est aussi dépourvu de maillot que d'esprit. Je me rappelle, pourtant, que j'ai roulé ça en boulette et que je l'ai jeté au panier. Alors ? Zélie a laissé son petit plumeau, en plumes de perroquet, en arrêt sur le coin de mon cendrier, elle a les oreilles de la couleur des coquelicots géants dont son père fait tant de cas, cette année, et elle est tellement plongée dans sa lecture, qui n'est certes par une eau lustrale, qu'elle n'entend ni mon pas ni ma toux d'indignation.

— Ça, c'est trop fort ! Pourquoi lisez-vous cette lettre, petite personne mal élevée ?

Elle tourne la tête, confuse à souhait. Ses yeux brillent, obliques et veloutés, sous les paupières en coulisses :

— C'est pas ma faute ! Elle était tombée dans

vosre corbeille à papier... je... je... l'ai remise à sa place.

J'ai eu tort de la jeter sans la déchirer, mais, je m'aperçois que la lettre, réduite à son minimum de boulette, a été lissée par elle avec amour ; je ne pouvais guère m'attendre à tant de sollicitude qui prouve un exercice coutumier. C'est vraiment intolérable, sinon très curieux sous le rapport pathologique.

— Mademoiselle Zélie, écoutez-moi bien : vous vous conduisez aussi mal que si vous étiez très coupable. Je vous pardonne encore cette fois... seulement à la troisième... boulette, je vous envoie chez le père Pandot. Il vous apprendra le reste pour votre pénitence.

C'est dur, mais je suis furieux. Elle va m'empêcher de travailler et je flaire, entre elle et sa mère, une sorte de complicité tacite, inconsciente, qui n'en aboutit pas moins au trouble de mon intérieur.

Nous sommes dans mon bureau, ma cabine de marin, doublée de sombre acajou, et je vois la mer monter jusqu'aux nues par l'allée d'or, inondée de soleil printanier. Ce contraste, entre ce studio presque funèbre et l'allégresse du jardin où rôdent les abeilles, me poigne comme le reproche, l'ironique reproche de la nature à mes

sens que ma seule volonté de philosophe tient en bride.

— Pas la peine d'aller chez le père Pandot ! Y vient bien tout seul jusqu'ici.

— Comment ça ? Vous lui donnez des rendez-vous ?... Alors, pourquoi diable, mademoiselle Sainte-n'y-touche, parliez-vous, la saison dernière, d'aller vous périr quand on voulait vous... adresser à ce pauvre homme ?

Les mains dans mes poches, je regarde le jeune animal attaché à ma maison par la plus mince chaîne qui soit aujourd'hui : celle du respect.

— C'est pas moi qui l'attire, je vous jure ! C'est maman. Quand la mère Angélique veut quelque chose... allez, marchez !... Elle le veut bien. Elle croit que le vieux finira par m'épouser.

Tout à coup, le sanglot éclate. La petite roule désespérément sa tête dans son bras, tombée, assise, sur mon fauteuil, devant mes papiers. Je songe qu'elle va inonder mon dernier article pour la *France légendaire* et je la prends doucement par les épaules malgré ma ferme résolution de ne pas l'effleurer d'un geste caressant.

— Voyons, Mademoiselle Zélie, ne froissez pas la page, s'il vous plaît, ou je cesse d'écrire ! Si vous avez confiance en moi dites-moi franchement la vérité et je ferai mon possible pour éloigner le

péril... sinon, allez au diable, parce que moi, non, je ne suis pas d'humeur à jouer les pères Pandot. Je veux la paix.

— Aussi vrai que ma mère est une garce, s'écrie la jolie créature exaspérée, à son tour, par toutes les choses effroyables qu'elle vient d'entrevoir dans sa coupable lecture, je vous dis qui m'aura pas ! je demande que ça, la paix, et de rester chez vous ! Ah ! je voudrais rien savoir !... Tout ça me brûle le sang. Paraît que ça doit plaire à des filles qui ont du vice, dans mon genre, quoi ! J'ai pas de vice ! J'ai horreur de ces saletés... ce qui me plairait c'est de demeurer dans votre maison et de vous écouter quand vous me parlez si poliment. A cause de ma mère qui fait venir ce vieux pour boire avec nous, j'ai tout le corps empoisonné par une fièvre. Des fois, je ne sais même plus si je ne veux rien savoir...

Ah ! fichtre !... Ou c'est une comédienne en herbe et il n'y a plus qu'à l'expédier au Conservatoire, ou c'est la vie, la grande et impérieuse Vie qui déborde en elle, comme là-haut, la mer chatoyante qui a l'air de rejoindre le ciel dans une union superbement illusoire.

Le père Pandot... ou moi.

Suzanne entre les deux vieillards.

Je pars d'un éclat de rire, ou plutôt je m'efforce

de prendre gaîment la tragique chose qu'est le premier trouble sensuel d'une petite fille.

— Je regrette pour vous, ma chère enfant, qu'un beau garçon ne traverse pas en ce moment le jardin, car je lui ferais don, volontiers, de votre jolie personne... avec la dot voulue et nous serions tous très heureux. (Puis, ma voix sombre, je serre les mots, du bout des dents). Allons, répondez un peu plus sérieusement, car cette plaisanterie a trop duré : où et quand le père Pandot doit-il vous rejoindre ? L'avez-vous vu, en dehors des heures où votre mère le reçoit ?

— Comment que vous devinez ça ! (Elle me regarde, les yeux exorbités, avec une stupeur qui, certainement n'est pas feinte.) Y doit venir, ce soir, *par les galets*. Y m'a dit comme ça qui serait à la brune, dans le clos, s'il faisait beau temps, sur mer, parce qu'il va lever *ses casiers*, cette nuit. Il m'apportera un collier de Dieppe qui veut pas me donner devant maman, rapport qu'elle me prend tous les cadeaux. Alors, c'est tout de même sûr que j'aime les colliers, les rubans et puis tout ce qui sent bon... j'ai peur du père Pandot, pourtant, si j'y vais pas il ne me donnera pas le collier devant la mère Angélique... J'ai pensé tout de suite que je connaissais mieux le jardin que lui, et le clos. Je prendrai

le collier et je m'en sauverai en courant bien fort, il n'osera pas me suivre. Et s'il me touche, je lui flanque une gifle!... Je suis très leste, vous savez, le jour que ma mère a voulu me battre, je lui ai glissé des doigts comme un poisson!

Elle s'essuie les yeux, les joues, se mouche, secoue la tête, où le casque lisse du chignon s'ébouriffe et ajoute, clignant son regard d'animal très malin :

— Vous me croyez pas ?

— Vous avez donné rendez-vous chez moi à cet homme ?

— Ben sûr... puisque c'est chez moi aussi ! Où voulez-vous que je le fasse venir ?... pas dans les falaises, toujours, où vont les mauvaises filles du pays. Ça, non.

Je suis ahuri de son audace. Peut-être de sa tranquillité d'esprit qui n'a d'égale que son courage à braver le mâle.

— Et vous ne craignez pas que la nuit, le monstre, vous tenant, ne vous lâche plus ? On peut échapper à sa mère, on n'échappe pas à...

Je lui serre les deux mains et je la mets dans l'impossibilité de se débattre, mais je la tiens encore à distance respectueuse. Je suis en colère, pas amoureux.

Elle ouvre la bouche, veut crier, puis elle se tait, farouchement résignée. Elle tremble et préfère ne pas attirer sa mère par ici... car je comprends très bien qu'elle est *pour moi contre elle* alors qu'elle risquerait n'importe quel scandale avec le père Pandot.

— Vous voyez, ma chère petite, qu'on n'échappe pas aussi facilement que vous le pensez à un homme qui vous retient de force. Nous irons donc, ensemble, à l'avance du père Pandot, ce sera charmant ! Je lui ôterai l'envie de venir par les galets ou par ailleurs, chez vous ou chez moi, ça, je vous en donne ma parole. Maintenant que vous savez que... oui, qu'un homme de cinquante ans ne se laisse pas donner des gifles par une gamine de votre espèce, je vous promets tous les colliers, tous les rubans et tous les parfums que vous voudrez, à la condition que vous ne lirez plus ma correspondance.

— Oh ! monsieur, je suis trop contente ! Ma mère aussi serait bien contente de savoir qu'il y a des secrets entre nous. J'y dirai rien. Je suis assez grande pour me conduire toute seule, oui-dà ! Elle voulait que je choisisse : vous ou lui. Y a longtemps que c'est tout vu ! Vous me plaisez tant... et l'autre... ah ! ce qui me dégoûte... (elle crache dans son mouchoir)...

Je n'ai plus envie de rire. Je ne réponds rien. Je ne la pousse doucement vers la porte.

— A cette nuit, monsieur?... J'aurai mon collier !...

C'est le pacte éternel de Marguerite avec Faust. N'est-ce pas elle qui rira : « *de se voir si belle en ce miroir...* » décent d'une séduction... sans séducteur.

X

Il est près de onze heures du soir. Je sors de chez moi par la petite porte cintrée de mon bureau, qui donne sur l'allée de la mer, et je rencontre tout de suite Zélie rôdant, souple et furtive comme une belette à l'affût. Elle a revêtu, en cette circonstance solennelle d'un premier rendez-vous (et quel rendez-vous? Un *doublé*, en style de chasseur!) une petite robe-chemise en tissu dit *éponge*, toute blanche, et elle a mis des espadrilles de plage pour ne pas faire de bruit, de sorte qu'en avançant la jambe, une jambe d'un contour délicieux, je le constate, elle a un peu l'aspect de la nymphe en cothurne du pays de la légende classique.

N'oublions pas que nous sommes des conspirateurs et point des amoureux !

Mon costume de velours gris, d'éternel velours

gris, ne se détache guère des massifs que nous longeons. Il est difficile qu'on m'aperçoive, à côté d'elle, dans cette nuit obscure depuis le départ de la lune derrière les falaises.

— Mademoiselle Zélie, dis-je à voix basse, ne m'avez-vous pas fait un conte avec votre père Pandot arrivant par les galets ? C'est presque impossible de marcher là-dessus. Ça croule sous le pied. De plus, les douaniers n'ont même pas le droit...

Nous avons dépassé les pommiers du clos et nous débouchons sur la prairie, une sorte de grande pelouse d'herbe rase qui s'en va, unie comme un tapis de billard, jusqu'au premier rang des galets, limite prétendue infranchissable.

— Non, Monsieur Marcel, je vous ai pas trompé. C'est bien ce soir... parce qu'il va lever *ses casiers*, à l'aube, et qu'il doit durer la nuit, pour attendre dans son bateau, pas loin, devant chez vous. Oh ! il a le pied marin, ce vieux singe !

C'est étonnant comme il m'est désagréable d'entendre appeler *vieux* cet homme de cinquante ans que je ne connais pas et que je voudrais bien ne pas connaître, mais qui a le même âge que moi.

En outre, pourquoi la petite m'appelle-t-elle, ce soir, précisément, M. Marcel au lieu de Monsieur tout court ?

Zélie marche à mon côté sans aucune dissimulation. Elle semble heureuse de se laisser deviner, là, toute blanche, à *l'autre*, celui qu'on attend. Sa chevelure ondule au vent de la mer, derrière elle, en crinière de bête, parce que, coiffée pour dormir, elle l'a simplement nouée d'un ruban qui se pose, à sa nuque, tel un gros papillon s'accouplant à une fleur.

Sa mère ne doit pas se douter de sa fugue. Elle l'aura vue, certainement, enlever son corset, sa jupe noire de service sérieux et défaire sa coiffure lisse, régulière, en coque japonaise.

Ah ! la sacrée petite femme traître ! Comme elle est déjà bien la complice, l'instigatrice de tous les crimes ! Elle a choisi... donc, c'est *l'autre*, la victime toute désignée. C'est lui qui sera ridicule, au moins cette nuit !...

Je suis calme, à la limite extrême du calme. Je me regarde et je la regarde sans autre émotion que celle de la minute artistique, car il y a, dans toute aventure de ce genre, une minute *d'art* unique pour ceux qui ont l'habitude de l'analyse et qui creusent toutes les vérités redoutables pour en faire jaillir ce qu'elles peuvent contenir de joie intellectuelle. Rien, en ce moment, n'est ridicule parce qu'aucun geste ne dépare ce décor superbe de la nature libre. Je suis cette enfant

avec le respect de l'homme pour la vierge, bénie ou maudite. Elle fait ce qu'elle veut. Je ferai ce que je voudrai. Très sombre ou très claire, notre heure est notre heure et se confond avec l'arome de la terre qui ne tourne plus que pour nous.

J'ignore ce qui va se passer, mais je suis libéré, par la fatalité, de mes habitudes de prudence, tout tendu vers une folie énorme et je ne calcule plus avec les responsabilités ou ma tranquillité ordinaire. Oui, je suis libéré de toute espèce de préjugés quand je sens, à n'en pas douter, que les événements sont beaucoup plus forts que moi. J'étais ainsi quand j'attendais l'ennemi. Il y avait toujours un suprême instant où ça me comblait de félicité, parce que je savais... que je n'attendais plus rien que la mort.

J'ai une singulière morale, que je ne conseillerai pas au pauvre monde, parce qu'elle ne laisse pas la possibilité de se méprendre ou de se reprendre. Elle consiste à aller jusqu'au raisonnement conscient de la bêtise à commettre. C'est beaucoup plus intelligent que l'ivresse de la passion. On ne perd plus rien de son plaisir. Je n'ai jamais songé à séduire cette fille et je n'en ai jamais eu l'envie charnelle. Seulement, il y a eu jugement de sa part et probablement de la part de la nature. Il m'est désormais défendu de

me défendre, car c'est là que serait le ridicule ou le crime, il y aurait des dégâts plus graves si on persistait dans ce que j'appellerai : l'erreur sur la personne.

Quant à elle, on la devine très fière de cette intrigue. Elle connaît, d'instinct, son métier de servante d'amour. (C'est de naissance, dans la famille, comme la cuisine!) Elle demeure aussi très ignorante de son sort et jusqu'à un certain point, seulement curieuse, je veux le croire, du danger qu'elle court. D'ailleurs, que lui importe le danger ! C'est tellement amusant de trahir et sa mère qu'elle déteste et l'homme, ce *vieux* qu'elle méprise, pour jouer à la plus fine avec le maître de la maison ! Pour une fille de quinze ans, l'homme jeune ou vieux, c'est une sorte de mannequin bien ou mal habillé, derrière lequel se cache la vie future, l'avenir, bien ou mal présenté, avec ou sans ruban autour. Et puis, ce qui compte, à son âge, c'est l'habileté de la parole. On peut souvent séduire une petite fille en l'appelant Mademoiselle à propos.

Et elle me précède, sur le sentier du mystère, en se balançant, ondulant sur ses hanches, déjà développées, comme si elle dansait, sur ce chemin qui mène au néant... elle, moi, ou lui ?

Je m'arrête une seconde. Elle entend un petit

craquement métallique et elle me dit, sans se retourner :

— Oh ! Monsieur, ne fumez pas ! Y le verrait, sûrement... et y saurait bien que je suis pas seule. Y serait capable de s'en sauver... avec son collier de Dieppe !

Je réponds, sans rire, de plus en plus calme :

— Je ne fume pas et n'en ai nulle envie, je vous assure. Vous n'aimez pas cette odeur-là, mademoiselle Zélie.

Non, les fauves de mon tempérament n'ont jamais ni remords ni hésitation quand ils sont défiés par le sort. Il y a des moments où il faut répondre quand la vie vous appelle.

La nuit tombe sur nous, propice à notre étrange complicité, la nature nous accueille, malgré la fantaisie, le factice de l'aventure qui sent la comédie italienne, mais qui peut se changer en drame d'un moment à l'autre.

Cette petite fille n'est plus qu'une nymphe de ballet, l'apparence de la fatalité antique. Elle sera, oh ! à peine une heure, la sinistre héroïne qui, depuis des siècles, nous danse le même pas... et s'évanouit. Ça commence par des rondes enfantines et ça finit dans les larmes ou le sang ! Elle, ma servante ? Pensez-vous ? Elle va devenir la toute-puissance de la terre, du monde entier,

sauvage ou civilisé, la dispensatrice d'une volupté bestiale ou d'une félicité merveilleusement délicate, qui durera l'espace d'un éclair, le temps d'une blessure ou, peut-être, se diluera dans la plus grande des douleurs morales.

Un parfum amer d'herbes marines et de sel se volatilisant nous enivre. Le printemps pèse, de sa main de velours chaud, sur nos fronts et glisse, dans nos nerfs, comme une vibration de harpe. Le murmure sourd des ondes du large se mêle au battement plus vif de notre sang.

Le ciel est féérique de lueurs lointaines. C'est comme le branle-bas mystérieux d'un gala qui se prépare chez nos ancêtres, les Dieux, et l'humble petite créature, devenue l'égale des déesses, résume, dans une phrase lapidaire, tout un état d'âme, pour moi presque incompréhensible à cause de son acuité délicieuse :

— Monsieur Marcel, me glisse-t-elle tout bas en crispant ses doigts frémissants sur mon bras ; il me semble que je me promène dans une image !

Je tressaille malgré ma résolution d'indifférence. Elle vient de traduire tout le paysage et l'attendrissement de mon cerveau.

Elle ne dira plus rien de pareil, jamais.

En effet, nous sommes enfermés dans un conte,

tous les deux, ou tous les trois : *la belle et les deux bêtes, la petite fille, l'ogre et le savant.*

Et le décor est funèbre, tout à coup, comme si on cherchait à faire peur aux enfants désobéissants qu'on ne peut plus dominer que par une atroce sensation d'épouvante. Voici le rocher à figure de dragon qui garde l'entrée de l'enfer, du côté des galets, d'où sortira le monstre et voilà l'allée du paradis, derrière nous, qui mène au palais de l'enchanteur.

Celui qui vient, ou qui, heureusement, ne viendra pas, c'est pourtant un homme comme moi, en moins civilisé. Il croit que sa conquête est facile et il ne risque pas grand chose puisque... on lui a donné rendez-vous. Évidemment, il y a le mur de la vie privée, mais un mur de galets, bordé par la mer, cette grande liberté, ça ne compte pas pour son intelligence obtuse... et il n'a plus de limite à son désir. Rien ne lui paraît défendu quand son instinct de brute l'entraîne sur les sentiers du vol ou du viol.

Moi, je goûte pleinement la belle heure à vivre, je sais ce qui est permis, je connais la barrière devant laquelle je m'arrêterai parce que ma volonté est un excellent cheval de cirque qui ne s'emballe jamais.

Ce qui l'attire, lui, c'est la vierge, l'enfant,

vicieuse ou non, qui s'est promise sans restriction parce qu'elle ignore certains actes.

Ce qui me retient, moi, c'est justement le vice de cette vierge ignorante qui ne m'a rien promis parce qu'elle m'a déjà tout donné en une phrase la faisant mon égale par la puissance d'une sensation artistique.

... Oh ! que la brise est donc salée, cette nuit ! Elle met sur les lèvres une âpreté bizarre, le goût acidulé d'un fruit marin ayant poussé sous les vagues, le fruit inconnu ou le fruit interdit ? N'est-ce pas, plutôt, ce goût de la mort *fraîche* qui est dans tous les jeux de l'amour ?

Zélie s'arrête brusquement, un pied en l'air, telle la nymphe prête au bond. Elle murmure, d'un ton étouffé, quoique sans émoi :

— Monsieur Marcel ! Je le vois. Il est sur les galets, à quatre pattes, comme un chien !

Et elle me tire par la manche, se coule, au long de moi, pour me désigner l'homme.

Je me suis habitué peu à peu à cette atmosphère de drame des deux falaises nous enserrant comme des bras d'ombre et nous courbant tous les deux sur une piste.

En effet, sur le fond transparent de la mer, plaque d'émail translucide que les étoiles moirent d'émeraude et de bleu paon, je distingue un

autre monstre dans l'arène, un homme à califourchon sur des galets glissant sous lui, qui lui donnent, sans doute, l'impression affreuse d'un coursier se dérobant à la dernière minute de l'arrivée.

Tous mes compliments à ce bandit s'il a mon âge ! Il me serait beaucoup plus pénible qu'à lui de me tenir en équilibre, car j'aurais gardé mes souliers.

On l'entend souffler d'ici, tel un triton sortant des abîmes. Trapu et plus large du ventre que des épaules, il me semble assez mastoc mais très adroit, progressant avec une sage lenteur : aucun galet n'a encore dégringolé. Enfin, il a posé un pied sur le gazon. Il est vainqueur puisqu'il voit, en même temps, la petite femme qui se dresse, toute blanche, et rit, rit, de toutes ses dents, encore plus blanches que sarobe. Que c'est donc joli le sourire d'une jeune fille perfide !

Alors, elle se dresse sur ses pointes jusqu'à mon oreille :

— Et le collier ? S'il me l'apporte, est-ce que je peux le prendre, puisque vous êtes là ? Je risquerai rien, y m'embrassera pas de force ? Vous le laisseriez pas faire ?

Je ne réponds pas. Je n'ai aucun compte à rendre, pas plus à elle qu'à lui. Je lui permets

d'avancer, au pauvre monstre. C'est bien le moins qu'il jouisse encore un peu de son triomphe. Dans ce moment de pleine sécurité, il doit y avoir en lui toute l'ancienne joie des Titans et il ne devine pas que toute victoire s'achète si cher qu'elle est presque toujours inutile, pour ne pas dire nuisible. Il ne doute de rien et surtout pas de lui-même. Il est maintenant debout, roule et tangué, perdu dans la grande marée du désir, ivre peut-être d'un autre alcool. Je ne lui permets cependant pas de se jeter sur sa proie, le pauvre bougre!...

Et je vise aux jambes, ne voulant pas le tuer.

Un cri aigu de la fille qui ne comprend plus rien à ce qui se passe, qui n'a pas distingué le revolver dans mes mains et qui se bouche les oreilles d'un geste fou. Un rauque soupir, un hoquet de douleur de l'homme blessé qui roule, tangué en sens inverse, à présent ivre de rage, cherchant à regagner la mer pour y ensevelir sa honte d'avoir manqué son coup.

Je n'ai pas manqué le mien. Tous les échos de la falaise le répètent et mes deux chiens, au chenil, hurlent à la mort, dans un ensemble magnifique.

Talonnée par un effroi abominable, la petite Zélie a disparu, filant en flèche pâle vers la maison. Elle ne s'attendait pas du tout à l'événement.

Un peu plus de démenche et elle va se mettre à crier : *à l'assassin !*

Je rentre après avoir vu disparaître l'homme derrière son rempart de galets. N'insistons pas. Il a son compte et ne peut aller loin sur une jambe.

Dans la maison, des lumières s'agitent, on entend des portes battre. Zélie doit être, à présent, dans son lit, bien sagement, la couverture sur la tête, comme une petite fille qui vient de s'éveiller d'un mauvais rêve. Elle claque des dents, et se demande si sa dernière heure n'est pas sonnée.

Le père Phi-Phi, armé de sa fourche à fumier, et la mère Angélique brandissant une bougie, se précipitent à ma rencontre.

— Ah ! mon Dieu ! Quoi donc qu'y a ? Monsieur a tiré ou on a tiré sur Monsieur ?

— Pas de bruit, père Filoy ! Ca n'en vaut pas la peine ! N'ameutons pas les voisins. Je fumais, dans la prairie, par ce beau temps et j'ai vu ce sacré père Pandot escalader les galets. Il venait pour nos lapins... ou votre fille, ça je l'ignore, mais, coupable dans les deux cas, j'ai fait feu. Vous savez que j'ai toujours un revolver sur moi. J'espère bien ne pas l'avoir tué.

L'aventure du père Pandot a remué tout le pays pendant une semaine. Constatations, arrestation, interrogatoire, procès-verbaux de toutes sortes ; le

flagrant délit ne pouvant être nié, on ne m'a pas inquiété, bien entendu. La police rurale m'a, au contraire, félicité parce qu'elle connaît le triste sire, héros de plusieurs farces de ce genre. La police de Dieppe m'a engagé à plus de modération, une autre fois, parce que, n'est-ce pas, des lapins ou des poules ça n'a jamais valu la vie d'un homme, d'un bon pêcheur, un peu maniaque.

Et tout le monde en a eu pour son, pour mon argent, tellement on a rigolé (terme du facteur), quand on a appris que je tenais à régler les dépenses de l'infirmerie.

— Cette sacrée crapule de père Pandot ! Il a bien de la chance ! C'était bien sûr pas pour les lapins, mais pour la poulette des Filoy ! Le Parisien n'y a vu que du feu !...

Moi, j'ignore... la circonstance atténuante.

Quant à Zélie, elle ne sert plus à table sans la présence de sa mère, terrorisée par l'idée que je dirai toute la vérité à ses parents le jour où elle lira ma correspondance. Elle tremble de tous ses membres en m'offrant du pain et ne lève plus les yeux. Je suis *l'assassin* !

Ah ! si ça pouvait la guérir de sa fièvre !

Mais moi, je suis *l'assassin* malade. Une maladie singulière : impossible de travailler. Tiraillements nerveux dans le dos et pas d'appétit. Je ne peux

pas dormir, moi, qui suis loin du bruit de la mer, je l'entends ! Elle me persécute de son grondement sourd. Pourquoi ? Et quand je dors, à l'aube, d'un fâcheux sommeil trouble, je fais un songe ridicule : une petite fille en blanc danse à la pointe des herbes d'une pelouse et tout à coup l'herbe se change en eau, les vagues s'amoncellent autour d'elle, ce n'est plus qu'une légère écume, la crête d'une houle, et cela me monte à la gorge, m'étouffe, car je veux la sauver...

Paris ?

Un voyage ?

Des amis venant me distraire ?

Non ! Je ne vais pas céder à des circonstances aussi imprévues. J'attendrai. Quoi ? Qui ?

Zélie pénètre, un soir, dans mon bureau où je m'entête à veiller sur des pages, portant une tasse de tisane quelconque, aromatique, poivrée, chatouillant les narines.

— Maman m'envoie vous servir ça, dit-elle d'un ton de pensionnaire qui boude le professeur. Elle raconte que c'est bon pour dormir. J'y ai goûté ! mais, je vous préviens que c'est amer, amer... Oh ! là là !

Elle continue à trembler de tous ses membres. Pauvre petite ! Dame, elle est seule en présence de *l'assassin*.

— Merci, chère enfant. J'ai horreur des tisanes. En effet, je dors très mal. Comment diable votre mère le sait-elle? Ce n'est pas moi qui le lui ai confié, en tous les cas. Posez cette tasse, là, sur le coin du bureau. Ne renversez rien sur mes papiers. Vous voyez bien que vous tenez cela tout de travers... Vous allez la faire tomber!

Alors, elle pose la tasse, laisse tomber ses bras, à défaut d'autre chose.

— ... A cause qu'elle trouve votre lit en nid de pie, tous les matins... Ah! Monsieur Marcel, je suis bien malheureuse, moi aussi. Je n'en dors plus : penser que le père Pandot pouvait en mourir... rien que d'avoir voulu me donner un collier!

Elle tourne un instant dans le bureau, mais je suis certain que c'est, en cet instant décisif, le bureau qui tourne autour d'elle!

Puis, tout à coup, elle me fait un signe désespéré, le signe d'une créature se sentant perdre pied dans une eau plus profonde qu'elle ne se l'était d'abord imaginée en s'y jetant.

N'est-ce pas elle qui danse encore sa ronde enfantine à la pointe des herbes de la prairie, lesquelles herbes se changent en flots caressants?

Une femme à la mer!

Une femme à l'amour!

Elle est tombée dans mes bras, se blottit sur ma poitrine, les yeux fermés :

— J'ai peur. Ah! comme j'ai peur! Et comme c'est bon d'avoir peur comme ça! Je suis si contente quand je pense que vous avez voulu le tuer à cause de moi! Vous ne me ferez pas de mal, vous, parce que vous ne voulez pas qu'on m'en fasse. Il paraît qu'il mordait, ce vilain chien de père Pandot. Pourquoi donc que vous ne m'avez pas prévenue que vous vouliez le tuer? C'est donc que vous n'avez pas confiance en moi... Je vous aurais plutôt aidé...

La petite ogresse tient à sa victime. Elle est ravie, dans le plus bas de son petit cœur de fille, qu'on voulut tuer un homme pour lui plaire...

... Je ne lui ai fait aucun mal. Elle a tous les colliers qu'elle désire en échange de ses petits bras frais qu'elle me glisse fébrilement aux épaules pour me balbutier à l'oreille de ces choses effarantes qu'elle trouve tout naturellement dans un langage d'oiseau roucoulant et transi. C'est une vierge qu'on ne trompera pas sur la qualité de l'amour offert. Elle avait deviné déjà tous les amours.

Chose étrange! Je ne lui ai pas encore entendu dire : *je t'aime!* Elle a le mépris des mots inutiles et connaît la valeur des silences bien employés.

Je ne suis pas très fier de mon aventure et je prends autant de précautions que si les parents, tout au moins la mère Angélique, l'ignoraient, mais cela ne m'empêche plus de travailler, heureusement.

XI

— La *France légendaire* vous intéresse tant que ça, chère madame ?

Ce matin, vers neuf heures, avant le petit déjeuner qui nous réunit, je trouve Maud Clarddge *simplement* vêtue d'une tunique d'or, étendue à plat ventre sur le divan de mon bureau, les deux coudes enfoncés dans un coussin, les deux mains enfoncées dans ses joues et ses deux index enfoncés dans ses oreilles. Sans la tunique d'or elle aurait assez l'aspect d'une pensionnaire appliquée, étudiant ses leçons. Elle lit, je crois, mon premier article sur la *Côte des deux amants*.

Je peux la contempler à mon aise, car elle ne voit ni n'entend et ses lèvres, très rouges, remuent lentement comme celles d'une femme en prière. Elle doit en arriver à la citation des vers de Ducis.

Je n'ai jamais voulu lui donner mes œuvres

parce qu'elles ne sont pas du tout intéressantes pour une personne du meilleur monde habituée aux romans licencieux. Dieu merci, je n'écris pas de romans licencieux (c'est bien assez de les vivre !) et mes travaux de modeste compilateur devraient laisser froide cette grande collégienne émancipée.

Mon rôle, dans la *France légendaire*, se borne à découvrir des documents plus ou moins inédits se rapportant aux légendes de chaque province et de vérifier, dans les vieux textes, ce qui a été relaté, contesté ou négligé. J'ai une perspective de plusieurs vies à vivre en me baignant le cerveau dans ces sources intarissables. C'est passionnant, quoique de tout repos.

Maud Clarddge est chez moi depuis huit jours et ne manifeste encore aucune envie de s'en aller. Elle est satisfaite de sa retraite volontaire au fond de mon ermitage. C'est en vain que j'espère un geste de lassitude de sa part. Cette sportive s'est mise au vert, décidément, et se complaît dans l'obscurité de ma silencieuse maison comme dans une langueur qui amollit ses fières façons de *cow-boy*. Quant à moi, inutile d'avouer que je ne travaille plus ! Et je ne suis pas certain de désirer réellement qu'elle s'en aille.

Elle surveille, de trop près ou de trop loin, les

travaux de sa villa, c'est-à-dire la démolition du vieux palace de Puys qu'on a tout de même entamée. Une équipe d'ouvriers a été mise dans cette poussière et la remue vigoureusement. Détail curieux : on n'a jamais revu le premier, de l'embauche Vadrecar, le citoyen conscient et très organisé, qui nous ouvrit (par euphémisme) toutes les portes de la sinistre bâtisse. Qu'est-il devenu, lui et ma couverture de voyage *qu'il choisit* dans ma voiture en rémunération de ses bons services, car, moi, je n'avais pas du tout envie de le payer pour son loyal cambriolage ? Il paraît que ces choses-là sont courantes dans l'exercice des fonctions d'entrepreneur : « On a affaire à toutes sortes de gens, cher monsieur Hernault. Si on prenait des renseignements chaque fois qu'on emploie un ouvrier, quand ça presse, le bâtiment n'irait jamais ! »

Il va, ce bâtiment, tant bien que mal. Des échafaudages se dressent autour de ses ailes, sur mes spéciales indications, pour les abattre. Elles sont trop endommagées pour pouvoir les conserver sans danger, et de plus, elles déparent, à mon avis, cette construction lourde, sans style possible. On consolidera le large corps du milieu, entouré de ses immenses galeries à ciel ouvert, et on fera *le temple des mouettes*, dans le genre

italien, à toiture en terrasses, en le revêtant de marbre, de céramique ou de stuc.

Si ce n'est pas absolument affreux je consens à perdre le peu de tranquillité qui me reste entre cette jeune milliardaire et ma pauvre petite Normande, cette Américaine folle de projets dispendieux et la servante, qui a des idées très arrêtées sur... l'économie domestique ! Je ne m'attendais pas, on en conviendra, à devenir architecte et à être obligé de bâtir une légende en briques roses pour une fée vêtue de robe d'or !...

Maud est vraiment superbe, ce matin, cet or lui colle à la peau comme une tunique de déesse tombée du soleil. Si elle remue dévotement les lèvres, c'est, elle me l'a avoué, quand elle lit des vers. Elle est très émue et il s'opère toujours un effort cérébral dans sa tête de jeune sauvage pour y traduire, en sa langue, toutes les métaphores. (Cela doit faire une jolie cacophonie !)

Maintenant qu'elle a envahi le bureau, je ne peux naturellement pas y décacheter mon courrier et malgré mon désir de m'isoler, à ce moment-là, je dois lui céder la place ou lui tenir compagnie. Et je pense à Zélie, au petit déjeuner qui attend dans la salle à manger ! Pourvu que la fillette, de mauvaise humeur, n'ait pas la funeste envie de nous l'apporter ici.

Oui, cette belle créature en or est très dangereuse pour mon repos intellectuel, sinon pour mon repos physique, car elle a un esprit dominateur qui ne me va pas du tout. Je me fie de moins en moins à ses fausses soumissions de jeune disciple mondaine en visite chez le cher professeur. Apprendre le joli français ? ou prendre le vieux Français, au piège de son rayonnement ? Je ne sais pas ce qu'elle médite et si je mets le flirt de la France au service du flirt de son pays, j'ignore ce qui en résultera, ne connaissant pas les mœurs de la dame. Ce qui domine chez moi c'est le sentiment de la mesure, mais, où est la barrière à ne pas dépasser chez une femme lasse d'un mari brutal ou ignorant ?

Enfin elle lève les yeux, m'aperçoit, sourit, exécute un saut de carpe au-dessus du flot doré de sa robe et s'assied à la turque, tenant toujours la revue sur ses genoux.

— Marcel Hernault, vous êtes un mauvais garçon ! Vous me cachez le meilleur de vous ! Pourquoi vous me parlez pas de ça ?

— Ça, quoi ?

— Le discours sur le bel amitié de ces deux amants si à plaindre ! Je croyais qu'on ne parlait jamais d'amour, dans le *Français légendaire* ?

— Pardon : *la France légendaire*, s. v. p. ! Ma

chère belle amie je ne songeais point que d'aussi vieilles histoire sur des ruines...

Elle penche la tête de côté, se lèche les lèvres comme si elle suçait un bonbon à la fraise et finit par laisser tomber ces énormités :

— Mais c'est ce qu'il y a de mieux chez vous, les ruines ! Ah ! que j'aimerais qu'un homme me porte jusqu'en haut d'une montagne et en mourût...

— ... de fatigue ? ai-je riposté impatienté.

— Je ne suis pas si lourde. Je me pèse exactement tous les mois... Oui, ce serait une splendeur, une chose qu'on n'aurait jamais vue dans toutes les Amériques et s'il n'en mourait pas... (vous savez, cher, un Américain n'en serait pas mort) il aurait l'engagement pour un film impressionnant. Je crois même que je l'épouserais très facilement, après ou avant le film.

— Et votre mari ?

— Je le divorcerai.

— Ah ! Maud ! Maud Clarddge, vous apprenez un français terriblement légendaire, chez moi !

Je fais les cent pas, en fumant rageusement une de ces atroces cigarettes à l'ambre dont elle m'intoxique bon gré, malgré, à tel point que je ne sais plus si ce sont ses mains qui les offrent, ou le tabac, qui en sont imprégnés, puis, je m'arrête et je la contemple, de nouveau, en clignant un

peu. Elle est positivement éblouissante. C'est insoutenable et ça lui va très bien.

— Qu'est-ce que c'est que cette robe-là ? De l'or pur ?

— Oui, cher garçon. Une étoffe qu'on m'a fait tisser exprès parce que les couturières ne veulent pas employer le vrai : c'est trop lourd.

— Et vous voulez qu'un monsieur vous porte avec cette robe... par-dessus le marché ? Merci bien.

— Je pourrais pas me mettre toute nue sur son dos. Ce serait mal convenable pour les experts de la performance.

Je pouffe, désarmé par tant de candeur, et je vais lui baiser les mains en m'asseyant près d'elle.

— Ma chère idole, vous ne serez jamais raisonnable... Pourtant, il faudrait décider si on fait une *attique* au milieu du balcon nord ou si on se contente de l'encorbellement qui s'y trouve. Voici trois fois que votre entrepreneur vient pour le renseignement. Si vous voulez qu'on en finisse, un jour, avec votre temple de Minerve, il faut vous montrer plus sage et ne pas courir d'une idée à l'autre. Un plan, c'est sacré, et cela doit se fixer sur papier spécial (augmentant la note, bien entendu) dé-fi-ni-ti-ve-ment.

Elle appuie sa main tiède, délicieusement ambrée, sur ma bouche et me répond d'un ton de quelqu'un qui rêve :

— Si vous aviez des moustaches, elles seraient grises comme vos cheveux ! Ça ferait moins jeune !...

— Mais oui, c'est sans doute pour cette raison péremptoire que je n'en ai pas et que j'ai adopté la mode de votre pays.

Je suis déjà tout habitué à cette incohérence de la conversation, un des plus grands charmes de Maud Clarddge, lui constituant son originalité dans nos milieux parisiens, et ce qui me trouble ce n'est pas la main parfumée qu'on m'abandonne mais l'irruption probable de la petite Normande. Je suis sur des charbons ardents de toutes les façons.

— Voyons, ma belle amie, allons-nous déjeuner ? Avez-vous juré de me rendre... américain tout à fait, ce matin ? Je n'attache pas grande importance à vos allures de fillette qui s'offre la tête de son papa, cependant, je vous préviens que si vous continuez à me traiter comme... une quantité négligeable, je vous cède la place et je vais habiter en face, chez vous, au milieu de l'équipe Vadrecar ; ce sera plus commode pour exécuter vos ordres.

— Marcel Hernault, vous avez peur de moi !

— Comme du feu, comme du soleil et comme de l'or !

— Et comme de l'amour ?

— L'amour n'a rien à faire entre nous, mon enfant. Il sentirait l'inceste ! Vous êtes adorable. Tout le monde vous adore, je vous adore aussi... Seulement, je ne vous comprends pas, surtout quand vous parlez un français... impur. Imaginez que je me permette de répondre dans la même langue... où irions-nous ?

— Je veux vous expliquer, Marcel Hernault. (Elle ferme la revue et la brandit en rouleau de conférencier.) Moi, je suis tout loyauté. Je tends pas des filets aux hommes. Pourquoi je ne parlerais pas en garçon avec vous ? Nous pouvons tout se dire... vous êtes libre et je suis maîtresse de ma vie, toujours. Un amour comme je comprends *c'est rien dans les lits*. La vie du ciel avec du plaisir plein le cœur de se voir si grands parmi les pauvres gens de ce bas monde. Des baisers sur les mains, sur les cheveux, sur les oreilles, parce que ça fait profond comme lorsqu'on entend la mer dans les coquillages, ou sur le petit bout, tenez là, où j'ai mon diamant qui pince. Et puis oser se dire tout ce qu'on pense, tout ce qui remplit l'âme et qui voudrait sortir.

J'ai jamais pu faire de l'amitié chaude avec des jeunes garçons, car ils n'en montrent que la grimace.

Si c'est là l'effet produit par un article de compilation paru dans la plus sérieuse des revues, je suis très flatté, quoique vraiment inquiet pour la suite de l'ouvrage !

Je ne peux pourtant pas devenir grossier ! L'honneur de la galanterie française est en question et dussé-je faire *la grimace*... d'un plus jeune garçon, j'embrasse, avec ferveur, et, sans doute j'appuie trop, non le petit bout pincé par le diamant de sa boucle d'oreille, mais la nuque, très blanche, sous les frisons blonds, sortant de l'or de la tunique.

Maud se détend comme un ressort d'acier, malgré son alliage de métal précieux, et se dresse devant moi, l'œil clair, un œil d'eau pure, dur et fixe.

— Ah ! non ! Je voulais pas ainsi ! C'est inloyal, pas franc jeu... Je vous défends, monsieur Hernault.

Je vais, d'un saut, glisser le verrou de la porte. On ne sait jamais jusqu'où peut aller une explication pareille. Le *rien dans les lits* m'a littéralement abruti, révolté. On n'est pas impudique à ce point-là, au moins sous le rapport de

la mondanité sans qu'il en coûte quelque chose à la chère madame.

Je déclare, les dents serrées :

— Maud, je n'ai aucune excuse à vous faire. C'est votre faute et votre mari serait là, qu'il me comprendrait.

— Je vous permets pas de dire *mon mari* à propos de ce que vous venez d'oser... ça ressemble trop ! Vous me devez le respect puisque vous êtes pas un mari ! Vous m'aimez pas plus que les autres. C'est pas l'amour ça, c'est des inconvenances ! (Elle tire un minuscule mouchoir de dentelle de son corsage et s'en frotte vigoureusement la nuque.) Ah ! c'est la première fois qu'on m'aime pas du tout, qu'on se moque de moi... Vous êtes vieux et je suis jeune, mais il y aurait l'occasion, la chance, d'être très bien, très beaux, tous les deux en risquant le pari de l'amour de légende ! Vous devez faire la légende pour moi et vous êtes si sympathique, Marcel Hernault. On devrait s'entendre mieux en vue de l'honneur de l'expérience. Si je voulais des caresses ainsi, j'en rencontrerais tellement... (Elle soupire.) Si encore ça pouvait s'arrêter là !... Nous sommes tous les deux pour le droit et la justice. Moi j'ai pris un petit village dans les réparations, un village que je veux tirer de la

mort... et vous, vous avez parti pour sauver la France sans avoir le devoir, parce que c'était noble, alors? Je veux un noble amour de vous, voilà. J'ai trop tardé à dire ce que je voulais. Je suis très fatiguée des choses du mariage, c'est pas pour recommencer en dehors... (Elle secoue la tête avec colère.) Ce n'est ni amusant ni propre! Je vous ai choisi pour mon grand ami et moi, moi, Maud, l'élue d'un concours de beauté, je donne assez, en choisissant, pour que vous me donniez votre cœur. Vous me plaisez, mais je voudrais pas être votre femme parce que ça finirait tout de suite aussi. C'est bien étonnant qu'on ne puisse pas s'entendre pour une chose aussi simple... Écoutez encore, j'ai pas fini! Ne me regardez pas comme ça! J'aime qu'on baisse les yeux devant moi... parce que le soleil ça ne se regarde pas en face puisque ça brûle! Je parle pour toujours, pour bien désigner nos camps. A Paris, j'ai entendu la comtesse de Barantin dire qu'elle avait eu votre cœur pour de bon, rien que votre cœur, et que vous lui aviez fait une cour de quelques années, si chevalier, si homme gentil, qu'elle ne pouvait pas vous oublier... jamais, et, que ce n'était pas du tout pour les choses du lit que vous l'aviez aimée. Vous devinez ce que je veux dire?

Si je devine ? C'est-à-dire que j'en frémis d'indignation et que j'ai la subite envie de briser en deux la belle barre d'or, droite dans son orgueil de créature froide, trop adulée, qui peut tout s'offrir, tout... sauf mon cœur de chevalier servant de la pauvre Antoinette de Barantin. (Les femmes feraient joliment bien de ne pas abuser des confidences !)

J'ai désiré follement cette jolie personne, en effet, jusqu'au jour où elle m'a dit : *non*, doucement, parce qu'elle était condamnée, paraît-il, par les médecins pour je ne sais plus quelle maladie chronique. J'ai horreur, une horreur instinctive, des malades. Quand j'ai appris cela, j'ai trouvé triste, pour elle, de voir l'homme épris de ses charmes lui tourner brusquement le dos... parce que, soyons aussi cru que Maud, parce qu'il ne pouvait pas s'en servir ! et j'ai continué à lui faire la cour, une cour respectueuse, lui jurant que j'étais amoureux comme avant, plus qu'avant ! J'ai fini par lui persuader que cela me suffisait et quand je l'ai vue bien endormie dans cette délicate certitude, je me suis en allé sur la pointe des pieds. D'ailleurs, la respectueuse cour ne me fatiguait pas beaucoup puisque j'avais, à la même époque, deux maîtresses charmantes. Si les femmes du meilleur monde s'imaginent

que leur offrir des bouquets, des bonbons et son cœur, ça vous empêche d'aller coucher autre part qu'en travers de leur porte...

Je m'écrie, pour ponctuer ma réflexion :

— Alors, quoi? Elle n'est pas morte, M^{me} de Barantin. Elle ferait donc mieux de ne pas s'en vanter!

Décidément, je ne suis pas en veine de galanterie, ce matin, car j'exprime cette vérité, un peu dure, à ma future noble amie qui fait : *oh!* en américain et me montre les deux poings, tel un boxeur.

A ce moment précis où je vais peut-être... lutter, on gratte à la porte. J'y cours, j'ouvre avec empressement.

C'est Zélie, le déjeuner. Dieu soit loué, s'il en est un pour les hommes qui perdent la carte, en l'espèce le neuf de cœur!

— J'apporte votre déjeuner, ici, Monsieur, et celui de Madame, parce qu'il serait froid, depuis le temps que *j'espère*.

Ma déesse d'or pur se met à rire, bien que son français ne vaille pas beaucoup plus cher que celui de cette petite fille de la Normandie, et me sert mon thé, me beurre mes tartines, en continuant à développer ses singulières professions de foi, la présence des ouvriers ou des domes-

tiques ne la gênant en rien quand elle est lancée.

— Moi, Marcel Hernault, vieux méchant garçon, je suis ainsi, tout d'un morceau, tout franchise de mes colliers, parce que je ne crois plus du tout à l'union des corps, c'est vilain et c'est fatigant. Songez que, chez nous, les médecins sont contre le baiser sur la bouche. Ils ont publié des livres là-dessus... que vous savez, puisque vous êtes savant.

— Les médecins de tous les pays sont des idiots, qui ne savent que deux choses : embêter le monde entier et laisser leurs pinces, avec leur latin, dans le ventre des gens.

Zélie, pétrifiée par l'accent de ma rage, risque un regard de coin. J'ajoute :

— Enfin, chère madame, il y a tout de même à la vilaine union que vous... déplorez le joli résultat du bébé? Vous n'aimez pas les enfants?

Alors, Maud, dans l'envolée superbe de ses manches d'or d'où sortent ses bras blancs en guirlandes de lis, s'exclame :

— Ah! non! non! Je ne veux pas, moi, qu'on me fasse un petit comme à une bête!...

Confondu, je demeure immobile, le nez dans ma tasse. J'ai peur de l'éclat de rire qui me chatouille la gorge et encore plus peur de la moue méprisante de Zélie qui toise l'Américaine puis

reprend la direction de la cuisine, heureusement.

Si les grandes dames disent ces choses-là, que diront les petites filles à qui on s'efforce de prouver que les enfants se font par l'oreille... avec ou sans diamant dessus !

La porte refermée, je risque un acte de contrition :

— Maud, je suis le dernier des goujats, c'est entendu, mais je vous supplie de ne pas me forcer à embrasser des ornements si près de votre cou. J'ai eu tort. Je ne recommencerai que si vous voulez bien m'en prier et m'indiquer, montre en main, le temps qu'il me sera permis d'appuyer les lèvres pour que je demeure dans les bonnes grâces du corps médical... sinon du vôtre. Tout ça, voyez-vous, ma belle guerrière, ce n'est même pas la peine de le discuter : affaire de tempérament.

— Oh ! moi, me répond Maud convaincue, moi, je n'ai pas de *température* du tout !

Cette fois-ci, Zélie n'étant plus là, j'éclate, je me roule sur le divan.

— J'ai dit une chose impropre ? questionne la grande demoiselle en or, un peu choquée de voir sombrer ma dignité de père noble dans une furieuse gaité de voyou.

— Maud, vous êtes un amour !

Je lui retourne sa phrase essentielle parce que je ne trouve plus que ça à lui envoyer dans la figure. Je ne peux pas la fouetter et c'est bien dommage.

— Mais oui, appuie de son côté Maud Clarddge, riant aussi de bon cœur, je suis votre amour. Je crois que vous avez voulu m'éprouver, comment dit-on cela : me toucher à la pierre... pour connaître si l'or est bien de sa valeur.

— Maud, hélas ! Je ne suis ni en pierre ni en bois, je suis... Français.

Tant pis pour le flirt de mon pays, mais dussé-je jouer ce jeu-là, jusqu'à m'y brûler, je ne pousserai pas le respect jusqu'au vice... avec une femme !

J'opère un rétablissement grave dans l'équilibre de ma personne, je remets de l'ordre dans mes cheveux et je prends un gros livre que je feuillette :

— Maud, ma mie, voulez-vous que je vous lise l'histoire de la *côte des deux amants*, puisque vous êtes si enthousiasmée de mon étude sur cette légende ? Nous avons besoin, vous et moi, de redevenir sérieux.

— Oh ! oui, je voulais. Pour nous réconcilier, surtout. J'aime tant comme vous lisez. On croit toujours que c'est arrivé.

Elle s'assied à côté de moi, replie ses jambes sous elle en idole hindoue et demeure immobile, attentive, l'air si hiératique que je suis ému de ne plus la croire vivante.

XII

« Côte et prieuré des *deux amants*. »

« Le prieuré des *deux amants*, dont on voit encore les restes, était situé sur le territoire de la commune d'*Amfreville-sous-les-Monts*, à l'extrémité d'une côte escarpée dont la Seine baigne le pied et qui porte le nom de Côte des *deux amants*. Ce nom des deux amants a donné lieu à un grand nombre de conjectures et de récits contradictoires. Les traditions relatives à ce nom remontent très haut. *Marie de France*, qui vivait vers le milieu du *xiii^e* siècle, y a puisé le sujet d'un de ses plus gracieux *lais*, et elle affirme n'avoir fait que reproduire d'anciennes poésies bretonnes. Comme elle fait figurer, dans son récit, un roi des Pistriens et que l'illustration des Pitres ne date guère que de Charles le Chauve, il est clair que l'origine des faits qu'elle raconte est posté-

rieure au ix^e siècle. La mention de l'école de Salerne dans le poème breton a fait penser à quelques auteurs qu'on devait rapporter ce poème au xi^e siècle, époque où les conquêtes des Normands en Italie avaient mis Salerne en grand renom. Le poète Ducis et quelques voyageurs se sont exercés sur l'histoire des *deux amants*. M^{me} de Genlis, dans ses mémoires, racontant son séjour chez le président Portail, au Vaudreuil, consacra quelques lignes à une visite qu'elle fit au prieuré et à la tradition qu'elle recueillit sur les lieux. Enfin M. Fallue, dans son histoire du château de Radepont, s'inspirant de la tradition constante qui existe depuis des siècles auprès des châteaux de Cantelou, de Bonnemare, et du tombeau *des deux amants*, a composé un récit auquel nous nous attachons de préférence.

« Vers la fin du xii^e siècle, Robert, baron de Cantelou, seigneur d'Amfreville-sous-les-Monts, personnage au caractère bizarre et à l'humeur tracassière, partit pour la croisade avec Richard Cœur de Lion, laissant sans aucun souci sa femme et sa fille Mathilde. Celle-ci avait une parente, Alix de Bonnemare, qui habitait le manoir de ce nom auprès de Radepont. Avec Alix demeurait son fils, Raoul, âgé de dix-huit ans. Les relations journalières des deux mères firent naître entre

les deux enfants un sentiment des plus vifs, et la dame de Cantelou étant venue à mourir, le châtelain de Bonnemare recueillit Mathilde. Cependant le baron de Cantelou revint à son manoir, en compagnie d'un chevalier qui lui avait sauvé la vie au prix d'un œil et d'une balafre qui l'avait horriblement défiguré. Il ne s'inquiéta nullement de sa fille et l'eût laissée au château de Bonnemare, si, après une visite à ce château, accompagné du chevalier borgne, ce dernier, frappé de la beauté de la jeune Mathilde, n'avait fait des ouvertures au baron et ne lui avait demandé la belle personne en mariage. La jeune fille mandée par son père résista à ses ordres, repoussa la demande du chevalier et après de longues résistances, fut enfermée dans le monastère de Fontaine-Guérard. Quant au chevalier, que ces résistances ennuyaient et qui préférait le vin et l'indépendance des mœurs, il quitta un beau matin le pays, laissant le baron tourmenter les hôtes des forêts, ses vassaux et sa fille.

« Raoul de Bonnemare, qui pensait toujours à Mathilde, et qui cherchait les moyens de la voir, put trouver une occasion de se rendre le baron de Cantelou favorable. Il vint à son secours dans une chasse et lui aussi lui sauva la vie en tuant un sanglier qui l'avait grièvement blessé. Le baron,

qui aurait dû être touché de son dévouement, n'y vit qu'une occasion d'appliquer l'une de ces idées bizarres qu'enfantait habituellement son esprit. Comme beaucoup de seigneurs à cette époque, il exigeait l'accomplissement de certaines formalités ou le paiement de certains droits de la part de ses vassaux à l'occasion de leur mariage ou de celui de leurs enfants. Ainsi, prescrivait-il, dit-on, aux uns de passer la première nuit de leurs noces perchés comme les oiseaux sur les branches d'un arbre, aux autres de se plonger deux heures dans les eaux glacées de l'Andelle, à ceux-ci de sauter à pieds joints par-dessus un bois de cerf, à ceux-là de s'atteler comme des animaux à une charrue. Quelque étranges que paraissent ces formalités et bien que leur souvenir ne repose que sur des traditions qui ont pu être altérées, elles n'ont cependant rien d'inadmissible, étant donné les mœurs du temps. On peut donc ajouter foi à la tradition qui veut que le seigneur de Cantelou n'ait accordé sa fille à Raoul de Bonnemare qu'au prix de l'accomplissement de l'épreuve singulière dont nous allons parler : il fit venir Raoul, et, lui montrant le pic escarpé de la côte appelée depuis *des deux amants* : « Mathilde sera ton épouse, lui dit-il, si tu peux la porter en courant depuis la base jusqu'au sommet. » Raoul accepte, et au jour

fixé, en présence de tous les vassaux de *Pont-Saint-Pierre* et autres lieux, il prend la jeune Mathilde en ses bras, poursuit sa course, atteint le sommet du mont mais tombe mort en arrivant. Mathilde, désolée, soulève à son tour le corps de Raoul et s'écrie : « Mon père, que l'union que vous avez permise s'accomplisse ! » Elle se précipite avec son fardeau du haut de la colline et vient se briser à ses pieds. Le seigneur de Cantelou, en proie au plus vif repentir, fonda le prieuré des *deux amants* et y prit l'habit de pénitent qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie. Les corps des deux victimes furent mis dans un tombeau, près du chœur de l'église de *Fontaine-Guérard*. On voyait encore ce tombeau avant la *Révolution*, recouvert d'une pierre où étaient réunies dans un seul écusson les armes des Bonnemare et des Cantelou. Le sceau du prieuré des *deux amants* porte *deux mains enlacées*. Du haut de la colline de ce nom, on jouit d'une vue immense et l'on cueille, le long de son escarpement, le *phyteuma orbicularis*, appelé aussi *herbe d'amour*. »

... Je risque un œil au-dessus du gros livre. Elle ne dort pas. Toujours hiératique dans sa tunique d'or, le visage grave, elle regarde *en dedans*, pour elle seule, une image de cette légende qu'elle modernise,

— Où c'est, la côte des deux amants, monsieur Hernault?

— Loin d'ici, chère madame, je ne peux pas vous y conduire avec ma petite jument grise, car elle n'a pas la puissance de vos quarante-chevaux.

— Bien. Je vais faire venir le chauffeur avec. Vous lui expliquerez les chemins. Je veux aller voir. Est-ce qu'il y a encore une maison?...

— Non seulement une maison, un château qui était à vendre avant la guerre, plein de beaux vieux meubles. Depuis, j'ignore... Voyons, Maud, enfant capricieuse, et votre palace? Vous n'allez pas le laisser en plan pour courir après un autre château, celui des *deux amants*? Je ne me rends pas très bien compte de la tête de votre mari quand vous lui donnerez l'adresse de cette nouvelle demeure.

— Mon mari me laisse maîtresse de moi pour tout et il me donne toujours l'argent que je demande. Elle ajoute d'un ton sec : C'est fait pour ça, nos maris.

Je riposte d'un ton non moins sec :

— Vous avez de la chance de ne pas être Française.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes un peu moins confiants, ici.

— Plus jaloux, voulez dire, et à quoi sert?...

En effet.

Jusqu'au déjeuner de midi, elle est vibrante, trépidante, toute à la joie de sa découverte : *un château des deux amants*. Et ce sont des questions à n'en plus finir. Si on y habitait, aurait-on le facteur, ses lettres, ses *magazines*, ses dépêches... Et aussi de la crème, des sauces au piment, des cigarettes à l'ambre, des chambres d'amis... etc...

Impatienté, je lui demande si elle oublie ma maison, mon humble ermitage, loin de ce prieuré célèbre, mais qu'elle voulait s'offrir aussi, je crois, il y a dix jours.

Elle vient à moi, du fond de la salle à manger, où elle se mirait dans une glace pour refaire son teint de fleur à la poudre et le pâlir aristocratiquement; elle met ses deux mains sur mes épaules, se haussant un peu pour placer ses yeux exactement dans les miens.

— Vous y serez très heureux avec moi. J'ai senti que mon cœur me le disait pendant la lecture. Ce sera un beau roman que le nôtre! Vous me porterez jusqu'au ciel, jusqu'à la mort, et nous serons les derniers maîtres du château, les derniers héros de la légende, nous serons les grands amants du monde moderne. Il faut des exemples

pour la vie qui se prépare. Je voulais, Marcel Hernault.

Je frissonne malgré l'enfantillage de ce transport lyrique. A qui s'adresse-t-elle, mon Dieu? Et qu'il ferait bon avoir trente ans pour oser plier ce beau corps de statue à un tout autre lyrisme, moins superficiel comme gymnastique cérébrale.

— Maud, faites attention! lui dis-je doucement. Vous allez encore me demander de vous embrasser!

Elle frappe dans ses mains, rieuse.

— Mauvais vieux garçon mal élevé, chère méchante chose, vous savez bien que je n'ai pas envie de ça, si oui, je le prendrai. Je ne veux que votre cœur, et ce qu'une femme veut...

Je glisse mon bras autour de sa taille et je la serre contre moi, tout en baisant sa main, très respectueusement.

— Mon délicieux petit garçon trop bien élevé, chère excellente chose, je me déclare votre esclave et il arrivera ce qui vous plaira. En attendant, nous allons nous rendre aux chantiers de la falaise, parce que le Vadrecar-entrepreneur doit y placer un échafaudage de plus. On pourrait peut-être l'en empêcher, hein? Pas de frais inutiles...

— Non, non. *Le temple des mouettes* aussi. Je

désire tant. Il faut tout et beaucoup dépenser pour la France, afin de donner de l'ouvrage à tous ceux qui ont faim.

Je pense à l'ouvrier cambrioleur, amateur de couvertures de voyage ! C'est plus fort que moi, j'ai l'amertume de ceux qui ont vécu, mais comme je donnerais tout ce qui me reste à vivre pour rafraîchir mon cœur dans l'eau de ses yeux, l'eau de la jouvence américaine !

Tout à coup, je la sens frémir dans mon bras. Une légère torsion de son buste le fait s'échapper de mon étreinte, elle a presque rougi et elle se sauve pour remonter à sa chambre.

Zélie nous regardait fixement dans l'ombre du vestibule. Elle était donc là ? Je l'avais vue sortir par la porte opposée !...

Je ne fais que des bêtises, ce matin. L'Américaine en or, sans pitié et sans pudeur, a-t-elle rencontré ce regard oblique de la petite idole domestique jetant des sorts pour défendre le foyer français... ou normand ?

— Zélie, dis-je à voix contenue en passant devant elle, tu as tort de prendre tout ça au tragique, et, en outre, je te défends d'écouter aux portes, selon ta déplorable habitude.

Elle laisse tomber, dédaigneuse :

— Oh ! je la crains pas... Elle parle trop et

vous, ça vous embête quand on parle... vous en avez bien trop à penser !

C'est net comme un coup de couteau... ça n'atteint pas le cœur, mais ça fait très mal.

Il est vrai que ce charabia extraordinaire, où il entre autant de verbiage de *magazine* que de sincère lyrisme, me donne un peu l'envie discourtoise de me moquer de Maud Clarddge ; pourtant, il y a le corps merveilleux, la fille à la fois sauvage et racée dont la chair fleurit bon les parfums rares, les soins journaliers poussés jusqu'aux raffinements invraisemblables. Il y a les ongles bombés, polis comme des agates, les cheveux pliés, depuis l'enfance, à la discipline d'une molle ondulation qui a fini par devenir naturelle, et les dessous fleuris, en pétales de soie, s'ovalisant autour d'elle comme s'ils la laissaient nue, en des calices qui l'enveloppent, cependant, la suivent dans tous ses mouvements, la faisant encore plus fleur, de rose et de lis pétrie.

Si je n'en deviens pas tout à fait fou, c'est, en effet, parce qu'elle parlera au moment psychologique et que je serai désarmé par son irrésistible jargon.

Devant la *bouchure*, la charrette anglaise nous attend. Maud me revient en jersey bleu saphir sur sa jupe blanche plissée. Son collier de tur-

quoises lui bat les genoux. Elle porte, sur le côté, un polo de petites plumes bleues où pointent des becs de colibris. Je l'aime mieux ainsi qu'avec sa robe d'or théâtrale. Nous nous asseyons l'un près de l'autre. *Magrise* part vivement, secouant sa clochette.

— Ami, m'ordonne Maud, conduisez-moi d'abord à Dieppe pour téléphoner au chauffeur.

— Ça dure toujours, la dernière fantaisie ?

— Oui, et puis je veux me promener un peu dans votre pays. Très bonne voiture, la mienne. Aucun accident.

Au fond, c'est une excellente idée, et, pour courir après *le château des deux amants*, que je sais être habité, nous pourrions nous évader de l'ombre de ma maison où il y a des yeux dans les murs.

A Dieppe, on se retourne sur nous. Dans les glaces des devantures, je me fais l'effet d'être en bonne fortune avec une de ces grues de haut vol qui ont tout de la femme du monde, excepté sa science des demi-teintes.

Maud aime les couleurs crues et sur les plages ça va. Sur un trottoir, c'est moins bien. Je rencontre un officier de marine qui me fait un petit geste d'intelligence, s'imaginant qu'il serait probablement indiscret de saluer.

Maud s'arrête, brusquement intéressée, devant

un étalage de poissonnerie et contemple un superbe homard qui remue lentement une de ses antennes comme le balancier d'une horloge qui va s'arrêter.

— Mon grand ami?... Et elle appuie sur mon bras avec une insistance câline, absolument voluptueuse.

— Quoi donc, ma petite amie?

— Je voudrais le homard.

— Ah! mon Dieu... Mais nous en avons mangé hier!

— Je vous en prie. Je veux le gros homard.

Je suis effrayé, positivement navré. Est-ce que Maud aurait une *envie*? Voilà une chose qui m'étonnerait; mais on ignore les surprises que peut vous réserver un corps charmant en révolte contre l'autorité conjugale.

Il n'y a donc pas à hésiter. J'achète le homard et je propose de revenir le chercher en voiture, ça se remarquera moins.

— Non, l'emporter tout de suite... sans le papier. Je ne veux pas qu'on l'enveloppe.

— Maud, vous perdez la tête! Cet animal-là est encore vivant. Vous voyez bien qu'il remue?

— Justement.

Et Maud, sans permettre qu'on lui enveloppe son homard, bête vraiment monstrueuse et qui

doit être coriace, le serre tendrement sur son jersey couleur de ciel des tropiques. De son pas le plus sportif, elle se dirige du côté des cales où se balancent des navires en partance. Là, devant un attroupement de gamins curieux, d'un geste royal elle lance le homard, toutes pattes furieuses hérissées, au beau milieu du flot qui ne l'a certainement pas vu naître. Ce sauvetage à l'envers déchaîne l'hilarité des témoins, naturellement, et je remarque deux escogriffes prêts à descendre une échelle de fer afin de remettre le sauvetage... à l'endroit. Quand nous remon-
tons en voiture, elle me murmure, dans le cou :

— Je pouvais pas qu'une bête souffre...

— Et vous en avez mangé hier !

Je ne trouve plus que cette phrase, tellement je suis abasourdi par la bizarre sensibilité de Maud.

— Oui, mais j'étais pas responsable. Celui-là m'a fait signe, quand j'ai passé. J'ai compris.

C'est exquis et ridicule. Il est clair que je ne peux pas encore la gronder. Je ne ferais plus que ça et j'aurais un rôle maussade, très peu dans mes cordes...

Le palace en démolition est, maintenant, complètement entouré de ses charpentes. Il disparaît sous une forêt de mâts et sur ce fond de houle émeraude, il prend, au coucher du soleil, l'appar-

rence d'un immense navire échoué. On ne peut plus entrer par la porte cochère, tout est effondré : les grilles, les murs des terrasses, jusqu'à l'escalier intérieur que l'on a remplacé par un escalier tournant en vis placé extérieurement et donnant accès aux chambres du haut. Nous y montons. Ça s'ébranle sous le pied et procure une petite inquiétude assez semblable au début du mal de mer.

Maud s'accroche à mon bras et sourit.

— Il me semble que je voyage en avion. C'est très amusant.

Je la porte sur les dernières marches et elle ne s'en offense pas.

— Vous me porterez ainsi sur la montagne des deux fiancés, dites ?

— Aussi loin que vous voudrez, en auto, bien entendu.

— Ne me serrez pas ainsi. C'est très mauvais pour le cœur.

— Le mien ou le vôtre !

— Comme ça plaisante inconvenablement, un Français. C'est jamais sérieux (puis elle consulte le plan étalé par Vadrecar). Me conseillez-vous les plafonds peints pour les loges des galeries ? Les gens d'ici disent que la mer est détruisant.

— Moi, je conseille... une petite piscine au

milieu du grand salon pour le bain des homards. Une jolie piscine remplie de coquillages et de plantes aromatiques, de piments rouges et de safran jaune, chauffée par en dessous, naturellement, pour que les pauvres animaux s'y trouvent... *confortable*, tout à fait à l'américaine.

— Vous êtes un méchant vieux garçon! Vous êtes cruel! Est-ce donc ainsi que vous parliez à la comtesse de Barantin? Et moi je suis plus belle, je mérite mieux.

J'ai complètement oublié ce que je pouvais dire à cette jolie personne, moins belle, oui, mais qui n'aurait jamais pensé à sauver un homard devant une centaine de pêcheurs. Sans la présence de monsieur son entrepreneur Vadrecar, nous ne cesserions pas de nous disputer. Heureusement ce gros homme, soufflant, suant, bouffi d'une suffisance exaspérante, nous sépare avec ses explications techniques. Il dit : mes équipes, mes hommes, mon bâtiment, mon terrain. Tout est à lui! C'est le bourdon du coche. On est étourdi par sa prestance de maître des huit heures! Maud lui tient tête parce qu'elle veut, de sa chambre, celle du milieu, voir la mer de tous les côtés, et il prétend que l'on doit se garer des vents du large ou ce ne sera pas tenable aux équinoxes :

— Faut biaiser, madame, faut ruser avec cette garce de mer, sans ça vous serez secouée jusque dans votre lit. On vous arrangera un lanterneau, sur le côté, des jolis verres de couleur!

— Oh! s'écrie Maud, indignée, pas de couleurs, une glace unie sans aucune chose dessus pour imiter son portrait, comme chez M. Hernault. Et elle ajoute avec une touchante conviction : je veux la voir même en dormant!

On n'en est point encore aux glaces unies, car tous les carreaux sont définitivement brisés dans l'établissement, mais il y a un pittoresque désordre tout autour qui fait songer à une ville mise à sac. Jadis c'était triste ; aujourd'hui, c'est désespéré. Les choses se hérissent à la façon des pattes du homard de ce matin. C'est un fouillis de ferraille, d'éclats de bois, de morceaux de verre et de persiennes qui évoquent aussi un maëlstrom sur lequel tourneraient les restes d'une escadre vaincue. On ne peut plus reconnaître les vieux matériaux des neufs, tout est recouvert de la même poussière de plâtre et de rouille. On s'attaque aux derniers soubassements qui formaient les anciennes cuisines de l'hôtel. C'est un monceau de ruines, toutes plus dégoûtantes les unes que les autres. Il y a de vieux fourneaux qui laissent échapper des torrents de suie grasse allant poisser

tout le monde sur la plage, à l'heure du bain. Et on retrouve des vieilles casseroles de cuivre pleines de vert-de-gris : « un trésor », déclare un vieux maçon, vu le prix du cuivre à l'heure actuelle.

La présence de la maîtresse de la future maison donne un entrain tout particulier aux hommes qui cognent dur sur cette malheureuse carcasse de casino, et un élan les soulève pour tout démolir, même inutilement, parce que c'est toujours excitant de taper ferme sur n'importe quoi devant une femme élégante, histoire de lui prouver qu'on a des biceps. Elle parle à tous ces gens, qu'elle ne connaît pas, comme si elle était sur le yacht de son mari, un jour de branle-bas général, et elle rit parce que le bas de sa jupe, ses souliers de peau blanche, sont noirs comme ayant trempé dans le bitume.

— Voyons, Maud, vous êtes enragée ! Est-ce que vous voulez prendre la pioche avec eux ?

— Vous avez vu, cher vieux garçon, ces ouvriers, ils aimeront l'étrangère parce qu'elle est une sœur d'âme pour eux. Je voudrais leur distribuer tous les brillants de mon collier. Cela ferait une chaîne d'eux à moi.

— Hum ! Ça me paraît déjà un peu risqué de leur distribuer le cidre bouché à discrétion. Vous allez trop fort, Maud : vous les griserez...

— Oh! que j'aimerais! Ils rêveraient tous de moi. Je voudrais avoir l'amour d'un peuple.

— Il y a leurs femmes! Tenez-vous à leur amour également, Maud?

Elle se retire, à regret, de ce milieu empesté de toutes les vénéneuses gangrènes des ruines et elle consent à aller respirer un air plus pur, là-haut, sur ce que nous appelons le *Camp de César*.

Chemin faisant, je lui montre la jolie villa *Marie-des-Roses*, très en retrait des falaises dangereuses, qui, au courant des siècles, doivent, peu à peu, s'abîmer dans les flots. Cette maison-là, entre mon *Ermitage* trop bas, et le palace trop près, est un juste milieu; une maison comme il faut, toute tapissée de frais feuillage, ayant une jolie vue de mer lointaine qui s'harmonise en un cadre de collines et de rochers la faisant *venir*, pour employer l'expression des peintres. Là tout est calme et beauté sereine; le jardin, en terrasse, s'étage comme des corbeilles de roses posées sur des consoles de marbre. Cela sent la paix parfumée des bonnes consciences.

— Ça, oui, c'est français! dis-je à Maud.

En passant, on se salue discrètement. Je connais un peu les voisins, les Lamarine, bourgeois paisibles, mais je les vois regarder, à la dérobée, la fille des gauchos qui les intéresse avec son

corsage rutilant, du bleu de ces beaux insectes des îles qu'on colle sous verre.

Et ils se demandent, amusés, si cette superbe libellule est... une demoiselle ou une dame? Les doux yeux noirs, veloutés, de M^{me} Lamarine ont un imperceptible haussement de sourcils, pendant que M. Lamarine cache, dans sa barbe, un sourire de grande indulgence.

Il est certain que mon Américaine ne tardera pas à révolutionner ce paisible Puys, grâce à ses équipes de démolisseurs et à ses fabuleux colliers, véritables miroirs aux alouettes.

Ah! je vais avoir une belle réputation, ici!

XIII

— Quel homme est-ce, votre chauffeur, chère madame ?

Je questionne Maud à ce sujet parce qu'il faut que je donne mes instructions à ce personnage pour qu'il puisse nous conduire au *château des deux amants*, ou à ce qui reste de l'ancien prieuré de ce nom.

Maud, ce matin, levée de bonne heure, trépide en costume absolument blanc, brodé de délicates arabesques argentées. Elle à l'air de porter la cuirasse de Brunehilde. Ses bas, détail savoureux, sont en valenciennes à jour, sur sa peau, ce qui sera bien pratique si l'on doit marcher en des sentiers ardu ; une toque de feutre blanc, enturbanné de tulle, lui fait un visage de rose rose dans le nid de mousse d'or de ses cheveux

et elle a tourné, autour de sa taille, deux anneaux de son collier en pierres de lune.

Nous déjeunons rapidement. C'est effarant ce qu'elle peut manger de tartines de beurre ! Le bébé américain fera bien de se peser en sortant de l'ermitage.

— Mon chauffeur ! c'est un pur sang des États, m'affirme-t-elle entre deux bouchées, *il a couru !* On me l'a recommandé dans l'agence où je l'ai pris pour la saison. Mon mari ne l'a pas encore essayé, mais il sera content de sa forme, et, cet hiver, je pourrai le garder pour venir ici, à cause du palace... Nous y viendrons ensemble, cher vieux garçon !

Par la fenêtre, j'examine l'homme taillé en hercule, les traits réguliers, couleur buisson d'écrevisses, ne laissant rien deviner de sa mentalité qui ressemble probablement à toutes les mentalités de chauffeur américain. Il s'appelle Forster et, malgré son teint, m'a l'air très « sec ».

— L'ennui, murmure Maud, c'est qu'il entend pas un mot de français.

Voilà qui est gênant pour moi qui parle assez mal l'anglais, surtout l'américain de Maud, langue sauvage remplie de syllabes gutturales. Penchés tous les deux sur la carte de la contrée, Forster et moi, nous finissons par échanger des

affirmations mimées on ne peut plus rassurantes. Cet homme est certainement d'une rare intelligence, car il m'entend avec les yeux. La complication du voyage est qu'arrivés au bas de la fameuse côte, il n'y a plus de route désignée sur la carte du pays; mais, moi, j'en connais une que l'on peut très bien grimper sans voiture si Maud y consent.

La limousine de M^{me} Clarddge est une superbe machine à carrosserie énorme, doublée d'une étoffe déplorablement claire qui la rend troublante comme une alcôve, laissant entr'apercevoir la blancheur du drap. Le colosse, à sa conduite intérieure, sera inquiétant, à peine séparé de nous par une glace à demi baissée au-dessus de laquelle Maud a la prétention de diriger la promenade en lui traduisant mes indications. Je le suppose en bois, ou en briques de son pays, et absolument détaché de l'aventure; pourtant je voudrais l'envoyer au diable! Combien je déplore de ne pas avoir appris à conduire! Qu'arrivera-t-il si Maud me témoigne son intention *de faire l'amitié* chemin faisant avec sa coutumière innocence de gestes? Il ne comprendra rien à ce lyrisme-là, sinon que mes cheveux sont un peu gris pour avoir l'honneur de le supporter.

J'ai laissé la petite Zélie endormie chez moi,

ayant pris toutes mes précautions pour qu'elle ne puisse pas servir le thé, ce matin, et je pense que la mère, sachant certainement où dort sa fille en ce moment, n'aura pas l'intempestive idée de la sonner pour qu'elle risque un esclandre du genre de celui d'hier : elle m'a cassé encore une théière et j'ai la faiblesse de tenir à mes porcelaines...

— Vous comprenez bien ? par la vallée de l'Andelle ! dis-je une dernière fois au colosse installé au volant rigide et sacerdotal qui acquiesce d'un énergique mouvement de tête.

Il fait un temps joli, ni trop chaud, ni trop frais, un de ces temps d'arrière-saison qui ont l'air de se moquer de vous en vous murmurant dans un petit vent aigre-doux : c'est le moment de se quitter, hein, les Parisiens ? Alors, on va fermer les écluses et désormais ce sera le calme, les beaux matins emplis de rosée et les beaux soirs de couchants vermeils... Canaille de climat maritime !

J'ai fait mettre, dans le porte-bouquet de Maud, les dernières roses blanches de mon jardin, ces follettes ébouriffées qui sautent le mur, du côté du chemin creux. Maud bavarde et me débite les pires phrases de son répertoire lyrique en trébuchant sur les locutions les plus vicieuses du monde. Je lui rappelle son chauffeur en lui désignant son large dos, mais elle rit :

— Lui? C'est une muraille! Il est comme sourd pour le français. Et puis, ajoute-t-elle dédaigneuse, je le paie pour conduire, pas pour écouter, mon ami *gris jeune!*

Ce matin, parce que j'ai mis un costume de drap moins sombre que d'habitude, elle m'appelle ainsi, ce qui me vexe un peu. Elle m'avoue que je lui fais l'effet d'un chien d'auto, d'une de ces grandes bêtes couleur de cendre de cigare, aux yeux de braise, à oreilles de loup, qui, pouvant forcer le lièvre à la course, ont réfléchi qu'il était quelquefois préférable de se faire traîner philosophiquement en contemplant les choses de haut. Il y a progrès! A son arrivée, elle me traitait *d'amour*, comme un chien de manchon, maintenant, elle m'accorde plus d'importance mais ne me respecte pas davantage, car elle se frotte à moi comme une chatte qui n'a pas peur des chiens.

Je suis calme, heureux, reposé, jouissant en dilettante de la volupté contenue de cette situation exquise... (Il est tout de même *rageant* de constater qu'ayant à ma portée la maîtresse merveilleuse, je m'entête à coucher avec la servante... les hommes sont de bizarres animaux!)

Jusqu'au déjeuner de midi cela se passe bien. Maud est toute à la joie de découvrir le merveilleux paysage s'encadrant dans les glaces très

nettes de l'auto comme autant d'inestimables Corot. La belle nature s'impose toujours aux gens intelligents. Elle trouve souvent des réflexions charmantes dans leur singulière naïveté.

Nous nous arrêtons dans une auberge, un peu avant la fameuse côte, une de ces *hostelleries* d'allure ancienne genre *Grand-Cerf* ou *Cœur-Volant*, ressemblant assez à celles dont il est question dans les œuvres du marquis de Foudras.

Nous mangeons sous une tonnelle, entourés de pigeons qui roucoulent, tout près d'un méandre de la Seine au calme de lac... on se croirait devant un miroir d'eau de Versailles.

— Qu'est-ce que vous voulez boire?

Maud ne connaît qu'un vin en France, comme toutes les étrangères venues chez nous pour se griser un peu : le champagne ! Celui qu'on nous tire d'un puits comme d'un immense seau à glace, est plus sucré que le mien, aussi ne prend-elle pas la précaution de placer un verre d'eau à côté de sa coupe. Il en résulte un montant de la conversation qui me tourmente à cause du raidillon qu'on doit, nous, monter à pied. Je regarde notre chauffeur déjeuner dans la salle à manger de l'hôtellerie, nous tournant toujours le dos, fidèle à sa conduite intérieure. Ma compagne est grise comme une petite pensionnaire qui sort de

pension pour la première fois avec son oncle, sinon son vieux cousin ! Les coudes sur la nappe, sa toque blanche tombée sur les épaules, la pointe de ses seins tendant son jersey de soie d'argent, elle m'explique, d'une voix noyée, qu'elle croit à la bonté du monde entier et à la solidarité des peuples.

— Mon ami *gris-jeune*, vous êtes juste amoureux de moi comme je rêve. Vous faites toutes mes fantaisies et votre bon cœur se fond dans ma main et puis vous savez si bien raconter les histoires ! Il faut aimer les pauvres.

J'ai déjà entendu dire une chose de ce calibre par un de mes amis, un jeune enseigne très toqué, qui, le lendemain, se flanquait une balle dans la tête parce qu'il ne pouvait pas payer ses dettes de jeu.

Quand nous remontons en auto, le chauffeur lui fait une réflexion en anglais ; elle répond étourdiment en français, alors, il reste au port d'armes, sa casquette à la main.

Elle réitère son explication, qu'elle ponctue d'un petit sifflement guttural très américain. Il a compris.

Dans l'alcôve parfumée de roses, ma jeune mariée pose son front sur mon épaule en m'assurant que c'est comme en mer, par temps de houle.

Je glisse mon bras autour de sa taille, parce que ça ne peut guère se voir du siège du chauffeur, et elle soupire :

— Je suis contente, mon ami *gris-jeune*, parce que vous ne serrez pas trop fort. Vous pouvez embrasser mon oreille sur le diamant, *j'écoute*.

J'embrasse l'oreille, les yeux fixés sur ce dos carré bouchant l'horizon, avec une folle appréhension de le voir se retourner, et elle me confie, généreusement, l'effet que cela lui produit :

— Moi, Marcel Hernault, j'aime les manières des hommes qui sont des chevaliers français. J'écrirai à mon mari : je ne couche plus parce que je suis sur le piédestal de l'amour, art nouveau. Je suis la liberté éclairant le monde. Je me trouve dans ses bras comme dans ceux de la victoire et puis je le vois plus beau avec ses doux cheveux de *chinchilla* qu'avec votre *brosse à rebours*. Voilà ! Il y a des choses qui permettent pas la discussion.

— En effet, chérie, seulement je crains quelques mouvements d'impatience de la part de... la *brosse à rebours*. Tous les hommes ne sont pas des philosophes ou des... dupes de la solidarité entre les peuples.

J'ai gagné le cou, la joue... si ce colosse ne bouge pas, j'aurai les lèvres. Il est certain que la

solidarité entre les peuples a fait un grand pas!...

Nous montons la côte en face de la colline, de la fameuse colline *des deux amants*, et, au point de vue indiqué sur la carte, notre ange gardien chauffeur s'arrête automatiquement sans daigner prendre les ordres. Je dénoue l'étreinte. Maud me rend un baiser inconscient et s'écrie :

— Oh! c'est un amour!

Elle parle du paysage...

Ce tournant est comme un large balcon suspendu sur l'espace immense et très sincèrement je redeviens, moi, conscient de la merveille... C'est la douce terre de France étendue à nos pieds, qui s'étale comme un tapis, alternant les bandes jaunes des guérets avec les velours verts des prairies. *Pont-Saint-Pierre, Amfreville-sous-Monts* égrènent leurs maisons grises ou blanches, modestes ou somptueuses, en petits dés à jouer sur la splendeur des vallonements, allant jusqu'à l'horizon bleuâtre comme une houle peu à peu mourant, rejoignant l'immobilité d'une mer infinie en charriant une écume de fleurs. La Seine se replie et se déplie sous les délicats bracelets de ses ponts. Enorme, avançant sur le flot miroitant de la plaine, en éperon d'un navire monstrueux, se dresse la *côte des deux amants*, déserte de la base au sommet, seulement tapissée

d'une herbe rare qui se fend, au milieu, comme une cicatrice, d'une raie crayeuse, ravin ou sentier la traversant en zig-zag d'éclair sur son flanc dénudé. Pas d'arbres, pas de rochers, une peau écailleuse et verte, celle du monstre tout nu. C'est en vain que nous cherchons les vestiges du fameux château *des deux amants*. On n'en aperçoit, d'ici, que la frondaison d'un parc, à peine un taillis, ou des ronces sourcilleuses, au-dessus de ce front désolé.

— Voici, madame, la côte célèbre par sa légende, dis-je respectueusement tourné vers elle que guette le chauffeur pour savoir si c'est bien ça.

Elle joint les mains, reprend toute sa dignité de grande dame en visite dans le salon français et s'écrie :

— Hourrah ! Marcel Hernault, vous êtes !

Puis elle m'accable de questions, jetées en coup de filet à papillons sur moi :

— Ce sentier blanc qui sépare la falaise en deux comme d'un coup d'ongle de géant, c'est celui-là ? Est-ce que le jeune homme qui portait la jeune fille l'avait à son cou ? Sur le dos ? Ah ! le pauvre chevalier ! Et le père, et les témoins du *pari*, étaient-ils en bas de la côte ou en haut ? J'ai envie de pleurer ! Mon ami gris-jeune ! C'était

si facile de leur tailler des petites marches comme on fait pour les glaciers de Chamonix!

— On ne pense pas à tout... et puis la légende n'existerait pas, chère Maud. Ce serait bien dommage, au moins pour votre serviteur.

Après quelques échanges de vues, avec le chauffeur, au sujet de ce chemin qui n'est pas indiqué sur la carte, nous remontons en voiture.

Maud est énervée, elle me livre ses mains qu'elle dégante en me suppliant de ne pas la serrer trop fort, parce que c'est mauvais pour le cœur. Et c'est étonnant comme cette femme peut conserver le sentiment des distances tout en laissant brûler les étapes. Ce qui me gêne le plus c'est qu'elle a confiance en moi. Une telle différence de race nous partage... que c'est comme pour le sentier de la côte en question, il faudrait y tailler des petites marches.

Ah! je m'en souviendrai de la côte *des deux amants!* Quelle histoire savoureuse, inédite... Pourvu, mon Dieu, qu'elle ne tourne pas trop brusquement!... Nous tournons dans un glissement rapide, les vallonnements en lacets et les falaises à pic : ainsi les pages d'un album qu'on feuillette et qui vous évente le visage de l'éventail de ses sites. C'est d'une fraîcheur et d'une violente beauté!...

Nous sommes tout à coup engloutis sous le mont, dont le vert nous surplombe, on voit qu'on ne voit plus rien.

Forster prononce quelques formules gutturales où il a l'air d'adjurer le terrible coteau de bien vouloir nous ouvrir une porte. On tourne, on retourne, on se détourne, enfin le fracas des pierailles nous annonce qu'on remonte, mais c'en est fini des bonnes routes. Celle-ci est dure, étroite, ravinée, elle ressemble à... un coupe-gorge et cela, en effet, coupe la gorge, en arrière, de la pente illustre pour faire un lacet strangulant la monstrueuse colline. J'arrête le chauffeur.

— Mon ami c'est inutile de continuer, je crois que nous devons descendre. Nous ferons le reste à pied.

Maud proteste :

— Oh! non! Je ne me sentais pas en forme à cause d'une tendresse de jambes.

Elle veut dire : *mollesse*. Je ris et je regarde le chauffeur qui ne bronche pas.

C'est égal, Maud n'est pas sportive pour un centime aujourd'hui. C'est le champagne de l'auberge! Il y en a pour à peine une heure, même pour des petits pieds en dentelles. Je ne veux ni la gronder ni la porter... Je sens que si je remonte en voiture, dans cette atmosphère de

chambre nuptiale, c'en est fini du chevalier français. Ce chauffeur n'entend rien, cependant il pourrait voir dans je ne sais quel jeu de glaces.

Maud discute. Le chauffeur mesure des yeux le premier tournant parcouru. Il y en a trois comme ça ; ce n'est pas la mer à boire, surtout pour un Américain.

Mon repos est à jamais fichu si nous remontons dans cette voiture, où le parfum des roses devient insupportable, se mélangeant à *l'origan* de Perse dont se sert Maud pour ses mouchoirs.

Ce chauffeur, innocent complice, je le veux croire, hausse les épaules et referme la portière sur nous.

L'honneur de sa limousine est engagé.

Et le mien, donc ?

C'est ahurissant de voir combien ces gens-là aiment à aller droit devant eux, surtout quand ils sont assis.

Je me retrouve, le bras encore passé à la taille de Maud.

Insensiblement, on s'élève et dès le premier tournant, sur un gouffre vert sombre dont on ne peut pas bien distinguer la profondeur, c'est le premier enchantement du vertige. Maud, ayant l'habitude des *gratte-ciel* de son pays, est enthousiasmée. Cela la soulève de plaisir (en même

temps que mon bras), de se sentir attirée par la légende comme un fol éphémère par la toute-puissance d'une flamme pure.

Il fut un siècle où deux pauvres enfants... Et voici le siècle où un vieux garçon étourdi... Mon Dieu comme ça monte, ce bel enchantement sent tout à coup le maléfice. Un bruit de ferraille s'échappe, maintenant, de la silencieuse voiture électrique. On dirait qu'elle patine, que parfois ses roues ne boivent pas l'obstacle facilement. Le chauffeur, ne pouvant plus se lancer sur une pente droite, est obligé de changer ses vitesses et il ralentit.

Je regarde par la petite glace du fond de la voiture.

— Chérie, c'est amusant. On se dirait dans le lanterneau de votre palace de Puys.

Elle se serre contre moi. Le tournant disparaît, c'est à présent un bois mystérieux, puis un second tournant de franchi. La côte est de plus en plus à pic et le chemin de plus en plus mauvais. Je vois les épaules du chauffeur s'abaisser, comme s'il se *rasait*, en animal prudent qui devine quelque chose, un danger... et brusquement, un coup de frein féroce, un craquement qui retentit jusqu'au cœur.

Ce qu'il a entrevu là-haut est bien la chose la

plus effrayante qui pouvait nous arriver... Nous nous sommes engagés comme des fous sur une route relativement possible pour une bonne machine mais pas pour deux se croisant en sens inverse !

Et ça nous arrive !

Nous sommes vis-à-vis d'une autre auto qui descend. On ne peut ni croiser, ni virer... On est comme coincés et les deux grosses bêtes ont l'air de se flairer dédaigneusement, ne voulant, ne pouvant ni l'une ni l'autre céder la place.

Maud a poussé un cri, un cri de son pays, un sifflement d'épouvante.

Machinalement, le chauffeur passe la main par la portière pour prévenir derrière lui.

Oh ! il peut être tranquille de ce côté. Personne ne le suit ! Il fallait être lui pour en venir là. Je me sens glacé d'une terreur sans nom. Le voilà, le tournant dangereux de notre histoire ! Et je ne pense plus à la situation amoureuse de la légende ni à la possibilité de s'en sortir honorablement.

Je regarde *l'homme d'en face !*

XIV

L'homme d'en face? Eh bien! C'est *l'essayeur*, dit *la terreur des routes*! C'est le chevalier casqué de cuir fauve, aux yeux d'insecte phénoménal, aux grosses lunettes noires, tête ronde, lisse, sans aucune autre humanité que celle que pourrait nous représenter le crâne d'un squelette. Campé sur sa bête apocalyptique, ses quatre roues nues écartées comme les crochets de pattes d'araignées subitement grossis quelques milliers de fois, il a l'air de faire corps avec elle par l'intermédiaire d'un suçoir qui plonge dans la poussière, cherchant à l'épuiser jusqu'au centre du globe. Il est toujours macabrement strié de gris et de noir, couleur d'encre et d'acier, luisant d'huile, et dès qu'il vole il vrombit terriblement. En passant près de vous il émet le bruit sec d'une soie qu'on déchire, puis il a disparu. S'il vous

piquait, vous ne le sauriez jamais puisque vous seriez mort !

Ils s'en vont par bans, les essayeurs, les joyeux insectes de la mort, et, au hasard, déposent leurs œufs qui sont des boulons, des chapeaux de roues, des morceaux de fer capables d'assommer un bœuf, à quatre-vingt-dix à l'heure. Les essayeurs ce sont les dragons de la route. Ils gardent des trésors qu'on leur confie : les châssis des futures voitures, mais ce n'est pas leur faute... et bien souvent, les châssis, eux, ne les gardent pas. A un passage dangereux, sur un pont en dos d'âne ou un cassis en entonnoir, ils sont lancés, toujours à quatre-vingt-dix à l'heure, et retombent en bouillie, en pluie rouge ; alors on dit qu'ils étaient des restes méconnaissables, parce qu'à l'usine celui-ci avait remplacé celui-là et qu'on finit par ignorer le véritable nom du défunt.

Les essayeurs, ce sont de braves gens. Ils ont l'ordre d'essayer de se casser les reins pour essayer leurs machines. Et ils rigolent ferme dans leur baquet, une caisse à savon de Marseille vissée par deux vis : « L'essentiel, vous comprenez, ce n'est pas la carrosserie... c'est la mécanique. »

Et le mécano part, toujours à quatre-vingt-dix à l'heure, dans ce monde-ci ou dans l'autre!...

L'homme d'en face demeure immobile, comme collé sur son trône de tôle couleur de rouille. On dirait qu'il est assis sur le couvercle d'un ancien cercueil de métal récemment exhumé ! La tête semble fabuleuse, ornée des traditionnelles lunettes d'un noir bleu de mouche à viande. Les deux bras, comme deux pinces de crabe, tiennent sa direction ou plutôt la continuent en deux poignées de fer bruni. Son châssis, relativement large, porte ce bonhomme comme un bouchon et maintenant il hoche en avant et en arrière, salue la galerie.

Pourquoi diable est-il monté là ? Pourquoi diable redescend-il ? Il n'en sait rien lui-même. On fait de l'escarpement, du rase-mottes, comme ils disent, les aviateurs, les frères supérieurs, enfin dépouillés de leur chrysalide terrestre. Et allez donc ! Tant que ça peut ! Parlez-moi d'une belle route en ravin desséché ! Si la rôti-soire ne casse pas là-dedans, c'est qu'il y a du bon !

Je devine ce que pense le petit gnome, gardien, aujourd'hui, d'un trésor plus mystérieux que celui de sa voiture : « Oh ! la la ! Une bagnole de luxe ! Non, mais des fois, ce serait-il pas une noce ? »

Le drame est muet. Personne, hélas ! ne songe à s'enquérir de l'entité du voisin, ni des lois du code de la route ! Il n'y a plus ni droite ni gauche.

Il n'y a rien que le flanc de la montagne, l'autre monstre impassible de ce côté-ci, et, de ce côté-là, le vide, le gouffre, cent mètres de vertige pour messieurs les voyageurs qui ne peuvent plus descendre de voiture. On est même prié de ne pas se pencher à la portière!

Le petit gnome trouve ça extrêmement rigolo. Il est habitué aux mauvaises rencontres. Sa tête indévissable ne lui tourne pas pour si peu.

Forster — mon regard inquiet le remarque seulement en allant de la tête du gnome à la sienne — sue des tempes... à grosses gouttes... parce que sa voiture, tout doucement, tout sagement, se met à reculer. Nous nous en allons en arrière et cela est écœurant, comme le premier mouvement du navire qui abandonne l'estacade ou la terre ferme. Et pourquoi ferait-il autre chose que reculer? En bonne justice, il ne peut pas forcer l'autre à remonter la pente, alors il est plus simple de redescendre et je ne vois guère l'occasion de se mettre en nage...

Forster dit, d'une étrange voix que je ne reconnais pas, une phrase gutturale à Maud et Maud se jette à mon épaule, m'entrant ses ongles dans le bras :

— Il dit! Il dit... ah!...

— Que dit-il, mon cher amour? Pourquoi êtes-

vous si bouleversée? Il fait ce qu'il doit faire... il recule avec prudence.

— Il dit que les freins ne fonctionnent plus et qu'il ne peut plus s'arrêter.

— Fichtre!

Je pensais justement à descendre par le côté le moins dangereux pour nous enfuir à pied de cette impasse, mais l'homme d'en face en a décidé autrement. Puisque nous pouvons reculer, lui, il avance, maître de sa direction et freinant comme un ange! C'est de plus en plus rigolo, à son avis, pour les gens de la noce!

Maud se met à crier. L'ivresse du champagne, si légère et si capiteuse, au moins pour moi, se dissipe en une série de petits hurlements de chatte qu'on égorge. Elle m'étreint, me paralyse les bras, en regardant en arrière. Il est de toute évidence que nous allons à une mort certaine, car un chauffeur, si maître de son sang-froid qu'il puisse être, d'Amérique ou d'ailleurs, ne pourra jamais tenir sa direction dans la ligne voulue lorsqu'il arrivera au tournant. Il ne saura pas où son arrière-train porte et même s'il porte sur la route. C'est une perspective horrible. Je comprends les gouttes de sueur aux tempes.

— Tais-toi, ma chérie! dis-je en pressant passionnément la jeune femme contre moi. Voici

l'heure de te montrer bellement courageuse. Ne crie pas ! Ne trouble pas ce malheureux garçon qui tient notre vie entre ses mains. La peur ne sert à rien, jamais. Elle empêche d'y voir clair et de saisir l'occasion d'enrayer le mal, quand elle se présente.

J'embrasse éperdument la belle bouche rouge qui pâlit en râlant. Je suis fou de rage et d'amour... car le chauffeur a autre chose à faire, vraiment, que nous regarder.

Et l'allure de la voiture s'accélère. On perçoit comme un bruit insolite de ferrailles qui se délivrent de toute contrainte.

Les épaules basses, cramponné à son volant, Forster semble porter toute la machine dans ses mains et elle lui échappe de plus en plus. On le sent. L'homme d'en face, par pitié ou par précaution, freine de plus en plus, lui, ayant la généreuse pensée de ne pas nous tomber dessus ; mais c'est tout de même bien lui qui nous pousse aux abîmes, inexorablement.

Ce que je dis là est idiot, car il ne pourrait pas retenir deux voitures sur la pente et encore moins la nôtre que la sienne, puisque la nôtre n'a plus de frein. Il m'est très douloureux d'entendre Maud gémir comme cela, je l'aurais crue plus *sportive*. Je m'imagine que, sans le champagne, elle aurait été

plus résignée. La voilà qui me rend mes baisers et me mord, littéralement.

— Marcel Hernault, crie-t-elle, sauve-moi, je t'aime, au secours ! Je ne veux pas mourir...

Et elle entrecoupe ses folles supplications françaises d'interjections anglaises qui, très sûrement, édifient le chauffeur sur ses différents états d'âme.

Je me souviens que j'ai failli deux fois me noyer et que j'ai vu, au front, sauter une toiture de ferme dans les airs où elle y plana pour ainsi dire quelques secondes, mais, vraiment, non, je n'ai jamais eu cette affreuse sensation d'une poigne qui vous tire en arrière, impérieuse et puissante, vous insinuant une obéissance passive, un laisser-aller général de toutes vos facultés. Ici, c'est la mort en la fuite, le lâcher-pied abominable contre lequel on ne peut rien que s'enfouir de plus en plus dans l'anéantissement final.

Sauter à droite ? C'est le flanc uni de la montagne où on ne peut s'accrocher à rien !

Sauter à gauche ? C'est le vide, le gouffre à pic ! A chaque tour de roues, un cahot et à chaque fois je me dis : « Allons, ça y est ! La pauvre jolie rose blonde ne sera plus tout à l'heure qu'un tas de chair sanglante en bas de la funeste côte. » Je ne crois pas en Dieu, mais je ne suis pas loin de songer que *les deux amants* protégés par le grand

démon de l'amour, nous punissent d'avoir voulu profaner leur souvenir par notre curiosité malsaine.

Le tournant! Le tournant! Je sens la voiture qui dévie. Forster vire le plus à la corde qu'il peut contre le rocher, racle le flanc dur de la montagne en tordant un garde-boue... mais, sa roue d'arrière, où est-elle? Un choc, un cahot plus violent que les autres m'annoncent qu'elle a sauté le coin dans le vide. La voiture penche un peu, puis se redresse.

Sauvés pour ce tournant-ci! Malheureusement, la voiture, comme délivrée elle-même d'une angoisse, va plus vite, et Maud pousse un cri plus aigu.

Alors, du chauffeur courbé sur sa direction, j'entends monter, ou mieux gronder ces paroles, comme on entend gronder la foudre en se bouchant les oreilles :

— Mais, nom de Dieu, empêchez donc la patronne de gueuler! Si on est foutu, on le saura bien assez tôt.

Et ce avec le plus pur accent de Montmartre! Maud se tait, car elle vient de s'évanouir en recevant ces paroles en pleine face.

Non seulement son chauffeur entend le français, mais encore il le parle... et comment!...

Une réaction salubre s'opère chez moi. Je n'ai plus du tout envie d'embrasser personne. Je regarde l'homme d'en face, le gardien du trésor qui nous chasse du paradis, le dragon mystérieux envoyé à notre rencontre par le génie de la montagne.

— Monsieur, lui dis-je d'une voix aussi respectueuse que possible, il y a ici une jeune femme qui a peur, est-ce que vous ne pourriez pas la prendre avec vous? Je vous en serais bien reconnaissant.

Le gnome ne bronche pas. Dans le tapage infernal des moteurs renâclant sur le travail qu'on leur demande, a-t-il seulement entendu?

Notre chauffeur, personnel, souffle, féroce :

— Pas l'heure des politesses! Chacun pour soi. Le copain en a d'ailleurs plein les bras comme moi-même. Ce n'est pas le poids d'une poule qui rétablirait les différences.

Dédaigneux de relever le qualificatif, je dis, en serrant les dents :

— C'est que je suis Français, moi! Il me semble naturel de sauver la femme. Après, on se débrouillera.

— Couchez-la sur la banquette du fond et empilez les coussins dessus. Y a que ça à faire! Si vous croyez que je m'amuse!

— A quoi puis-je vous aider ? Si je descendais sur le marchepied pour essayer de caler la voiture ?

— Vous êtes pas louf ? Avec quoi ? Avec votre ruban ? Penchez-vous pour veiller au second tournant, c'est là qu'on va y sauter ! Ah ! tonnerre, ce que je voudrais être dans une rue de Panam !

En me le figurant avec d'autres poncifs, moi aussi !

... Et il se passe une chose que je renonce à comprendre : la voiture, à ce tournant-là, s'engage tout entière dans le vide... et se met à rouler à toute vitesse, en arrière, sur une pente tout unie, sans un cahot, sans une secousse, et après cette course folle, ce déraillement à l'envers, elle se retrouve, les quatre roues d'aplomb, sur la route d'Amfreville !...

Nous ne sommes pas morts. La voiture, par exemple, a sa direction cassée ; Forster, un coup de volant dans la poitrine relativement bénin. Moi, rien. Seulement Maud est furieuse d'avoir été à moitié étouffée sous les coussins. Elle en sort toute rouge, les yeux égarés... Quant au gnome, il a disparu. Non ! Le voilà tout là-haut qui tourne à plein gaz ; il tourne, là-haut, comme un oiseau planerait.

Il y a un moment d'émotion. J'offre un cigare au chauffeur qui sourit. On se serre la main à l'américaine et on s'efforce de rire tout à fait.

On laisse la voiture à la garde de Forster qui se logera dans la petite auberge voisine d'où sont accourus des tas de gens de très bonne volonté.

Maud est si révoltée que je la ramène tout doucement vers la gare la plus proche. La marche lui rendra son équilibre mental, fera jouer ses muscles endoloris par la secousse morale surtout. Je tiens son bras bien serré sous le mien et j'unis sa main glacée à la mienne brûlante :

— Ma chérie, nous ne verrons pas *le château des deux amants* aujourd'hui. Ce sera pour une autre fois. Nous n'en étions pas bien loin, cependant.

— Oh ! Marcel Hernault, sanglote-t-elle, je suis perdue, je n'ai plus de forces ! Mon mari va tout connaître... et il croira que je l'ai trompé. Ah ! ces affreux domestiques... ce chauffeur est un... voyeur.

Elle veut dire *voyou* ; mais, dans le cas qui nous occupe, le mot est aussi juste.

Sur la route, des moutons trottent, nez bas, dans la poussière et un grand chien les range, à notre passage, comme s'il les comptait. Des

oiseaux chantent près d'une petite rivière, avant de s'endormir et le soleil, très loin, prend le ton d'une orange ruisselant sur une nappe rose. L'air a la saveur délicieuse de la vie retrouvée, si calme et si placidement ordinaire, mais si voluptueuse au fond.

Elle remet sa tête sur mon épaule.

— Voulez-vous m'épouser, Marcel Hernault ? Ce sera moins impropre que si mon mari vous croit mon amant.

— Vous voulez dire moins ridicule ? Non, petite Maud extravagante et peureuse. Je ne veux pas vous épouser parce que vous êtes trop jeune, trop belle, surtout trop capricieuse. On a fait un essai loyal, je m'en contente parce que j'espère que ce sera mieux quand nous retournerons là-haut, sans voiture.

Silence. Elle tremble.

Nous entrons dans une petite gare déserte. Je prends nos billets pour Dieppe.

Cela sent la vie bourgeoise après ces péripéties de drame. Nous revenons chez nous comme deux époux qui se sont cruellement disputés et qui découvrent que la paix a du bon. Nous montons dans le train. Sa toilette blanche, un peu fripée, évoque une mariée en rupture d'église.

Assoupie près de moi, elle n'ose pas s'en-

dormir tout à fait et elle murmure, d'une voix ingénue :

— Est-ce que vous ne pouviez pas tuer ce chauffeur, dites ? Il serait mort de l'accident et ça arrangeait tout !

XV

Comment sortir de cette impasse?... Maud, elle, est sortie de chez moi déclarant qu'elle y courait un grand danger. Tout son aplomb de *cow-boy* a disparu. Elle est allée s'installer, en camp-volant, chez elle, c'est-à-dire dans le palace démoli. « Ces hôtels de province sont si inconfortables », disait-elle en arrivant à l'Ermitage. Et elle a trouvé, je ne sais pourquoi, que ma chaumière, même doublée d'un cœur, ne lui paraissait pas sûre.

J'ai de la peine de cette fugue, car je ne pense pas avoir démérité ! Je n'ai péché ni en paroles ni en actions. Je n'ai pas menti, je n'ai pas omis. J'ai fait tout ce qu'elle a voulu, mais il est évident que je n'ai pas tué le chauffeur. Je crois que la déception vient de là. Il ne faut jamais être le témoin d'un affront, parce que celui qui en fut la victime finit par confondre le témoin avec le cou-

droit à disposer de son âme (puisqu'elle appelle ça ainsi) et elle prêche la croisade pour la réhabilitation du sentiment pur en face de la contrainte par corps. On s'y perd... au moins quand ça manque de champagne ! C'est une variété double de la flore féministe ! J'ai étudié souvent cette curieuse anomalie des femmes cultivées qui consiste à vouloir égaler le mâle, et j'ai toujours conclu à leur impossibilité de le faire sans même m'occuper de la petite différence, quantité négligeable devant leur furieuse suprématie d'imagination ; mais où je ne peux plus garder mon sérieux, maintenant, c'est quand Maud déclare que les couples bien assortis pourront vivre un jour, sans échanger autre chose que des vues sur la solidarité des peuples. Toutes les femmes ont des sens, et des sens beaucoup plus développés que les nôtres, même (j'allais dire *surtout*) celles qui n'en ont pas ! Je pense que la première féministe, en liberté amoureuse, eut la simple idée de prendre le dessus après avoir eu trop longtemps le dessous, histoire d'arriver au même résultat, et si je dois des excuses aux femmes honnêtes pour ce raisonnement qui a un peu l'air d'une carte transparente, il est pourtant la juste appréciation d'un cas pathologique absolument ridicule. Et elles ont toutes accouché de leur petit monstre

moral : les unes réformant le mariage par l'adultère, les autres s'occupant de détrôner l'homme dans les emplois administratifs et les troisièmes, les moins dangereuses, multipliant dans les *nursery* les occasions de ne pas faire leurs enfants *par les moyens du bord*, en style de marine. La guerre, en diminuant les possibilités mâles, a doublé, triplé les possibilités femelles. C'est une armée de nouveaux ennemis qui se lève contre nous et qui empoisonnera l'amour dans ses fontaines scellées. Moi j'ai découvert l'hypocrisie du mot, mais elles finiront par décréter l'inutilité du geste, entre gens très intelligents. Alors je ne sais pas très bien ce qui va nous rester... sinon le champagne!

Maud est une amoureuse froissée.

Moi je suis un amant qui sait son métier d'amant. On pourrait parfaitement s'entendre à demi-mot, cependant, pas devant monsieur le maire, pour que je lui surprenne un sourire de coin... parce que la mariée serait trop belle pour mon âge.

Zélie m'a dit, un soir, avec la plus sincère des naïvetés :

— Je comprends pourquoi les journaux disent que vous êtes un homme de science.

Or Maud m'a demandé, un matin :

— Pourquoi n'irions-nous pas vivre au *château des deux amants*?

Cela revient au même. Ce que les femmes prisent le plus dans un homme de n'importe quel âge c'est ce qu'il peut leur apprendre; seulement, il faut pouvoir les quitter, pardon, les laisser partir, dès qu'elles en savent aussi long que vous.

Zélie préfère l'odeur de la verveine à celle de la pipe ou du crabe.

Maud a la terreur des maternités qui déforment... tout cela ce sont des appréciations passagères, point des vocations inaltérables.

J'ai connu, quelques instants, une fille qui entre deux cigarettes prenait le *miché* sérieux à témoin de l'injustice du sort qui l'avait conduite à jeter son premier fœtus dans les latrines. Elle m'attendrissait beaucoup plus que la suffragette de Londres déclarant qu'on devrait châtrer toute personne du sexe différent coupable de séduction.

Je n'aime pas que la sœur inférieure se montre agressive parce que, si elle est la plus forte, elle n'a pas besoin de moi et *je ne paie plus*, ni en argent, ni en nature. Qu'elles s'arrangent!

Maud est une belle statue qui cherche son animateur et le veut soumis, de tout repos, d'un

rang social qui la flatte dans ses instincts de sauvage tout récemment acquise à la civilisation. Elle a une peur bleue du jeune homme parce qu'elle pense que ce serait la même chose qu'avec son mari, et, qui sait, si ayant aimé son époux d'un premier amour de vierge, elle ne désire pas lui conserver une sorte de fidélité idéale, consistant à ne le tromper que légitimement. Maud y va peut-être franc jeu, car elle est bien moins rusée que ma petite Normande parce que moins opprimée par le joug social. Cependant, elle ne consent pas à perdre la face devant son chauffeur. Elle m'a dit, et je lui ai répondu, tout autant de choses qu'il en faut pour compromettre une femme du meilleur monde dans cette fatale excursion *au château des deux amants*, et voilà la pudeur qui remonte, cette vieille entremetteuse de l'amour, ce spécial aphrodisiaque inventé par la nature aux abois afin d'indiquer au cruel chasseur que l'heure de l'hallali a sonné.

Non, je ne peux ni ne dois retenir chez moi une femme qui s'en va parce qu'elle n'y dort plus tranquille. Au moins elle l'avoue (comme elle a tort ! Je n'en abuserai pas). Mais alors qu'est-ce que ça peut bien lui faire que son mari le sache ou ne le sache pas, puisqu'elle a eu l'impunité avec sa permission ? Ce n'est pas une nuit de plus

ou de moins qui diminuera *ses chances*, au mari, comme ils disent aux États?...

Et moi qui n'aurais pas demandé mieux que de la voir partir, il y a huit jours, je me dépite parce que... je n'ai pas tué le chauffeur!

Ah! tuer le chauffeur à propos, tout est là!

Son installation de fortune au palace en démolition lui a coûté très cher, et à moi aussi, naturellement. On a entassé dans la seule chambre disponible, celle à laquelle on monte par un escalier branlant, en spirale, tout ce qui peut être utile, et surtout inutile, à l'existence d'une capricieuse en villégiature. Maud y a donc un lit de cuivre de trois mètres de large, dernier système de tendeur perfectionné, une commode de bois des îles, un chiffonnier Louis XV et une quantité innombrable de coussins multicolores jetés sur un tapis d'orient de tons trop neufs. Son cabinet de toilette est pris sur la galerie vitrée, la fameuse galerie d'où l'on verra la mer sous tous les aspects, mais dont on n'a encore vitré que ce coin-là. C'est du camping, du plein vent, moi je ne pourrais pas y dormir une heure avec le mugissement des marées et des rafales. J'ai envoyé pour arranger certains angles un peu nus, mon *bouddha* aux yeux d'émeraude, des soieries japonaises et pas mal de porcelaines pour y faire la dînette. Elle a

engagé, en outre, deux domestiques de Dieppe, un couple de gens craintifs, de physionomie naturellement ahurie, lesquels gens de Dieppe témoignent d'une aversion malade pour les rats parce que les sous-sols du palace sont peuplés de ces animaux qu'on dérange à coups de marteau et qui en deviennent féroces. Angélique, ma cuisinière, a voulu présider aux ultimes rangements ; elle tient à garder l'estime d'une hôtesse dont les pourboires sont fabuleux.

— La pauvre dame, m'a-t-elle dit confidentiellement, elle a certainement son araignée et ce n'était pas prudent de la loger chez vous, mais c'est pas une raison pour la laisser sans surveillance.

La surveillance d'Angélique est du reste de tout repos, étant donné celle qu'elle a l'habitude d'exercer sur sa fille ! Quant au père Filoy, il apporte des fleurs et les plante à même les parquets en tassant la mousse, puis il verse de l'eau :

— Ça n'a pas l'air de l'inquiéter beaucoup qu'on tue ses plafonds. Vous pensez si ça coule en dessous, à cause de l'arrosage !

Et la vie des gens ne l'inquiète pas davantage, bon père Phi-Phi.

Par exemple ma *cow-boy* daigne manger chez moi, à déjeuner, parce qu'elle aime la cuisine à la crème. Elle ne veut pas dîner et se fait conduire

à Dieppe dans la petite charrette que je lui ai prêtée, malheureusement, car son domestique est en train de me gâter la bouche de ma jument.

— Pourquoi déjeuner et pas dîner?...

— Parce que je ne veux pas m'attarder, le soir, dans les chemins : j'ai peur.

— Même quand je vous sers de garde de corps?

— Surtout.

Je commence à devenir nerveux. Plus moyen de travailler, plus moyen de m'absenter. Aucune liberté ni d'un côté ni de l'autre. Octobre s'avance, les feuilles tombent sous un petit vent mou qui les pourrit en les luttinant. Je ne livrerai pas ma copie à la *France légendaire*, mon second chapitre sur le prieuré. Je suis fort contrarié, mais... mais... la nuque de Maud, sous ces frisons dorés, la caresse de cette peau de blonde si étrangement réservée dans l'abandon qu'elle fait de toute sa personne, répétant :

— Finissez donc, vilain vieux garçon ! Je n'aime pas qu'on m'embrasse comme un mari.

— Alors comme un amant ? Donnez-moi vos lèvres !

Elle réfléchit, secoue la tête et réplique :

— Il n'y a pas de communion d'âme entre nous.

J'ai proposé de retourner au château de là-bas et cette fois de grimper, à pied, ce calvaire de

l'amour, pensant que la *communion* pourrait y avoir lieu; elle ne veut plus entendre parler de cette promenade.

— Maud, si vous voulez entrer d'abord au *château des deux amants* (qui n'étaient que des fiancés), je vous épouserai ensuite.

Ce que je dis là n'est pas plus qu'une plaisanterie galante, car le mariage avec cette folle me ferait l'effet d'un cauchemar encore plus terrible que la marche en arrière, marche nuptiale d'un genre tout particulier m'ayant laissé le goût du baiser mortel; pourtant je commence à comprendre que pour avoir quelque chose de très beau, il faut y mettre le prix.

— Non! je veux pas deux maris à la fois, l'un pour le plaisir et l'autre pour l'honneur. Si on est des loyaux compagnons, il faut pas trahir avant. Je n'ai pas confiance. Vous pensez tout le temps à me prendre l'orgueil. Je veux rester libre de ne rien donner sans vous avoir vaincu. Une alliance, en guerre, c'est pas des caresses!

— On s'en est aperçu, en effet, chère madame, à la conférence de la Société des nations!... Comme un Français bien averti en vaut deux, si j'ose prétendre à l'union sacrée, c'est que je veux qu'on me permette de faire mes preuves. Je vous ai entendu dire qu'on devrait s'éprouver avant...

— Vous êtes mal convenable ! Un chevalier porte les couleurs qu'on lui impose et il fait les tours de force qu'on lui demande. On m'a trompée une fois, oui ; je veux éprouver le second amour pour qu'il dure davantage. Marcel Hernault, vous m'aimez pas du tout. C'est moi qui vous aime... convenablement.

Et elle me parle de la victoire de Samothrace qui a des ailes et pas de bouche pour embrasser les héros. Son amour est ainsi. (Sans tête ?)

J'ai failli lui répondre par une grossièreté qui, certainement, n'aurait pas arrangé les choses. Ah ! la folie de ces femmes au sujet de leur amour éthéré ? C'est comme la couleur du caméléon, ça change à chaque mouvement de violence : colère ou orgueil ! Mais le plaisir, la volupté, c'est impérieusement de la même couleur que notre chair et on ne se trompe jamais quand on cherche à assortir l'autre chair à la sienne. Mon Dieu, que tous ces discours sont inutiles ! Quand elle aura un peu plus d'années, comme elle comprendra qu'il est toujours irréparable de perdre un seul instant de joie charnelle et de passer, sans le voir, à côté de son maître. Et qu'importe le serpent pourvu qu'on ait le frisson de la faute.

En désespoir de cause, je lui propose d'aller nous promener moins loin.

— Voulez-vous que nous allions visiter le cimetière de Varangeville, ma chérie? Entre le palace américain que vous habitez qui est la carte forcée, le neuf de cœur et le trop chimérique château *des deux amants* où vous ne voulez plus aller, il y a peut-être place pour un soupir sur la fragilité des choses humaines! *Magrise* nous y conduira et à ciel ouvert, sans chauffeur intempestif.

Elle accepte, avec une moue :

— C'est pour choisir notre tombeau?

— Il est certain que si vous permettez qu'on nous couche ensemble dans le même cercueil, chère Maud, tout le plaisir sera pour moi. J'ai déjà connu ce genre de récréation avec une dame célèbre qui n'avait pas l'habitude de donner pourtant sa part... *aux vers*, malgré son tempérament de grande tragédienne.

Maud me met la main, sa main ambrée, sur les lèvres.

— Tais-toi, mauvais vieux garçon! Français léger! Gâcheur de gloire!...

Elle a bien dit ça. (Elle y croit, elle, à la gloire!) Et je suis humilié par son esprit de solidarité entre les peuples, lequel, cette fois, n'est pas en défaut.

Tout de même, Maud m'a tutoyé... sensation délicieuse...

Et Maud a un peu peur de moi : la crainte est le commencement de la divine sagesse.

Nous partons pour le cimetière de Varangeville où nous allons, je l'espère, porter chacun en terre nos démons particuliers.

XVI

La petite église trapue a l'air, au milieu de ses tombes, d'une grosse couveuse grise qui garde ses œufs et ses œufs ce sont les crânes blancs des morts !

Ils seront éclos au jugement dernier, leur âme reviendra leur restituer les mouvements de l'allégresse, ils chanteront le joyeux chant de la résurrection. En attendant, elle est silencieuse, recueillie, loin de toute humanité. Elle écoute le bruit des vagues qui la bercent en lui disant de prendre patience : tout arrive quand on a la foi. Autour de ce refuge des pauvres défunts c'est grand et petit, le large, le cerclant de sa fluidité, se pose dessus comme ces cylindres de verre protégeant les bouquets de noces ou les pendules, en province. Rien que la mort et l'infini... si, encore une rose d'automne, très jolie, la dernière

d'une branche qui festonne le deuil d'une grille noire. Je tente de la cueillir pour l'offrir à ma compagne qui refuse d'un geste très digne :

— Il ne faut pas voler un mort.

Étrange héroïne de roman, qui aurait trouvé naturel de me faire tuer un brave chauffeur coupable de m'avoir vu l'embrasser !

Nous sortons de ce cimetière pour nous asseoir dans la falaise, en dessous, verte comme un fauteuil de velours, et elle parle gravement, religieusement :

— Marcel Hernault, je ne vous quitterai que pour le grand voyage ! (Couché sur sa robe, le front appuyé à sa hanche que je devine jolie et ferme, j'ai l'envie de me boucher les oreilles. Si elle recommence... elle va rompre le charme de cette heure adorable. Mon Dieu ! Pourquoi une femme cultivée ne peut-elle comprendre que si un beau corps veut communier avec l'infini ce n'est qu'en faisant partie du silence et que pour que nous lui donnions la préférence, il faut que nous le sachions la statue de la beauté.) Marcel, méchant vieux garçon, je n'ai plus le courage de chercher votre cœur parce que vous n'en avez pas. (Elle hésite.) Vous, vous êtes un *libertaire*. (Un libertin ?) Vous ne prenez pas soin de ma réputation et vous finirez par me rendre

abandonnée de moi-même. (Ça c'est gentil !) Laissez-moi les mains. Je n'ai que trop aimé vos tromperies de vieux mauvais sujet *volatil*. (Volage ?) Oui, vous êtes ou trop vieux ou trop jeune encore pour mon cœur de fille colère. Vous me dites des choses tendres que j'aimerais manger, (Goûter ?) si vos yeux ne les faisaient pas détestables et si vilaines. A qui se plaindre, je suis triste !... et sûre que vous me tromperiez si j'étais votre amie... absolument. Oui, vous me tromperiez, comme un jeune homme.

— Amie imparfaitement délicieuse, vous exagérez ! Si je vous trompais je ne vous le dirais pas.

— Alors, vous me trompez chaque fois que vous gardez le silence, Marcel Hernault ?

La riposte est naïvement émouvante. Je baise ses doigts avec ferveur.

— Maud, soyons amis jusqu'à la douceur de ne pas nous blesser, au moins ! Pourquoi employez-vous le système des conditions, ce marchandage moral tellement immoral : ça et pas ça, tout ou rien. Ah ! ce tourment que vous vous donnez pour vous refuser à vous-même le droit à la liberté entière, vous qui prêchez si bien la croisade contre les esclaves du devoir conjugal. Je finirai par croire qu'il est nécessaire de vous violer. Or, je n'aime pas du tout ce genre d'exercice qui ne

convient pas à mon esprit, très rassis. Voyons, soyez franche, madame, avouez que je ne vous déplais pas ?

Elle a son jersey bleu de ciel et se perd avec lui dans le ton azuré de la mer qui lui sert de cadre. Je m'aperçois, justement à cause du reflet céleste, qu'elle est plus pâle que d'habitude, quoique sans poudre illusion. Cette femme ne dort plus de son bon sommeil d'enfant sage.

— Maud, reposez-vous bien, là-bas, dans votre grande baraque à demi écroulée ? Il y a le bruit des vagues ou celui des rats ! Vos domestiques, au rez-de-chaussée, où ils couchent, racontent que c'est un sabbat infernal. Cela m'inquiète de vous savoir si seule. Voulez-vous que nous retournions à Paris tous les deux ? J'y ai un très confortable petit logis où nous serions tellement loin de la vie héroïque. Ah ! Maud, la fantaisie d'un geste libre et que je veux élégant ne vaut-il pas toutes vos théories sur l'union des âmes.

— Vous ne me méritez pas, Marcel Hernault. Mon destin c'est de faire faire de grandes choses aux hommes. Ils me l'ont tous dit, ceux qui m'ont vraiment aimée.

— Vous voulez entendre par là de grandes folies ?

— Il n'y a de grandes choses qu'au-dessus de

l'humanité ordinaire. Il faut être courageux, au-dessus du monde, pour le dominer. Vous donneriez quoi pour m'avoir, vous ?

— Mais... moi-même, madame !

Ma réponse est partie avec l'insolence qui remplace, chez moi, la jeunesse, cette fatuité naturelle de celui qui sait et qui peut, laquelle fatuité je n'ai jamais su dissimuler quand on m'agace.

Après tout, je la vauds bien, car je suis plus intelligent qu'elle et, en outre, je n'ai plus de temps à perdre.

Le cimetière auquel nous adossons notre idylle est là pour nous apprendre que seul demeure de nous le qualificatif de : *propriétaires*.

« Ci gît un tel, *propriétaire !...* »

et si je ne suis pas le propriétaire de Maud, que je passe, au moins, dans la propriété d'autrui pour y mettre en valeur ses richesses cachées.

Elle me regarde, effrayée.

— On m'a raconté (encore une histoire de magazine) qu'un chevalier de votre pays, peut-être à l'époque du prieuré *des deux amants*, avait demandé la permission de causer avec la fille d'un prince le temps de conserver dans le creux de sa main un charbon allumé. On lui permit

cette chose, et comme la conversation semblait trop durer au père il lui dit qu'il trichait et que c'était bien honteux pour un chevalier ! Alors celui-ci lui montra sa main brûlée jusqu'à l'os...

Je contemple, en souriant, la charmante victime de tous les magazines et de toutes les plus mauvaises littératures du monde.

— Votre chevalier ardeait vraiment d'une ardeur extraordinaire, je l'avoue. Il avait tout simplement le cœur sur la main. C'était le bon temps pour les grandes dames ! Aujourd'hui, ce n'est plus avec ça qu'on peut séduire les femmes... la braise suffit.

Forster n'aurait pas dit mieux. Je suis exaspéré, j'ai envie de la flanquer à l'eau pour la repêcher ensuite, car je sais nager. Ah ! qui donc lui ôtera le goût de jouer avec le feu ? C'est irritant à la fin. Et si nous n'étions pas les hôtes de ce petit cimetière marin, en ce joli décor mélancolique... Mais j'aurais peur de scandaliser les honnêtes *propriétaires* dormant là dans la confiance ingénue en la valeur de leur concession perpétuelle. Comme si ça existait, les concessions perpétuelles ?

Là bas, le phare d'Hai s'allume et met un diamant au doigt de la terre, tendu sur le large.

Nous nous levons parce que le soir tombe. Elle marche, à mon bras qui la soutient aux

passages glissants, avec une lassitude la rendant touchante malgré son langage artificiel. Ah ! la pauvre chère folle passant à côté du bonheur très modeste de la femme : l'amant ou l'enfant, qui vaut tout de même bien les grandes missions diplomatiques chargées de réunir à la fois l'amour passionné d'un homme et la soumission cultuelle de tous les autres ! Il y a peut-être bien eu des Jeanne d'Arc et des saintes Thérèse, mais si les hommes étaient tous aussi francs que moi, le cynique, ils avoueraient qu'ils ne les ont jamais autant aimées que les Cléopâtre ou les Ninon ! Je crois même que l'homme préfère encore se sentir un rival préféré à l'indifférence absolue de tout amour charnel... car où il n'y a rien le diable perd ses droits.

Ce pourquoi nous sommes venus, selon ce que je me l'étais figuré, enterrer nos démons particuliers dans le cimetière de Varangeville !

Magrise file et la clochette de son collier répand un petit bruit alerte de délivrance : *Magrise* retourne à l'écurie...

Moi je retourne à mon péché. J'ai une indigestion d'azur.

Comme je dépose respectueusement M^{me} Clardge sur la première marche de l'escalier branlant de son palace, temple ouvert à tous les vents

du large et de l'esprit, elle se tourne vers moi, joint les mains en un geste de fervente supplication :

— Marcel Hernault, désirez-vous quelque chose *d'autre* que je puisse donner ?

— J'ai tout ce que je désire, Maud, par le plaisir des yeux, le seul que vous permettiez.

J'ai répondu cela un peu froidement, peut-être, sans penser que je ne pensais plus à elle.

— Je vous demande, moi, de ne jamais vous endormir avant d'avoir regardé du côté de la mer, vous savez, la mer captive chez vous, et plus haut encore, sur le phare du temple des mouettes qu'on aperçoit de votre chambre à coucher.

— Ah ! oui ! Les deux amoureux regardant en même temps la même étoile ? C'est ça que vous voulez dire ?

Elle bat des mains avec une enfantine satisfaction.

— Oui ! oui ! Oh ! que vous êtes Français légendaire quand vous voulez. Jurez de regarder le soir, je m'endormirai plus tranquille.

Je ris en dépit de je ne sais quel frisson mélancolique. En vérité je regrette de ne plus avoir vingt-cinq ans. Je finirais par m'amuser aussi de ces puérilités sentimentales.

— Je pense à vous soir et matin, ma chère belle

amie, ou plutôt du matin au soir, car la nuit appartient au mystère. Je ne réponds pas de mes rêves, moi, je les crois moins chastes que les vôtres.

Elle ne détourne pas son regard d'eau pure, mais elle mord ses lèvres où afflue le sang. Elle est très belle dans son orgueil qui ne veut pas plier : le chevalier à l'épreuve du feu fait école ! La peste soit pour les charlatans qui ont fabriqué nos légendes !...

Nos relations vont se refroidissant. Voici bien trois jours que je ne reçois ni Maud Clarddge, ni missive d'elle, de sa grande anglaise dont un mot barbouille toute une page... et je n'ai pas vu le seigneur Vadrecar, maître des huit heures dont le plan n'est jamais terminé. Aussi ai-je pu finir mon second article sur le *Château des deux amants* et vérifier le fameux texte où il est dit que le chevalier borgne avait les mœurs les plus regrettables...

L'air est lourd, ce soir d'automne, une moiteur étrange se dégage des tentures havanes de ma chambre, comme si je me trouvais tout à coup transporté au milieu d'une mystérieuse forêt peuplée de fauves. J'ai ouvert les deux fenêtres, celle qui donne sur l'allée de la mer et celle qui regarde vers les falaises de la plage de Puy où se

dressent, par-dessus les frondaisons de *la bouchure* et les villas en étage, les singulières branches d'arbre mort des échafaudages du palace.

Ai-je besoin d'avouer, à ma honte, que je n'ai pas pensé à contempler le phare du temple... de Minerve, cet odieux lanterneau de zinc vert-de-grisé qu'on a eu le tort, selon moi, de ne pas flanquer immédiatement à bas, tant il déshonore l'horizon. Mes deux fenêtres s'encadrent des feuilles rousses des plantes grimpant autour de ma maison et cela continue, par un ton en harmonie plus claire et plus vivant, les tentures de ma chambre. Je suis à la fois chez moi, isolé du reste du monde et dans la nature, la réelle nature. L'odeur des feuilles qui meurent, des fleurs qui se fanent et de la campagne attristée rendant leurs dernières tiédeurs comme on rendrait une âme, exaspèrent toutes les sensualités. C'est une caresse troublante, plus près de la peau qu'aucune autre, parce qu'on la devine s'attachant à vous dans un très long adieu.

Je ne suis pas seul, pourtant.

Etendu sur mes draps de soie, comme sur l'étoffe d'un écrin, luit, dans la nuit, un corps fin et fuselé, une petite créature qui a la gracilité de l'enfance et les délicates rondeurs de la poupée femme. C'est une figurine de biscuit, une statuette

dont les prunelles vivantes brillent en jetant des lueurs phosphorescentes. De la pointe des pieds à la racine des cheveux noirs qui rejoignent la nuit, on n'aperçoit qu'une sorte de rayon blanc, ondulant avec le frisson léger de la respiration. C'est la vie du dehors, la vie toute nue de la terre qui s'est incarnée là en y ressuscitant le printemps de jadis. Voici la blancheur des pâquerettes se répandant en gouttes de lait sur le gazon, voici la mousse frisée des églantiers qui cache le bouton de la rose tout près d'éclore, et le bras étendu fait balancer jusqu'au tapis les cinq pétales menus de ses cinq doigts ouverts. En vérité, ce cadre de l'automne sombre de ma chambre prolongé par celui de l'automne encore fleuri du jardin fait ressortir merveilleusement l'exquise jeunesse du tableau.

Ah ! petite fille, petite servante d'amour, encore combien de temps serez-vous le bouquet des champs que respire le citadin blasé sans savoir ce que la nature le lui fera payer un soir, un beau soir mystérieux comme celui-ci ? Ou vous vous refuserez à son désir, à ce service divin et, en le privant de vos jolies grâces, vous le rejetterez dans la nuit, à la plus profonde nuit, la plus glacée de l'hiver, celle où l'on doit fermer les fenêtres parce qu'on a peur d'un rhume de cerveau ! Et malgré

vosre douceur, vosre rire enfermé discrètement dans vosre gorge comme celui des colombes qui étranglent d'amour, la forêt que j'habite est peuplée de fauves. Je vois y briller l'œil oblique de la panthère qui veut mordre, la griffe solide et coupante de la chatte sauvage qui cherche à déchirer de la soie... ou de la chair.

— A quoi penses-tu ? ai-je l'imprudence de lui demander.

Zélie sait très bien que j'ai horreur des phrases. Que les mots les plus doux me font l'effet de coups de canif et que je la veux muette pour que rien ne déränge la ligne de son sourire.

— A rien, répond Zélie très bas, un peu honteuse d'en avoir dit si long.

Ce soir, j'ignore pourquoi, j'ai sur la poitrine une pierre m'étouffant avec laquelle on m'aurait jeté dans l'océan du silence. Et là-bas, tout là-bas, la mer est en rumeur, une rumeur sourde, pleine de menaces, pareilles à celles d'un peuple mal dompté cherchant à fomenter de nouvelles émeutes. Je suis désorienté, sinon désenchanté. J'ai vraiment fini d'être heureux comme un dieu... Je commence à devenir bête comme un homme !

Est-ce que par hasard, M^{me} Maud Clarddge m'aurait intoxiqué de sa sentimentalité, ou tendons-nous tous, désespérément, vers un absolu

de plaisirs qui les mêlerait, ceux du corps et ceux de l'esprit !

— Tu mens !

Le mot tombe sur elle en cinglement de fouet et je vois le corps charmant qui frissonne, se révolte contre cette incompréhensible brutalité.

— Vous ne voudriez pas que je vous dise à qui, tout de même.

— Mais si, à la spéciale condition que tu ne me parles pas de l'Américaine.

Il faut croire que nous y pensons tous les deux.

Zélie fait un geste las et replie son bras derrière sa tête.

— Alors... vous aussi ?

— Encore ! dis-je mécontent en coupant un cigare d'un mouvement sec avec l'odieux plaisir de celui qui décapite.

— Je peux pas m'empêcher. Elle ne vient plus. C'est donc que vous allez la voir ailleurs.

— Moi, je ne quitte pas mon bureau.

— Vous lui écrivez peut-être... et je sais ce qu'on dit dans les lettres. J'en ai lu.

— Zélie, tu finiras par te faire gronder.

— Vous n'attendez que l'occasion, hein ?

— Ce n'est pas ce qui manque.

— Ah ! oui, la théière, et puis le sucrier, et puis la tasse ? (Elle rit en dedans.) Comme s'il n'y

avait pas trop de toutes ces affaires-là, ici. Est-ce qu'on les regrette quand on ne s'en sert pas?... ces sales chinoiserries inutiles.

— Il est certain que tu es une chinoiserie fort inutile et que si on te cassait...

Elle se soulève un peu sur ses reins et met ses deux bras sous sa tête. Ce haussement d'épaules qui prend aux petits talons pour en arriver aux aisselles, à la naissance des bras arrondis en guirlande, a la grâce perverse de la fatigue heureuse ou du dédain le plus absolu.

— C'est vous qui pleureriez, sûrement. Pas moi.

— On est toujours désolé quand on a fait une irréparable bêtise. Toi, ça t'amuse.

— Ah! non, j'en ai assez! Je veux dormir. Allez donc travailler dans votre bureau. Laissez-moi tranquille. Est-ce que vous l'époussetez, votre bureau? Non... Eh bien! (elle ajoute, rageuse :) quand on ne sait pas faire une chose faut pas se plaindre de celui qui sait la faire.

Elle regarde droit devant elle, se baigne dans le ciel qui entre tout entier, criblé d'étoiles, par la fenêtre. Ce qu'elle s'en fiche, de mes idées sur la possession des rares porcelaines de la Chine ou du Japon. Il y a, de l'autre côté de la terre, des petits bonshommes très patients qui ont manié,

trituré, colorié, émaillé, ces bibelots précieux et qui sont déjà morts de leur application à leur tâche pour que les doigts méchants de la petite fille réduisent leurs œuvres en poussière ! Mais les doigts de M^{lle} Zélie sont, eux, de vivants bibelots qu'elle apprend à soigner depuis qu'elle connaît l'Américaine...

Tout à coup je vois les yeux de la jeune fille s'éclairer d'un singulier rayon, elle se soulève sur ses deux bras arc-boutés en arrière, ses deux seins minuscules tendent leur bout de corail comme si deux nez de très petites bêtes passaient par deux trous de sa chair, en flairant le sang dont ils sont déjà barbouillés. Une curiosité intense, mêlée d'épouvante, la tient encore clouée sur le lit, mais ce qu'elle voit lui coupe momentanément le souffle.

— Monsieur Marcel ! fait-elle enfin, éperdue d'une terreur qui me semble à moi complètement inexplicable, puisque je tourne le dos à la fenêtre, monsieur Marcel, regardez, regardez, là-bas... en haut...

Elle désigne le ciel et son geste est si impérieux qu'il me force à me retourner en me bouleversant d'une terreur presque égale à la sienne.

Est-ce donc qu'il me faut, vraiment, regarder, la nuit, du côté de ce palace, que je m'absorbe en

l'amoureuse contemplation devant ce phare
comme l'un des deux fiancés pensant à la même
étoile ?

Alors, je vois, je comprends ce qui effare la
fillette au bras tendu.

Je pousse un cri qui me déchire la poitrine.
Mon cœur éclate dans le plus tumultueux des
battements.

Le ciel est rouge.

C'est un incendie.

C'est le palace qui brûle !

XVII

D'un bond Zélie s'est jetée sur ses vêtements. Moi, je cours à la porte sans même prendre le temps de mettre un veston ou un chapeau.

— Vite, Zélie, le cheval et la voiture. Ne réveille personne. Tu sais atteler. Ne perdons pas une minute. Viens m'aider.

Docile, cette petite fille, exquise servante d'amour, se revêt de sa livrée de servante ordinaire, et, s'enveloppant de ses habits sombres, fait disparaître la luminosité de son joli corps de porcelaine, retrouve, avec eux, le ton respectueux de la domestique bien stylée, attentive :

— Tout de suite, Monsieur, on y va ! Mais vous n'allez pas sortir ainsi, en pantoufles, en bras de chemise, sans veston, comme si vous descendiez à votre bureau ? Qu'est-ce qu'on dirait, dans le pays ? Monsieur ? Attendez-moi... C'est peut-être

pas le feu. Une illumination, des fois, qu'elle aura inventée, pour éclairer sa maison puisque l'électricité fonctionne pas encore...

Mais je n'écoute pas. Je suis soulevé d'horreur, d'une horreur presque superstitieuse. Je ne comprends pas, je ne veux pas comprendre autre chose, sinon que le palace brûle!

Nous attelons et nous partons. Nous filons dans le chemin creux où il fait si noir — j'ai oublié d'allumer les lanternes de la voiture — que nous aurions la sensation de rouler en barque sur la pleine mer sans le tintement des sabots du cheval.

Au loin on entend de grandes rumeurs, peut-être les vagues qui enflent leurs flots tumultueux, peut-être un peuple fomentant l'émeute, la révolte contre la cruauté des éléments.

Enfin, voici l'esplanade. Nous montons la rampe au galop. Zélie s'accroche à mes genoux, dans le fond de la voiture, hurlant à la mort, comme mes chiens, que j'ai laissés chez moi usant leurs ongles contre la porte de leur chenil... car, oui, c'est bien le feu, un spectacle effrayant et superbe! Les charpentes du palace brûlent tout entières du côté nord, cela doit avoir commencé dans les soubassements des anciennes cuisines et gagné cette forêt de mâts qui hérissé la maudite construction. Pourvu que cela ne gagne pas le côté

sud, celui de la mer où elle a sa chambre !... Les ouvriers auront laissé une de leurs forges mal éteinte, un brandon quelconque en sera tombé sur leurs démolitions, des tas d'anciennes boiserie prêts à flamber comme des paquets d'amadou.

Oui, moi je suis coupable de l'avoir laissé aller là-dedans, seule. Elle m'avait fait jurer de regarder, tous les soirs, le lanterneau du phare et moi, parjure et lâche, j'ai oublié... pendant que prenait le feu, le feu qui purifie tout, dans ce palais de la belle au bois dormant. Ah ! pauvre belle au bois dormant que j'aime en secret, sans doute, sans vouloir me l'avouer, parce que je me sens indigne d'elle.

— Zélie, tu vas garder ici le cheval. Quoi qu'il arrive, tu resteras pour tenir *Magrise*, pour qu'elle ne recule pas devant le feu. Nous en aurons besoin... Foi de Marcel Hernault, si je ne reviens pas avec Maud Clarddge, c'est que je serai mort.

La petite suffoque de larmes.

— Laissez-moi aller avec vous, Monsieur Marcel. Je vous aiderai encore ! Le cheval restera, bien attaché ! Oh ! Monsieur Marcel, c'est donc vraiment que vous ne me connaissez plus que vous me repoussez !

Je n'entends pas. Je n'écoute pas. Déjà des ombres sortent de partout, dégringolant des sen-

tiers. On perçoit les cris des ouvriers qui couchent dans le pays ou dans les anciennes écuries du casino, le long des terrasses.

Désordre, confusion et bruits inutiles, car lorsque les pompiers arriveront de Dieppe... il n'y a pas d'eau en pression ici... rien que la grande mer, cette splendeur qu'on ne peut employer, toile de fond de toutes les catastrophes.

J'ai franchi les différents barrages qui défendent cette redoutable forteresse : amas de moellons, de briques, de tôles rouillées, de grilles tordues, de sable ou de chaux. Je ne suis qu'en pantoufles et je me déchire les pieds à tous ces obstacles. Ma chemise de soie est en lambeaux et l'air salé me mord à la poitrine en décuplant mes forces. Est-ce que je ne deviens pas, de nouveau, le marin du navire en perdition, du bateau qui brûle et va sauter ? J'ai eu froid, trop froid au cœur. Voici le moment de flamber moi-même. Je saurai peut-être encore redevenir le Français de jadis qui croyait à la folie de l'amour. Au bas de l'escalier, de la première marche de cette spire branlante qui tourne dans de la fumée, j'entends des cris humains ou inhumains. Ce sont les domestiques.

— Monsieur ! Monsieur ! Ne montez pas ! Ça fume sous vos pieds et il n'y a que cet escalier-là...

Pourquoi donc ces imbéciles ont-ils attendu que ça fume? Qu'est-ce qu'ils font à me regarder monter?

Je suis sur le palier de la galerie, devant la porte de son cabinet de toilette tout en glaces où elle a fait tendre des stores parce que, disait-elle, tout le pays aurait pu la voir faire ses ablutions, le matin. La porte, ô stupeur, n'est pas fermée à clé! Moi qui m'attendais au devoir d'enfoncer cette porte, j'entre comme chez moi. Le ronflement des flammes vient de l'échafaudage en dessous, il gagne sans doute l'escalier; mais rien ne fume encore dans l'appartement. Tout y est en ordre et fort calme. Si elle était partie à temps... ou déjà morte asphyxiée? C'est inouï! Elle dort donc si bien qu'elle ne saisit même pas le bruit de mes poings sur le vitrage de la seconde porte, celle qui donne directement sur sa chambre, son unique chambre, nid d'aigle farouchement élevé au-dessus du triste monde ordinaire. La seconde entrée s'ouvre aussi. Aucun tour de clé.

— Maud?

Je demeure pétrifié. Maud est étendue dans son grand lit de milieu, le lit de cuivre qui commence à refléter les rayons rouges de l'apothéose. A la clarté brutale de l'incendie, je la vois somptueusement parée de sa robe d'or, la gorge nue et ses

cheveux sur les épaules lui faisant un voile d'or assorti, couchée comme *l'autre*, tout à l'heure dans le mien, les bras arrondis sous sa tête. C'est tellement insensé qu'une colère subite m'envahit. Est-ce que cette femme se moque de moi, comme *l'autre*?

— Maud! Le feu! Vous êtes entourée de flammes. Debout! Toutes les charpentes vont y passer. L'escalier est déjà entamé. Mais, sacre-dieu, m'entendez-vous ou êtes-vous morte?

Elle éclate de rire, d'un rire clair, aussi clair, ma foi, que l'incendie qui dévore sa maison.

— Je sais, je vois, j'entends. Vous êtes un amour d'être venu, parce que je vous attendais...

— Vous m'at... ten... diez?

Elle se dresse, tranquille et ses yeux durs, fixés, plantés dans les miens, ses grands yeux d'enfant cruelle, elle me répond :

— Mais oui, cher vieux garçon, c'est moi qui ai mis le feu. Je vous avais dit de regarder de mon côté à cause de ça. Vous avez! Je suis contente. Si vous n'étiez pas venu, c'est que vous m'auriez pas aimée, alors je serais partie volontiers car ce n'était pas la peine de vivre sans amour de vous. (Elle prend un temps, comme à la *Comédie-Française*, et déclare très digne :) Marcel Hernault, vous me plaisez, je consens à être votre femme

cette nuit, ensuite vous serez aussi mon mari le jour, pour l'honneur, n'est-ce pas ? C'est ma chance ! Je veux la courir dans le danger.

Ah ! Je vais la battre !... Tout tourne autour de moi. Il me semble que je suis repris par la spire de l'escalier qui me roule vertigineusement dans la fumée. Non seulement cette femme est folle, mais encore elle va me rendre ridicule, ou criminel ! Ah ! non, non, pas ainsi ! Moi, j'aime à savoir au juste ce que je fais, en amour. Merci bien de la brûlante occasion... il fait tellement chaud que... ça refroidirait n'importe qui. J'ai pu l'avoir tout à mon aise dans mon silencieux et obscur ermitage et vraiment ce n'est pas au milieu d'une illumination pareille que je tiens à savourer un pareil fruit exotique. Ce n'est pas l'incendie qui me paraît la sauvage aventure, maintenant, c'est elle-même, ce corps de blonde en or et en marbre, rehaussée de cheveux d'or qui sentent le roussi des sorcières.

Et puis, quoi, je suis fatigué...

— Maud, dis-je les dents serrées atrocement, comme si je les entraînais dans sa chair, j'ai horreur des complications sentimentales ! Qu'il s'agisse d'un baiser ou d'une phrase mal construite, j'aime à rétablir la mesure. Je dois nous sauver, vous et moi, d'une situation... qui m'empêche de

m'attendrir. Quand je devrais vous faire descendre, la tête en bas, de votre trône de furie, je vous jure que vous en sortirez... intacte.

Et je ris, à mon tour, j'étouffe. Je cours à la fenêtre mais je n'ose pas l'ouvrir, c'est celle sur la mer. Si je fais, par là, un appel d'air, nous n'aurons pas le temps de chercher une issue.

Elle paraît très étonnée :

— Marcel, vieux garçon gris-jeune ! Grand chien d'auto, tu es moins brave que moi.

— Ah ! finissez, hein ! Je place ma bravoure un peu moins bas que vous, ma chère. Les Français ne sont pas des singes, ni des chiens couchants.

Il est certain que je ne sais plus ce que je dis. Je jette un coup d'œil aux vitres. On voit grouiller des gens, des ombres, de petites ombres, car ce nid est placé haut dans les branches de son arbre mort. J'arrache un rideau de satin, derrière mon *bouddha* aux prunelles d'émeraude, un rideau bleu qui lui servait de repoussoir et le jette sur elle.

— Couvrez-vous et essayez d'être décente. Vous êtes à moitié nue. Il y a du monde pour nous voir passer, je vous en préviens, et en effet, nous allons ressembler à un couple qui sort du lit... Sacré...

Je jure. C'est plus fort que moi. Elle le tient, son beau scandale.

Elle a peur. Pas du feu, mais de moi, car je ne dois pas avoir l'air très tendre. Elle balbutie d'un ton de petite fille éplorée :

— Mes colliers ! Je veux emporter mes colliers.

Et je dois attendre qu'elle prenne ses colliers dans un tiroir : celui de rubis, celui de turquoises, et celui de pierres de lune.

Je la pousse vers la porte, emballée du rideau. Là, il n'y a plus de palier. L'escalier volant, le joli petit escalier en spirale s'est évaporé et, à sa place, un gigantesque éventail de flammes nous balaie le visage de ses volutes cuisantes. Nous sommes bien forcés de reculer. Je devine que le salut sera du côté des galeries ouvertes, par les charpentes qui sont encore épargnées. Il nous faut gagner les échelles... mais des échelles de maçon pour une femme...

— Ah ! triple folle, démon qui nous enferme dans une chaudière, fille de satan, va !...

Je me conduis comme un charretier, car je la secoue en jurant, et elle crie comme si on la violait. Non, c'est complet. Elle va appeler au secours, maintenant !

Pour atteindre à ces échelles, il faut enfoncer une glace épaisse, celle de son cabinet de toilette

le séparant du reste du balcon. J'arrive à briser cette glace, mais je me blesse à une écharde de verre. Je secoue ma main, j'arrache l'écharde. Maud éclate en sanglots.

— Marcel, je ferai tout ce que tu voudras... J'irai n'importe où... je vous demande pardon.

Et elle s'affaisse, ayant perdu connaissance à la vue du sang qui l'inonde. Quel courage !... J'aime mieux ça. Je suis débarrassé de ses phrases incendiaires. Ça devenait tout à fait exaspérant. Je la prends comme un paquet, ficelée de ses fameux colliers. Elle est inerte, c'est plus lourd mais relativement moins encombrant. Je me fais un peu l'effet de Forster : je préfère que les femmes ne... crient plus. Nous touchons aux planches d'un échafaudage de l'entrepreneur, simplement attachées par des cordes. En dessous on entend la rumeur de la foule. Les gens de Puys peuvent nous voir et sont édifiés. Comme pour la marche arrière, il y aura trois tournants dangereux ; irons-nous jusqu'au troisième ? Il le faut, je le veux. Je n'ai pas du tout envie de mourir comme un rat enragé dans une pareille rôtissoire. Ah ! non, ça ne serait pas français. Je la sauverai, dussé-je lui donner le fouet, plus tard. Elle se fait pesante pour ma main blessée. Cependant je ne sens pas du tout cette blessure, tellement je suis

en colère. Je descends. Les échelons ne plient pas. Et je compte machinalement les échelons. Puis-je songer au bel amant de la légende? Il montait une rude rampe, le pauvre, mais il avait l'amour pour la soutenir, lui. Moi je descends cette échelle sans autre chose que ma rage et ma suprême volonté de ne pas être ridicule. On est Français comme on peut et selon les époques. Pauvre Maud! Que d'honneur vous me faites! J'ai l'éblouissement de l'incendie dans les yeux et un méchant goût de suie amère dans la bouche. A vrai dire, en portant ce paquet de satin bleu d'où sort une tête auréolée de cheveux blonds, j'ai l'air d'un voleur qui emporte une sainte, la statue d'une jolie sainte... et il y faudrait la foi.

Ah! la troisième échelle! J'entends les cris, qui se rapprochent, de toute cette foule, tournant au bas de ses montants comme l'eau refluant autour d'une pile de pont. Ils disent : ne descendez plus! Attendez! Que veulent-ils m'expliquer? Pourquoi veulent-ils qu'ayant amené miraculeusement mon fardeau jusque-là, je l'abandonne? Attendre là, sur cette planche qui bascule? Je n'ai vraiment pas l'habitude, moi, d'attendre ou de m'appuyer sur les ouvriers, les domestiques, des salariés quelconque pour faire ce que j'ai résolu de faire. Si je ne sauve pas cette femme,

je suis déshonoré ou ridicule et ça me suffit pour me soutenir. Pas besoin d'amour, non.

Ah ! l'échelle plie dès le cinquième échelon, je perçois un craquement... elle ne plie pas, elle casse... et le vent d'une chute effroyable me coupe la respiration. Nous sommes tombés. La foule s'est ouverte pour nous recevoir. Maud a poussé un hurlement si horrible que j'en ai les entrailles comme arrachées... et je demeure debout, abruti, sur un pan du rideau de satin bleu que je n'ai pas lâché.

J'étais donc trop vieux pour sortir vainqueur d'un incendie d'amour, et ne fallait-il pas plutôt mourir là-haut dans l'éblouissement d'une volupté surhumaine ? On nous entoure et on nous porte. Quelqu'un, — oh ! qu'il soit remercié, puisque je n'ai pu le faire ne l'ayant pas reconnu, — me tend un seau d'eau et j'y bois longuement, tel un animal au bout de la course. On entend le bruit des pompes qui descendent la grande pente de la colline d'en face, venant de Dieppe... Ah ! il est bien temps ! Je rencontre, parmi cette cohue de gens qui se lamentent, M. Lamarine. Il me serre les mains. Ce bourgeois a l'enthousiasme d'un poète :

— Mon Dieu, vous êtes blessé. Elle aussi. Je vais tout de suite en auto à la ville et je ramène

un médecin. Monsieur, vous avez fait un tour de force... j'ai vu... Ah ! que c'était beau !

— L'ai-je sauvée ? Hélas ! Comme elle crie !

On l'installe dans ma voiture. Zélie sanglote. Le satin bleu et la robe d'or sont tout gluants. Nous partons, je tiens les rênes de la main gauche, car je ne sens plus du tout ma main droite.

— Monsieur Marcel, hoquette Zélie, il fallait pas descendre par cette échelle. Ils l'avaient raccommodée aujourd'hui avec des cordes, en attendant l'autre.

Ah ! oui, on attend toujours quelque chose de plus solide ou de meilleur, dans la vie.

Des gens nous suivent, religieusement silencieux. Ce n'est pas un triomphe, c'est donc un enterrement ?

Mon Dieu que je suis fatigué !

Délivré de l'abominable crispation d'une angoisse qui a duré toute la nuit, je suis enfin couché sur mon lit, ce lit que la petite fille et moi nous avons laissé un peu en désordre pour nous précipiter dans le grand cauchemar. L'aube blanchit les persiennes baissées de mes fenêtres. L'électricité brûle encore et Zélie à mon chevet me supplie de me calmer.

Je sanglote à poings fermés. Qu'ai-je fait ? Suis-je tombé sur elle ou m'a-t-elle échappé ? Ah !

comment se rappeler les gestes d'un cauchemar? La mère Angélique me tend une potion que je repousse, furieusement.

— Ça ne sera rien, dit Zélie, d'une pauvre voix monotone qu'on devine accablée de sommeil. Buvez toujours, à cause de votre fièvre. Je vous dis que les médecins sont là. Deux, et une infirmière, et puis sa bonne, et puis tout! Les jambes? C'est pas important, allez, pour une femme riche qui n'a rien à faire.

Angélique murmure, grondante :

— Il fallait donc pas lui apprendre ça tout à trac, après une nuit pareille!

Maud a les deux jambes brisées et, en outre, des fractures importantes dans les reins. Il ne reste, de la très belle poupée américaine, la poupée en or, que le buste : la tête, les épaules et les bras...

Vivra-t-elle?

Oh! pauvre chère toquée? Pauvre victime des légendes chevaleresques et des divagations bien modernes! Voilà tout ce que j'ai su faire de toi.

Nous n'entrerons pas dans le *château des deux amants*!

XVIII

Maud Clarddge étant intransportable, la moitié de ma demeure s'est changée en infirmerie.

Nous attendons d'une minute à l'autre la venue de John Clarddge, qui a télégraphié de Paris deux mots pour dire impérieusement : *Je viens*.

Cet homme va recevoir un coup terrible, car il n'a pas appris encore toute la vérité. Il ne sait pas que Maud est estropiée, incurable. Elle est restée dans une situation incertaine pendant plus de quinze jours. On hésitait à faire une double opération, puis, elle a réagi par la très grande pureté de son sang jeune et calme, elle est relativement sauvée, c'est-à-dire qu'elle ne pourra jamais se tenir debout, mais elle demeurera entière, gardera ses belles jambes de sportive qui ne lui serviront plus à rien si elles retrouvent encore l'élégance de leurs formes. On craint des

complications dans les reins, pourtant on est sûr qu'elle vivra. Elle cause, elle mange et ne crie presque plus quand on arrange ses pansements.

Sachant que son mari doit venir, elle a demandé à me voir.

Sur la pointe des pieds, je me suis glissé jusqu'à son lit, un lit étroit, tout blanc, assez semblable à ceux que les accoucheurs appellent : *un lit de misère* où elle est étendue, immobile, les membres inférieurs pris en des ligatures inextricables qui en font un grand bébé au maillot. Tout est décoloré en elle, jusqu'à ses cheveux blonds qui ont pâli, privés des soins mystérieux du cabinet de toilette. Elle est, maintenant, d'un marbre à peine rosé et sa bouche, un peu déformée, les coins abaissés par le sinistre rictus de la souffrance, est séchée, couleur de cuivre. Ses yeux sont vagues, noyés d'une eau trouble. On a enlevé de sa chambre toutes les choses frivoles pour ne laisser que des murs nus, un store blanc voilant à peine le jour et des instruments de nickel qui mettent une note dure en isolant son existence de tout ce qui est la douceur de la liberté mondaine. Ce n'est plus que la nonne dans une cellule, toujours prête à subir la présence du Dieu de la miséricorde chirurgicale.

Ses mains amaigries tordent machinalement

des fleurs. Il y en a beaucoup au pied de son lit, des chrysanthèmes, des roses d'arrière-saison, des corolles de serre qui ne semblent plus avoir la force d'embaumer. Chaque matin, on descend chez moi, de la villa *Marie-des-Roses*, des gerbes envoyées par M^{me} Lamarine qui s'est intéressée à cette grande bohème de la richesse venue s'échouer sur la plage de Puys. Sirène victime de ses propres enchantements.

Maud ignore son malheur. Elle pense qu'elle pourra marcher prochainement, elle en parle. Je la regarde oppressé, navré, gêné, malgré moi, de n'avoir pas le chagrin que je devrais avoir, j'allais dire le remords. Elle sera désormais la grande infirme qu'on roule dans une petite voiture et elle perdra peu à peu sa belle assurance d'enfant gâtée par tous les meilleurs dons de la nature et de la fortune.

— Maud me voici, vous désirez me revoir. Je vous en remercie de tout mon cœur. Sans votre formelle volonté je n'aurais pas osé me représenter devant vous.

Je ne veux pas qu'elle puisse se souvenir des paroles violentes prononcées dans cette affreuse nuit.

Elle sourit sans remuer, sans tourner la tête vers moi. Visiblement l'autre Maud, l'amoureuse

romanesque, est absente. J'ajoute respectueusement :

— Vous savez que nous attendons M. John Clarddge? Il me paraît mieux de ne pas dire : *votre mari*.

— Oui, fait-elle d'une voix lointaine, très détachée, je crois qu'il viendra. John est un homme très exact pour les affaires sérieuses. Moi, je vous ai demandé, Marcel Hernault, parce que je ne voudrais m'en aller d'ici que bien guérie. Combien pouvez-vous me garder avant que je marche?

Je tressaille profondément.

— Mais, ma pauvre enfant, pourquoi êtes-vous si pressée de me quitter?

— J'ai peur de vous encombrer. Oh! Je savais. Vous êtes un noble garçon! (Elle s'efforce de sourire et je m'aperçois que ses jolies dents blanches, peut-être un peu larges, ont jauni.) Je ne vous demande pas le secret, vous ne pourriez pas trahir. J'ai seulement besoin de toutes mes forces pour répondre à mon mari et si je ne sais pas quand je marcherai, je serai inférieure à lui.

Je ne sais, moi, où me mettre pour qu'elle ne voie pas ma contrainte. Tout est si net, si blanc, si glacé chez elle, autour d'elle, qu'on se sent soi-même sous l'autorité de l'arrêt médical. Je vais

vers la fenêtre pour arranger le store et je fais semblant de regarder si elle est bien fermée.

— Maud, votre mari décidera. Où voudriez-vous aller ? A Paris, sans doute. Peut-être regrettez-vous votre appartement, plus confortable que cette maison.

Et après la fenêtre c'est la porte dont j'examine la serrure. Je souffre le martyre... parce qu'il faudra tôt ou tard qu'elle connaisse la vérité.

— Marcel Hernault, je ne peux pas tourner la tête. Vous vous en allez ?

— Non, chérie. A moins que vous ne l'ordonniez.

Je m'agenouille devant son lit en baisant ses mains, ses doigts minces aux ongles comme bleuis parce qu'ils se sont crispés sur la mort en voulant la repousser. Je lui cache ainsi ma face contractée par une douleur qui n'est, hélas ! que de la pitié, mais qui est une vraie, une très sincère douleur.

— Je serai peut-être obligée de m'en aller... pas pour suivre mon mari, Marcel Hernault. Enfin, je ne veux pas peser sur vos bras... comprenez-vous ! murmure-t-elle doucement résignée à la mondanité de la dame en visite, car elle ne conserve plus rien de son orgueil de poupée en or. Je constate qu'il n'y a plus rien non plus de

vibrant entre elle et moi. Nos cœurs ne se rejoignent pas si nos bouches ont connu le goût d'amers baisers. Nous n'avons pas *communié*, selon son expression favorite. Et puis tout doit être si cruellement changé en elle? Elle ne vit pas, elle végète comme une grande fleur, pareille aux plantes qui sont là. On l'a arrachée de la pleine terre pour la déposer sous une vitre de serre où on lui mesurera également la pluie et le soleil. Se souvient-elle même de ses violents caprices, de ses folies, de son crime si durement expié?

— Votre main est guérie, cher garçon?

— Oui, à peu près.

Je lui montre la cicatrice que m'a faite l'éclat de verre. Elle est encore noire et rouge comme une morsure.

Elle sourit :

— Nous nous en tirerons, Marcel Hernault, parce que la guerre est finie. Je suis décidée à demander la paix, voilà.

— Que voulez-vous dire, Maud?

— Oui, je parlerai à mon mari. John est très bon. Il comprendra que je lui ai dit des choses inutiles.

Je ne vois pas bien ce qu'elle entend par ces choses, car elle n'a certainement pas pu lui écrire depuis qu'elle est dans cette chambre de torture.

Il est vrai qu'avec cette femme on est toujours au-dessous du possible!

— Maud, quel est votre plus cher désir en ce moment?

— Je n'ai plus rien à désirer... que fuir, fuir, très loin de tout.

Je pose avec précaution sur son front froid, presque froid comme ces plateaux de porcelaine qui l'entourent, tous ces instruments d'acier, un baiser aussi doux que je peux le lui donner... seulement il ne me rappelle pas les autres!

Elle ferme les yeux.

— Non, je ne tiens plus à rien. Je suis si abandonnée de moi-même, à présent. Un moment, j'ai cru que je m'élevais vers un ciel, un beau ciel, et ensuite je suis glissée dans un enfer... maintenant tout est sombre, c'est comme un rêve, où j'aurais des cheveux gris, Marcel Hernault, je suis plus vieille que vous!

Est-ce qu'elle dort?

L'infirmière gratte à la porte. Je suis resté peut-être trop longtemps. Je lui ouvre. La femme en blouse pâle salue sévèrement. Elle hoche le front comme une institutrice surprenant des enfants en faute et elle me fait signe que l'entrevue a assez duré.

Je ne suis pas plus avancé. J'ignore encore

pourquoi Maud a voulu me voir avant de revoir son mari qu'on lui a annoncé avec tous les ménagements voulus. Je dois avoir manqué d'élan. J'ai été encore le vieux monsieur égoïste, quoique poli. Ce n'est pas le crime d'incendie que je reproche peut-être à Maud, c'est de ne plus brûler de sa ferveur ingénue... ingénue jusqu'au crime !

Les deux médecins qui l'ont soignée sont dans ma chambre où ils rédigent leur dernier bulletin que je dois remettre à John Clarddge, si celui-ci arrive pendant leur absence.

— Vous êtes certains, messieurs, de votre diagnostic ? dis-je en scrutant ces visages fermés dont les regards sont des énigmes si difficiles à déchiffrer.

— Hélas ! cher monsieur Hernault, il n'y a aucun autre espoir que celui de la vie, une petite existence murée entre la chaise-longue et la voiture. Les fonctions normales sont rétablies, mais elle ne peut pas se passer de la nurse... comme les enfants en bas âge, et c'est dommage pour ce beau corps de créature née pour être mère ! Mais elle peut, dès à présent, voyager en automobile en prenant toutes les précautions désirables. Puisque vous dites que son mari est très riche, cela ne souffrira pas de difficulté.

L'autre médecin examine, à l'aide de ma lorgnette, laissée sur la croisée, la sinistre carcasse du *temple des mouettes* qui salit encore la face de la mer de son noir fantôme.

— Et dites-moi ? fait celui-ci, un peu excité, on ne trouve toujours pas la cause de cet incendie ? Des bruits ont couru, on parle de bidons de pétrole vides sous les échafaudages. Les flammes ont si soudainement éclaté. Vous n'étiez pas là, naturellement ?

Il profère ce *naturellement* comme s'il était certain du contraire.

— Mon Dieu, docteur, la malveillance est surtout dans les propos tenus autour d'une catastrophe. Il est clair pour l'entrepreneur, M. Vadrecar, que c'est une simple imprudence d'ouvrier. Il y avait un tel désordre, là-dedans.

Je dois comprendre que ce n'est pas du côté de l'incendie qu'il dirige sa question indiscrete mais plutôt sur ma présence, en chemise de soie et pantoufles, à cet... accident arrivé à une heure avancée de la nuit. De quoi va-t-il donc se scandaliser, le pauvre homme ?

J'ai moi-même rédigé une note pour une feuille locale dont le rédacteur en chef était venu m'interviewer. Non ! il n'y a qu'un coupable... c'est la victime. On se salue et ils se retirent.

La journée est humide, boueuse, pas froide mais *l'allée de la mer*, dépouillée de sa bordure fleurie est jonchée de feuilles mortes que Filoy ne songe même plus à balayer, tellement la catastrophe semble avoir paralysé tout le personnel. Les Filoy sont terrorisés. Ils ont le flair des chiens de garde qui se doutent que l'ennemi est dans leur maison et qu'on ne l'en délogera pas facilement. C'est encore leur fille qui m'étonne le plus. Triste et dolente, elle soigne admirablement M^{me} Clarddge, au point d'étonner les médecins par son adresse et son tact. J'ai dû lui ordonner, un soir, d'aller dormir, car elle était exténuée. C'est elle-même qui a rangé les fameux colliers, chaînes d'amour qui m'ont tant gêné lors de ma descente aux enfers. A tout instant, je les sentais glisser autour de moi, entravant mes mouvements. Elle est venue me les confier :

— Monsieur Marcel, il faudrait les cacher, rapport à ma mère qui louche dessus.

J'ai failli sourire en constatant que Zélie a encore une jolie naïveté d'instinct. Elle l'emploie à mon service contre ses parents, le plus naturellement du monde. J'ai serré les colliers au nombre de trois : celui en rubis, celui en turquoises et celui en pierres de lune, dont un cassé, celui en rubis qu'elle portait au palace maudit

le jour où elle se mirait dans une glace fendue, toute en buste fulgurant et n'ayant plus que des jambes d'enfant, des petites jambes ne pouvant plus la porter. Mon Dieu ! Le neuf de cœur?... Zélie m'observe en dessous, les cils baissés sur ses yeux obliques, ses yeux troublants comme « l'obscur clarté » qui tombe des étoiles dont parle un grand poète qui n'en est pas à une exagération près.

Comme nous sommes bien seuls dans mon bureau, je lui caresse les cheveux :

— Tu as encore quelque chose à me dire, n'est-ce pas ?

— Je voudrais savoir si Monsieur est content de moi.

— Oui, mon petit, tu as été... tu te conduis admirablement. Tu es un fier petit animal de race et tu oublies ton caractère jaloux pour ne penser qu'à la souffrance de cette malheureuse. Je ne te remercie pas. Ce serait te faire injure.

— Oh ! vous pouvez ne pas me remercier. Je n'ai pas un beau mérite à me conduire comme ça. Vous n'êtes plus amoureux d'elle, c'est couru !

Je ne peux pas m'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Il semble qu'on vienne de m'apprendre là quelque chose que je suis bien aise de savoir. Je ne vais pas m'abaisser à l'avouer

à cette enfant, non, ce serait tellement ridicule.

— Il faudra maintenant, ma petite fille, penser à la réception de M. John Clarddge, pour ce soir ou demain matin. Préparer une chambre, tout à côté de celle de la malade, et veiller à la table, choisir les plats, les vins... Encore un petit effort...

— Et ils s'en iront! s'écrie Zélie, en respirant de toute sa jolie poitrine dilatée. (Et elle ajoute :) Je vais faire faire à maman un dîner fin, un beau poisson décoré, et je battrai de la crème fraîche. Vous serez content. Si on n'est pas des Américains, on a de l'amour-propre, chez nous... Montrez-moi votre main, monsieur Marcel, il ne faut pas oublier de la passer au médicament, ou ça marquera.

Je lui montre ma main et elle l'embrasse dans la paume, follement, à m'en faire crier.

Ah! l'étrange petite rusée! Comme elle se sent délivrée de toutes les obligations que comportent les communions d'âmes, et comme elle est proche de ma race en dépit de toutes les conventions sociales, proche de ma race parce que proche de ma chair.

Elle a raison. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé Maud Clarddge, désirée peut-être, et encore? J'ai subi l'emprise de cette superbe ennemie de

l'homme, comme on subit un vertige ou une ivresse passagère qui ne vous laisse qu'une désagréable courbature cérébrale. Peut-être aurais-je mieux fait d'employer la violence pour lui épargner un acte de folie, mais je ne sais pas mentir et encore moins me satisfaire d'une volupté non consentie. Ensuite, il y a un risque, dans le viol, que je ne trouve pas juste de faire courir à son... adversaire. Dans le cas qui nous occupe ce serait le mari qui l'endosserait, cette responsabilité-là, presque fatale. L'homme qui va venir me la réclamer ne mérite pas cet abus de confiance... de la part d'un allié, d'un « ami en notre grand Lafayette. »

Allons, ce ne sera pas pour ce soir cette cérémonie pénible de la réception du mari, que Maud a l'air d'attendre comme la suprême punition?...

Zélie aura mis en vain son couvert le plus soigné, et Angélique, dressé des plats appétissants, dont le fameux poisson décoré de fleurs en légumes.

Je vais prendre des nouvelles de Maud et Zélie me déclare qu'elle a mangé, s'est endormie, tel un bébé bien sage.

Pauvre bébé, condamné à l'innocence perpétuelle pour avoir voulu éluder une des lois les plus inflexibles de la nature!

XIX

... L'homme est là, le mari.

Je ne l'ai jamais vu d'aussi près et il me paraît, je ne sais trop pourquoi, redoutable.

C'est Forster qui l'a amené dans la grande limousine réparée, un Forster nullement dangereux, celui-là, et tout apitoyé sur le malheur de la patronne. Il a trouvé le moyen, en dépit de son imperturbable gravité de bon yankee, de me faire un clin d'œil qui signifie, dans son autre langue : « Craignez rien. Je n'ai pas jaspiné. Ça ne regarde pas le métier de chauffeur, ça ! » Il est peut-être plus capable de respecter le secret professionnel qu'un médecin.

John Clarddge, en descendant de voiture, est entré brutalement chez moi, dans mon bureau où je l'attendais, et il en a refermé la porte en me disant :

— Monsieur Marcel Hernault, je veux parler à vous avant d'aller parler à Maud.

— Vous faites bien, monsieur, ai-je répondu très calme, le regardant très en face. M^{me} Clarddge est beaucoup plus malade que je n'ai pu vous le dire. Elle est sauvée mais (je lui tends le dernier bulletin des docteurs) on ne répond pas de certaines complications musculaires. Il ne faut plus espérer qu'en sa force d'âme quand vous le lui annoncerez... moi je n'ai pas pu.

John Clarddge laisse tomber le bulletin dédaigneusement entre moi et lui sans même y jeter les yeux.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, de couleur bien nationale, rouge-rose, d'apparence robuste et d'une distinction toute carrée dans un vêtement d'excellente coupe. Il a les mâchoires un peu contractées, une singulière dureté au fond de son œil bleu clair. Ses cheveux sont en effet, selon l'expression de Maud, comme une *brosse à rebours*. Il a une telle préoccupation de garder les distances, alors que son chagrin devrait le fondre un peu, que je suis tout de suite réfrigéré; je recule, sans tendre la main. D'ailleurs, étant le plus âgé, je n'ai pas à faire d'avances.

— J'attendais de vous une confession du malheur. Je la veux tout entière, monsieur Hernault.

Je demeure debout en lui désignant un siège, mais il ne s'assied pas non plus. Il reste immobile, raide, tout d'un bloc, avec une mine de boxeur en garde.

— Vous êtes pressé d'aller la voir, Monsieur, dis-je en m'appuyant sur le dossier du fauteuil qu'il ne veut pas prendre, aussi je ne vous retien-drai pas longtemps. M^{me} Clarddge a voulu habiter le palace en réparation et malgré mes observations au sujet de son isolement dans cette villa ouverte à tous les genres d'ouvriers, elle s'y est installée. Songez que son entrepreneur embauchait des rôdeurs de la pire espèce, l'un d'eux, qu'on n'a jamais revu, était même un voleur de profession. Comment le feu a-t-il pris ? Je l'ignore et on l'ignorera toujours. Les domestiques couchant au sous-sol ont hésité à monter, moi, j'ai fait ce que j'ai pu et j'ai le profond regret d'être debout alors qu'elle est couchée... pour longtemps, déclarent les médecins.

Je me suis appliqué surtout à lui démontrer que le feu, s'il y avait malveillance, n'avait pas été allumé par quelqu'un... de la maison, ce qu'il aurait été très facile de découvrir sans mes renseignements destinés à égarer la justice.

— Comment avez-vous été prévenu de l'incendie, Monsieur ? demande John Clarddge, ses prunelles claires sur les miennes.

— Mais, comme tout le monde, Monsieur, en apercevant les flammes.

— Et vous êtes arrivé le premier !

Je tressaille, malgré moi : Il paraît que ce n'est pas l'incendiaire qu'il cherche. Allons ! Il s'agit de ne pas nous emballer d'un autre côté.

— Pardon, cher Monsieur, dis-je en souriant d'une manière un peu trop railleuse, probablement, ce n'est tout de même pas un interrogatoire que vous me faites subir ?

— Je voudrais seulement, monsieur Marcel Hernault, vous faire sortir toute la vérité, parce que, entre des gens sérieux, c'est ça qui est l'important. Il faut voir les situations comme la vie les apporte.

Je sais bien que ces Américains sont des gens pratiques et qu'ils traduisent assez brutalement leurs pensées en français, privés des ressources multiples de notre langue pour en voiler les contours, cependant le dialogue prend une tournure fâcheuse. Je n'aurais jamais la patience, moi, de cet homme, très épris de sa femme, qui discute la situation apportée par la vie... au lieu d'aller embrasser celle qu'il aime. M'en veut-il de ne pas avoir mieux réussi mon sauvetage ou d'avoir été là le premier... ce qui a tout de même empêché Maud de mourir dans le plus affreux des suicides.

— Monsieur, restons-en là. J'ai essayé de sauver M^{me} Clarddge et j'ai le grand chagrin d'être mieux portant qu'elle. Laissez-moi vous dire encore ceci : c'est qu'en France, quand nous sauvons une femme au péril de notre vie, personne ne s'avise de nous en demander davantage !

— Si, Monsieur, on pourrait en Amérique vous en demander plus. Sans l'imprudence à laquelle vous l'avez forcée, Maud ne serait pas allée dans le palace.

Je perd un instant la juste notion des choses et je réplique stupéfait :

— Moi, moi, c'est moi qui ai poussé Maud à aller loger dans cette ruine ouverte à tous les vents ?

— Il est donc précisé, monsieur, que vous teniez beaucoup à garder ma femme chez vous.

Je viens de m'enferrer. Je me mords les lèvres, mais il est trop tard. Ah ! c'est donc ça qu'il veut faire préciser, l'Américain ! Alors, quoi, il est jaloux ?

— Où voulez-vous en venir ? Et je ne peux pas m'empêcher de sourire parce que ça c'est trop drôle. C'est le côté comique, le seul, hélas ! que m'apporte la vie au sujet de la situation.

— Je veux vous dire, Monsieur, que c'est tou-

jours imprudent de mettre un pareil empressement à sauver la femme d'un autre.

Je suis suffoqué. Cette fois, il va un peu loin dans la pratique américaine, le monsieur. Je tremble subitement d'une colère que je ne peux lui cacher. Du moment qu'il ne peut plus soupçonner la suprême folie de la trop capricieuse créature, tout va bien et je commence à me sentir délivré de mon rôle de complice.

Au fond, tout au fond de moi se lève comme un remords inconscient de ne pas avoir tout le beau rôle, celui de Don Juan. Si j'avais été moins vertueux, nous aurions sans doute brûlé d'un feu moins désagréable, Maud et moi, et cet Américain serait... parfaitement, et beaucoup plus content, car il ne se douterait de rien. Quand un Français en arrive à ces sortes de raisonnements il n'est pas loin de perdre la carte, et, en l'espèce, la carte, c'est encore le fameux neuf de cœur qui réapparaît.

— Je crois, monsieur, que vous exagérez!

Je murmure ça entre mes dents.

— Non, je sais très bien ce que je veux dire. J'aurais mieux aimé que vous ne m'y forciez pas. Monsieur Marcel Hernault, voulez-vous lire cette lettre?

Et l'Américain me tend, à son tour, un billet que

j'ai bien envie de laisser choir, à mon tour, mais c'est de la grande anglaise de Maud, sur papier bleuâtre, couleur aube d'avril.

Elle a donc écrit, mon Dieu?

— En quoi cela me regarde-t-il?

— Vous savez l'anglais?

C'est péremptoire. Je lis. Ce billet est fort court, et contient, en substance, tout l'aveu de la situation : « Je veux divorcer parce que j'en aime un autre et que je ne peux pas appartenir à deux hommes! »

Atterré, je réplique :

— Et pourquoi supposez-vous, monsieur, que cet autre... aurait mon âge?

L'Américain est très calme. Il replie le billet comme s'il encaissait un chèque.

— Monsieur Marcel Hernault, je vois toute l'affaire. Elle s'est toquée de vous et elle n'a pas eu de peine à vous gagner à son jeu, à cause de votre âge, justement. Quand une femme comme elle s'éprend d'un homme, jeune ou vieux, il n'y a pas de salut pour lui. Quand elle était fille, elle a voulu m'épouser malgré moi, malgré mes parents et tout est arrivé comme elle a voulu! Elle était pauvre, mais, chez nous, on s'occupe pas de la dot, surtout quand la femme a son prix de beauté! C'est pas comme en France. Je l'ai

prise telle, monsieur, ainsi vous l'auriez prise vous-même à ma place. C'est la chose qu'on peut pas dominer. Mais je sais, maintenant, que je ne peux plus avoir de bonheur ni d'enfant avec elle, les médecins me l'ont dit, hier soir : j'avais leur adresse, que je me suis procurée en dehors de vous. Je sentais tout de suite quand on me cache des vérités que j'ai besoin de savoir. Vous n'aviez pas à me ménager, un Américain supporte toujours ses chances. Je tiens à vous dire parce que je suis sérieux, moi, que je vous trouve léger, oui, très léger, tout à fait un Français ancien système.

J'ai la fièvre. Ma main blessée me démange terriblement. Si je soufflette cet homme je vais d'abord rouvrir ma blessure, or j'ai besoin de ma main droite pour écrire, j'en ai besoin plus que jamais, et, ensuite ça n'arrangera rien pour Maud. Je suis innocent et c'est elle qui est coupable, criminelle même, seulement, je ne peux pas le dire... parce que je suis ancien-système, vieille France, car j'imagine que c'est ce qu'il a voulu exprimer!

Il faut rendre Maud à son époux correctement et tâcher de lui prouver... quoi?

— Monsieur, dis-je en mettant ma main dans ma poche pour éviter les vivacités, Maud Clarddge, en vous écrivant ce billet, daté de l'Ermitage,

appelait peut-être au secours son naturel protecteur. Vous auriez dû venir et la soustraire, justement, à la solitude du grand palace où elle est allée fuir, non pas une tentation charnelle : il n'y en avait point, je vous assure, mais un de ces fougueux caprices de cerveau que vous lui avez connus. Vous êtes jeune, bien portant, et vous l'avez beaucoup aimée...

— Monsieur Hernault, vous êtes un penseur. Nous autres, nous agissons sans nous occuper des caprices du cerveau. Il y a, en Amérique, mes affaires et en France, d'autres affaires. J'ai une armée d'employés de banque sur les bras qui me téléphonent toute la journée...

Oui ! oui ! Je me souviens : le bateau qui sombre, la ceinture de sauvetage et Maud lui proposant de mourir ensemble dans un dernier baiser amer comme tout l'océan... et lui, après, buvant du *whisky* toute la nuit ! Est-ce que, moins le *whisky*, je n'en ai pas fait autant dans l'incendie du palace ? Je me trouve, brusquement, aussi *impropre* que cet Américain et beaucoup moins *rassis*, avec mes cinquante ans ! Un autre tourment se joint à celui de me voir en état d'infériorité. Je suis sûr que Zélie écoute à la porte. La portière est tirée, mais je connais sa façon de se glisser dans le moindre pli. Nous avons déjà élevé la

voix, d'ailleurs, et on a pu entendre d'une chambre voisine.

Je murmure, d'un ton sourd :

— Si je vous donne ma parole, Monsieur Clarddge, que votre femme est demeurée, sous mon toit, telle que vous me l'avez confiée, extravagante, certes, mais très fidèle aux lois de l'honneur qu'elle évoque dans sa lettre, incapable de se partager entre deux hommes. »

Il se met à rire, d'un gros rire, plein de suffisance et de pitié :

— Chez vous, peut-être, où cela pourrait se contrôler par vos gens... au palace, *on était désert...* enfin, cela se dit toujours en pareil cas, c'est la monnaie courante de la galanterie française, Monsieur Marcel Hernault. Votre réputation, à Paris, est assez bien établie pour que vous me fassiez pas dupe. Vous êtes un homme très... léger, très libre, vous n'êtes pas à vos débuts. Il est fort adroit de croire à des innocences quand c'est votre intérêt d'y croire, mais, moi, je n'ai pas le temps de discuter et toutes les apparences sont contre Maud, sinon contre vous. Voilà un an que je n'ai pas eu connaissance d'elle au pied de la loi... c'est facile aussi de le prouver.

Je suis fou de rage et je cesse de garder mes distances. Je comprends vraiment trop ! Ainsi, ce

mari n'ayant plus l'espoir de se reproduire ou de plaire, abandonne l'objet de luxe parce qu'il l'a laissé bêtement briser ou détériorer faute de soins? Quand on prend l'engagement de garder chez soi un chef-d'œuvre, or, marbre ou chair, on ne le laisse pas courir les rues ou les *ventes*. C'est un marchand, cet homme! Il veut passer la main à un collectionneur...

Le pli du rideau, là, en face, remue, maintenant, comme si quelqu'un tremblait derrière lui. De nouveau je me sens lâché en pleine liberté, tendu vers l'aventure la plus folle de toute mon existence, celle qui n'est que la fiction d'une aventure, la création d'une légende... qu'on me prie de ne pas contester, et cette fois-ci, sans profit pour personne, pour le seul amour de la vieille *France légendaire*! La joyeuse France d'autrefois, chevaleresque pour le plaisir du panache, n'y eût-il aucune tête sérieuse dessous. Alors, je ne conserve plus aucune distance, j'éclate d'un rire que je sais douloureux quoique personne, pas même la petite souris cachée, ne le sache :

— Ah! ah! vous vous imaginez donc, monsieur l'Américain, que je vais reculer devant des responsabilités d'amour sous le spécieux prétexte de mariage, moi, le Parisien léger, pour employer vos propres termes? En vérité, je serais bien bon

de m'embarrasser plus longtemps de courtoisie, au moins vis-à-vis de vous. Je ne dois de comptes qu'à Maud Clarddge, après tout. Vous insistez sur le crime passionnel? Soit, cher monsieur, et comme en cherchant à qui le crime profite on peut me trouver derrière elle : j'avoue. Parfaitement, Maud est à moi, je la prends et je la garde. Je ne veux vraiment pas attendre que vous me l'offriez. Ce coupable, c'est moi, oui. Elle est devenue, par ma faute, oh! très indirectement et si vous saviez tout vous en seriez pétrifié d'horreur, ma victime, l'innocente victime. La voici pauvre, infirme, abandonnée, répudiée? Parbleu, c'est l'absolu. Moi, je ne fais pas d'affaires, monsieur, je travaille dans la légende. Nous allons donc en fabriquer une de toutes pièces. Je serai son chevalier servant comme elle l'aura souhaité, la pauvre jolie toquée, le héros de cette histoire du chevalier portant, dans la paume, la rouge cicatrice de celui qui *arde*. Certainement il y a du prodige là-dedans, et, le surnaturel, quand il vous saute à la gorge, ne doit pas plus nous effrayer que la nature quand elle se venge. Puisque vous semblez y tenir, monsieur, me voici surnaturellement devenu l'amant de Maud Clarddge et je vais en faire ma femme le plus tôt possible, car je défends à quiconque de l'insulter, même à vous,

d'un autre titre qu'elle ne mérite pas à mes yeux ! Sur ce, monsieur, nous n'avons plus rien à nous dire. Vous pouvez vous retirer sans la voir, parce que je ne veux pas qu'on aille la torturer inutilement.

Il hésite un instant entre l'envie de se jeter sur moi pour m'étrangler et celle de se sauver en se bouchant les oreilles. Il se dirige enfin sur la porte et se retourne :

— Vous me faites de la peine, monsieur Marcel Hernault, déclare-t-il d'un ton rauque, essayant encore de railler, vous êtes un nom estimé parmi les Français connus. A votre âge, on se respecte assez pour sauver au moins la face. Je ne vous en demandais pas tant et surtout vous auriez dû moins vous compromettre en public. (Il hausse les épaules.) Se promener en manches de chemise de soie sur les échafaudages d'un palace, c'est d'une imprudence excessive. Ma femme aura, elle, toute la vie pour se corriger, mais vous...

— Ah ! oui, la face ! Je la connais, la formule, c'est une manie décidément, chez vous, tous les bourgeois de France ou d'Amérique. Il faut se cacher la figure ! Je finis par m'imaginer que mon masque de vieux fou vaut bien toutes vos mines prudentes et dégoûtées ? Moi au moins j'ai le cynisme de préférer la légende fabuleuse à la

vérité un peu trop lourde pour une jeune femme désormais sans défense. J'irai bravement jusqu'au bout de ma folie. J'ai l'habitude, monsieur Clarddge, d'être toujours plus jeune que mon âge, surtout quand je me promène à vingt mètres en l'air, au milieu des flammes.

J'ai parlé si haut, cette fois, que la portière s'est écartée dans un geste de colère de celle qui écoute et que John Clarddge recule devant une apparition inattendue, au moins pour lui.

J'en étais sûr ! Cette sacrée petite garce-là ne peut pas s'empêcher d'écouter, quand il s'agit de ses intérêts particuliers. Me voilà bien empêché, moi, de protester de la pureté de mes mœurs. Mais, mon Dieu, qu'est-ce qui lui a pris, c'est ahurissant : elle est allée *se déshabiller* :

— Monsieur l'Américain, ne vous fâchez pas, il ment ! dit Zélie d'une petite voix mouillée de larmes.

Jamais je n'ai reçu pareille poignée de fleurs sur la joue. C'est un démenti qui embaume. Zélie, en vraie fille d'amour qui sait très bien que lorsqu'on va faire une scène, il faut être sous les armes, est allée, dès les mots agressifs, poser sa robe de servante et revêtir son kimono bleu brodé de roses et d'argent.

La bordure de velours noir croisée sur sa poi-

trine le plus chastement possible laisse deviner, pourtant, qu'elle a les plus jolis seins du monde. Elle a son chignon lisse un peu défait, les yeux scintillants, les pommettes pourpres, la bouche humide et frémissante d'une exquise colère, une colère de poupée qui descend brusquement de l'armoire où on l'a mise pour vous montrer des poings gros comme des noisettes.

Je suis furieux et dans une admiration sans bornes pour ce courage de gosse qui n'hésite pas à perdre aussi la face. Alors, quoi? C'est une autre amoureuse qui sort d'une boîte à surprises au moment où on me reproche, bien à tort, du reste, d'avoir un âge que je devrais respecter?

— Mademoiselle, murmure John Clarddge qui n'a jamais vu Zélie et demeure confondu par la jeune grâce de l'apparition, j'ignorais votre présence ici et je vous fais mes excuses pour avoir parlé un peu fort, mais c'est M. Marcel Hernault qui m'en donnait l'exemple.

— Je vais vous expliquer, monsieur, balbutie Zélie avec une intrépidité de paysanne qui ne cédera pas. M. Marcel était avec moi, là-haut, dans sa chambre à coucher et il tournait même le dos à la fenêtre ouverte. Je vous assure que ni l'un ni l'autre nous ne pensions à votre dame, à ce moment-là, et c'est moi, oui bien, c'est moi

qui ai vu les flammes. La nuit en était tout éclairée jusqu'à notre chambre où il n'y avait pourtant pas de lumière. Il n'a pas voulu m'écouter, il est allé habillé à moitié, sans veston, en bras de chemise, jusqu'au palace, même que c'est moi qui tenais son cheval, qui nous a conduits au galop... Non, monsieur, il n'est pas son amant... moi, je le sais.

Elle s'arrête, les yeux baissés, puis reprend, sans transition :

— On a sauvé madame avec tous ses colliers. On peut vous les rendre, car ça doit coûter beaucoup d'argent...

Je tousse légèrement pour ne pas pouffer. C'est plus fort que moi, la partie est perdue, mais je commence à m'amuser prodigieusement.

L'Américain, en arrêt devant la poupée normande, a un petit frisson sur sa lèvre rasée qui indique le respect du connaisseur, à défaut d'un plus respectueux sentiment. Mâtin ! Les filles de France, à cet âge-là, ont un montant vraiment particulier.

— En effet, mademoiselle Zélie, vous avez raison, dis-je, ne sachant plus trop que dire. J'oubliais que je suis détenteur des bijoux de Maud Clarddge et qu'ils ne sont peut-être pas sa fortune personnelle.

J'ouvre un tiroir, je sors un écheveau de pierres précieuses et je le tends à l'Américain.

Il a bien envie de me tordre la main qui le lui offre. Il saisit les bijoux sans les regarder.

— Qui est donc mademoiselle? demande-t-il d'un ton inquiet.

— La personne qui a soigné votre femme, monsieur, jour et nuit, depuis au moins un mois.

Je ne peux pas lui avouer que c'est la fille de ma cuisinière. Ça ne passerait pas par mon gosier en ce moment.

La figure, durement contractée, se détend un peu :

— Eh bien, mademoiselle, je ne peux pas partir d'ici sans régler mes dettes... de reconnaissance. Les médecins m'ont dit, en effet, que M^{me} Clarddge avait été admirablement soignée par une toute jeune infirmière encore plus habile que celle qu'ils avaient placée auprès d'elle. Alors, permettez-moi de vous offrir ces colliers au nom de ma femme, puisqu'elle n'a pas encore eu le temps de le faire.

Et il laisse tomber les fils scintillants aux pieds de la petite idole, car elle n'a pas même tendu les bras pour les recevoir.

L'Américain opère une sortie des plus heureuses. Il doit être content de finir ce drame sur

un beau geste et de sauver un peu la face de son pays.

— Ne me grondez pas, monsieur Marcel, sanglote la petite. Vous ne voudriez pas que je vous laisse épouser une pareille momie, vous qui avez tellement horreur des malades.

Je ne répons rien, parce qu'en certaines circonstances il faut savoir se servir de ses lèvres pour faire taire celles des enfants qui n'ont pas voix au chapitre.

XX

Maud est en plein air sur sa chaise-longue et elle joue aux cartes sous le catalpa qui a repris son lourd manteau de feuilles.

Maud est tout en blanc comme un beau baby anglais. Condamnée à l'immobilité absolue, ne pouvant ni marcher, ni se tenir debout, elle demeure couchée, les bras le plus souvent en guirlande au-dessus de sa tête, lisant, fumant ces cigarettes ambrées qui me tournent l'estomac, ou jouant avec sa petite *nurse* Zélie, qu'entre parenthèses elle adore.

Les deux jeunes femmes s'entendent à merveille, surtout contre moi !

Diminuée de la toute-puissance secrète qui fait la chaleur de la vie, Maud a, cependant, envie de

s'amuser, mais comme les enfants. Elle existe vaguement, à la façon des animaux privés du raisonnement qui permet de comparer le passé à l'avenir, et son rêve du présent lui suffit, douce béatitude faite de résignation et de l'ignorance d'un autre état.

Elle a enfin une chaumière, après ses nombreux palaces ou châteaux en Espagne, une chaumière et un cœur.

Zélie, à côté d'elle, dirige tous les divertissements et ne la quitte presque jamais.

Maud est gourmande. Elle boirait facilement le vin de champagne comme l'eau pure et croque volontiers tous les bonbons d'une boîte, si on la laisse à sa portée.

J'ai passé l'hiver à l'Ermitage et elle y est devenue ma femme, dans la plus stricte intimité de quelques amis qui sont émus de ce dénouement inattendu d'un roman un peu bien légendaire.

Au sujet de la *France légendaire*, j'ai mis les bouchées doubles, j'ai travaillé avec une enragée persévérance et je me débrouille pour arriver à liquider des tas de dettes que j'ai dû faire à propos de la maladie de Maud.

Maintenant, elle va mieux et ça va mieux.

L'hôtel de Puys, que son mari lui a généreusement donné, m'a coûté particulièrement cher à

faire entièrement démolir, la main-d'œuvre et les huit heures aidant.

J'ai bien envie de ne pas retourner à Paris ou seulement, en courant, pour y régler des histoires de copies. Ici, c'est un petit Eden tellement paisible qu'on peut écrire des journées entières sans y être dérangé par des visites bruyantes qui font aboyer les chiens.

Les Filoy sont toujours là, pas meilleurs ni pires. *Magrise* me conduit toujours à Dieppe pour aller chercher certaines provisions de mandarines glacées que Maud adore, et *Moumoute* a toujours des puces.

De loin, les deux jeunes femmes m'ont aperçu. Zélie range les cartes et s'éloigne de Maud, discrètement.

Celle-ci me tend son front.

— Cher mari de moi, je viens de gagner tout ce que j'ai voulu à ma nurse. Elle est tellement gentille qu'elle me fait signe quand elle voit que j'oublie de compter mes atouts.

Je baise très tendrement le doux front pur où ne passe plus le nuage d'un caprice.

On ne dirait jamais que cette créature-là m'a aimé au point de devenir incendiaire pour me prouver sa flamme, comme on disait du temps du chevalier de Boufflers !

Elle est heureuse dans la mesure du possible. Je veillerai donc à ce que la vie lui paraisse un jeu perpétuel où on ne perd que le neuf de cœur, à moins que ce puisse être moi qui sois en train de le gagner.

Appuyé à l'arbre de mon Eden où ne pend aucune pomme de tentation diabolique, je contemple le baby anglais. Ce buste de blonde est une merveille.

Je suis tellement ravi de la voir prendre son parti de son immobilité, que je me demande si cette joie intérieure d'une folle bonne action ne serait pas tout simplement de l'amour, cet amour que je nie pour ne l'avoir point encore ressenti... chastement.

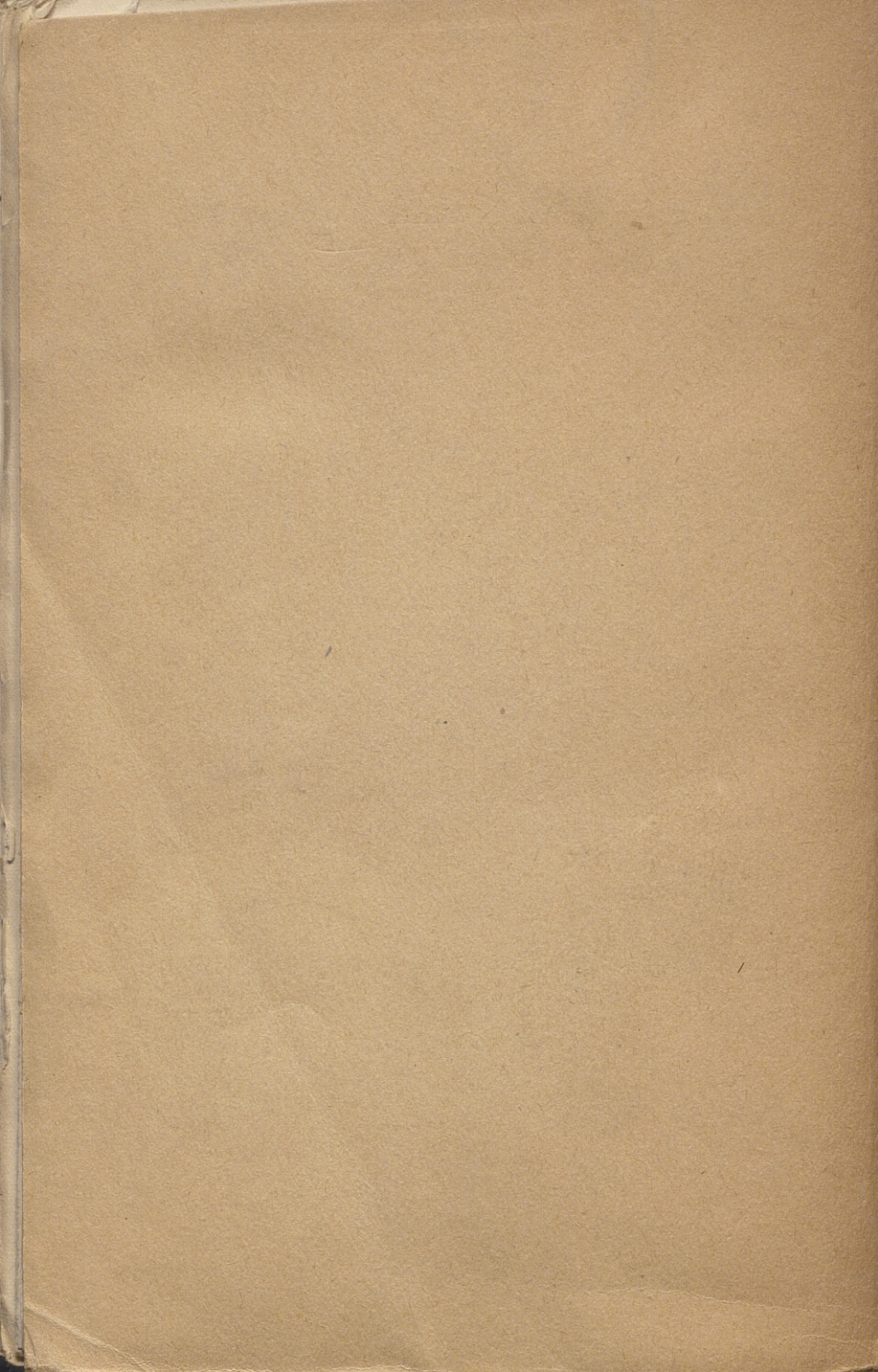
Reviendrai-je à Paris, l'hiver prochain? Il faudra louer un appartement plus grand que l'ancien! Reprendrai-je ma vie de Parisien léger, de mauvaise réputation? C'est fatigant.

Pour rentrer dans ces enfers des hivers parisiens, il me faut les emmener toutes les deux, l'enfant blonde et la nurse brune? Ma femme ne voudra pas se séparer de Zélie. Est-ce que Zélie ne désirera pas aller montrer ses beaux colliers dans un *dancing*? Ici, elle consent à les prêter à Maud, ce qui est drôle, mais si elle veut les porter elle-même, ce sera moins drôle! Ne réfléchissons pas

trop à l'avenir. En demeurant à *l'Ermitage*, en ermite qui travaille toujours, peut-être arriverai-je à me consoler de n'avoir jamais pénétré dans le *Château des deux amants*.



Paris, 7 septembre 1922.



RACHILDE

Le
château
des deux
amants

PAPIER

PUR FIL

LAFUMA

LIBRAIRIE

ERNEST

FLAMMARION
